

Édouard Montpetit

Économiste, Université de Montréal (1881-1954)

(1940)

La conquête économique

Tome II

Étapes

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Chomedey, Ville Laval, Québec
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Mme Réjeanne Toussaint, bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec, à partir de :

Édouard Montpetit (1881-1954)

**La conquête économique.
Tome II : Étapes**

Une édition électronique réalisée à partir d'Édouard Montpetit, La conquête économique. Tome II : Étapes. Montréal : Bernard Valiquette, Éditeur, 1940, 271 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 15 novembre 2004 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Tome II. Étapes

[Avertissement de l'auteur](#)

Chapitre I. [Prends la route](#)
Chapitre II. [La chanson des rues](#)

- I. [Les biens](#)
- II. [Les services](#)
- III. [Les besoins](#)
- IV. [Notre économie](#)

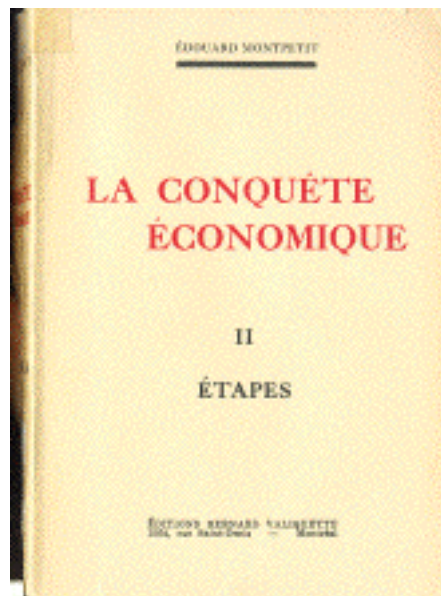
Chapitre III. [Lumière du Nord](#)
Chapitre IV. [Climat de culture](#)
Chapitre V. [In hymnis et canticis](#)
Chapitre VI. [Responsabilités intellectuelles](#)

Édouard Montpetit (1881-1954)
Économiste, Université de Montréal.

La conquête économique

Tome II

Étapes



Montréal : Bernard Valiquette, Éditeur, 1940, 271 pp.

[Retour à la table des matières](#)

Ouvrages du même auteur

[Retour à la table des matières](#)

Les survivances françaises au Canada. Paris, Plon-Nourrit, 1913 (épuisé).

Au service de la tradition française. Montréal, librairie d'action canadienne-française, 1919, (épuisé).

Pour une doctrine. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, (épuisé).

Sous le signe de l'or. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, (épuisé).

Les cordons de la bourse. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935.

Le front contre la vitre. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, épuisé.

D'azur à trois lys d'or. Montréal, Éditions de l'A. C.-F., 1937.

La conquête économique, I.

La conquête économique, II.

La conquête économique, III.

En préparation chez le même éditeur

Dans les serres de l'aigle.

Avertissement de l'auteur

[Retour à la table des matières](#)

Je réunis, en trois volumes, à la suite d'une introduction inédite, l'ensemble des études d'un caractère économique ou social que j'ai publiées depuis 1910. J'ai repris les chapitres de Pour une doctrine et ceux du Front contre la vitre qui traitent de questions nationales : ces deux ouvrages sont épuisés et je me suis laissé convaincre qu'un certain public les demande.

Je me rends compte, en relisant ces textes, combien ils sont sommaires, courts comme les moments où je m'y suis livré au milieu d'une vie d'enseignement troublée par des besognes administratives. Tels qu'ils sont, ils expriment sinon une pensée au moins une préoccupation à laquelle d'autres, plus heureux, plus libres aussi, apporteront l'intensité que je n'ai pas su leur donner.

E. M.

La conquête économique. Tome II : Étapes

I

Prends la route

[Retour à la table des matières](#)

Je me reporte souvent aux années que j'ai vécues en France, libre de toute préoccupation sauf celle d'apprendre, "d'encaisser", comme nous disions, des choses sur l'étranger et, par une réaction constante, sur nous-mêmes. J'employais les vacances à voir du pays en rayonnant autour du "petit trou pas cher" où ma maigre fortune me terrait. J'avais choisi l'océan plutôt que la montagne ; vivant à l'intérieur d'un continent où la montagne est à nos portes, l'océan nous est peu familier. J'avais donc loué à Saint-Brévin, près de Nantes, un chalet d'où j'évoquais l'Amérique au-delà d'inoubliables couchers de soleil.

J'aperçus un matin, immobile sur ses ancres, un navire de guerre français, le *Léon Gambetta*, qui revenait du Canada où il avait séjourné quelque temps. Deux amis me conduisirent à bord et me présentèrent au commandant. Je lui demandai, après quelques mots sur le Canada et son merveilleux fleuve, s'il avait visité Montréal. - "Oh ! non, je suis resté à Québec. Montréal, je le connais par cœur, c'est la grande ville. On ne s'arrête pas à Berlin, on va tout droit

à Heidelberg." Cette observation, négligemment jetée dans la conversation comme une vérité sans réplique, me fit réfléchir sur mon lointain pays. Je ne suis pas sûr, à distance, si je n'en ai pas éprouvé de l'ennui pour Montréal. Quoi qu'il en soit, j'emportai le souvenir de ce propos et je l'évoque quand il m'arrive de parler de tourisme. Il exprime si bien la raison profonde de cette industrie, la plus curieuse qui soit par son caractère, son étendue et ses moyens.

Quand on déroule un phénomène humain, on trouve des manifestations semblables, inspiratrices des mêmes élans. À propos de déplacements, sinon absolument de voyages ou de tourisme, on distingue une suite de fresques mouvantes sur le fameux mur de l'histoire : les migrations, "livides au milieu des tempêtes", qui font les peuples puis les divisent ; les lourds chariots rampant vers des territoires tour à tour conquis, agrandis, abandonnés ; l'emprise des peuples barbares mobilisés depuis l'Orient et dont la course n'est pas achevée ; la geste du moyen âge et la campagne sainte des Croisades ; la troupe légère, colorée de grâce et de bravoure, des trouvères et des troubadours ; le corps à corps des armées modernes ; le rude tour du monde des hommes de métier ; le détachement des colons vers les solitudes inconnues et des conquistadores vers les "étoiles nouvelles" ; les pèlerinages de tout temps et de toute foi ; les grands ralliements des politiques totalitaires.

Le souffle reprend sur notre terre où, depuis des temps qui resteront imprécis, les haltes sauvages se poursuivaient sur des immensités neuves. Les blancs s'accrochent aux murailles de l'Est et commencent leur conquête. Que de fois, à la nuit tombante, ai-je cru surprendre sur les bords du grand fleuve l'écho de la pagaye frôlant le canot d'écorce des explorateurs et des trappeurs, faiseurs de sentiers, traceurs de routes, voués au tourisme de la découverte et du baptême. Puis, des masses s'arrêtent sur les points du territoire que le premier homme a déterminés au gré de son humeur ou de ses craintes ; des frontières se dessinent, se fixent, se fortifient, que le colon dépasse, qu'il déplace, toujours vers l'Ouest. De groupe en groupe, reliant les villes et les cités, au moyen des routes, du rail, de l'auto ou de l'avion, le flot des hommes se déverse, hanté d'inconnu, à la recherche des traits mobiles d'une patrie d'adoption.

Au temps où les revues se permettaient quelque gaieté, l'une d'elles s'était amusée à poser cette question inattendue : "Si vous n'étiez pas ici, où voudriez-vous être ?" J'avais répondu, sans y croire mais en précisant tout de même un désir obscur : "Ailleurs, toujours ailleurs". Il y a des gens pour qui c'est une formule, heureux s'ils ont les moyens de la réaliser ! Ils ont la "bougeotte", maladie qui peut prendre un cours fort agréable ; ils vont, viennent et repartent. La "littérature de voyage" n'est plus guère de mode, non plus que la biographie ; mais quand elle florissait, combien d'œuvres elle nous a données, où la joie du départ n'avait d'égale que la satisfaction du retour : fuir l'ennui des choses, puis en retrouver l'habitude.

Tant de gens cherchent à s'évader d'eux-mêmes. Paul Morand rappelle que Lucrèce blâmait déjà ceux qui "tout le temps changent de place comme s'ils avaient à se débarrasser d'un lourd fardeau." Combien fuyent la solitude pour le commerce des hommes ! Cette jeune femme dont parle Paul Géraudy "préfère le foyer des autres à son foyer, et l'hôtel au foyer des autres, l'hôtel plein de gens inconnus où l'on peut se ravitailler facilement en amis neufs, divers, imprévus, délicieux. Les plages, les villes d'eaux, les paquebots, les trains, sont peuplés de gens vivants, vivifiants et sociables, eux aussi, au premier chef. Autrefois, l'amitié plongeait ses racines dans le temps, se fortifiait de passé, de souvenirs communs. On remplace aujourd'hui tout cela par une intimité brusquée. On appelle ses amis nouveaux, dès le premier jour, par leur prénom. Cela facilite les rapports. Ainsi, où qu'on aille, on se pourvoit sur place de Paul, de Jacques, de Suzanne ou de Simone qui remplacent, avantagusement même, les Suzanne, Jacques et Paul laissés ailleurs, qu'on avait cru naïvement qui vous manqueraient. Le monde est grand. La foule des êtres est infinie. Personne n'est irremplaçable. Vivre, c'est susciter des hasards. Donc, bouger, se mêler à tous les groupes humains, ne pas s'arrêter, tout aimer, ne s'attacher vraiment à rien ni à personne ..."

Voilà bien un tourisme ignoré et beaucoup plus répandu qu'il ne paraît. Au fond, c'est celui qui détermine l'autre, le vrai. Pourquoi partons-nous, sinon pour varier les visages, nous donner du nouveau, "changer de peau" en changeant de milieu et d'horizon ? Même sur place, j'entends sans sortir de la cité où nous retient un domicile. Ce domicile, comme on le construit aujourd'hui, est souvent étroit, étouffant, meublé de lassitude ; et la rue conduit au cœur de la ville rutilante d'illusions vers lesquelles on s'empresse.

La rue d'une grande ville, quel mouvement à heures fixes ; vide certains jours, délaissée par moments, elle déborde à l'appel des affaires, des courses, des départs, des plaisirs ou des jeux. J'ai goûté la grâce de Paris l'été, surtout les dimanches où la ville, purifiée de l'agitation humaine, réduite au repos et au silence, garde le charme de l'abandon. Je l'ai revue pressée de monde, noircie d'êtres engouffrés, les jours de fête, enivrée de joies ou de souvenirs, livrée à la folie des carnivals ou tassée comiquement au pas de la flânerie. Qu'évoquerai-je encore ? Foule affairée et morne de Londres, foule lente de Berlin, foule insouciant de Rome, foule troublante de Copenhague, foule énigmatique de Prague, foule joyeuse de Vienne, foule assagie et volontaire de Genève, foule bigarrée de New-York, tour à tour comprimée et diluée aux lueurs des signaux qui la purgent. Celle-ci, plus inquiétante, humainement ; faite de toutes les figures enfantées par le vaste monde ; mêlée de races, d'origines, de facies, de désirs, d'entêtements et d'oublis ; bouillonnement du fameux creuset où se pétrit le magma d'un peuple en fusion et qui laisse un reflet d'écume.

En dehors de la ville, sur les routes, chacun redevient son maître et se libère selon sa fantaisie et les moyens dont il dispose. Les uns vont tout près, vivre en un coin de nature ; les autres s'élancent au loin, avides d'espace. La vitesse s'accroît au service de tous les tourisms. Le voyage est même

dépassé par elle. Qui donc disait : "Je ne voyage plus, on me transporte" ? Ce mot protestait au nom de la bonne chaise cahotante ou de la berline, ou de la diligence ; quel sens il prend de nos jours où la traversée de l'océan et le tour du monde se comptent en heures. On se grise de vitesse au volant de l'automobile ou de l'avion ; les transports collectifs conduisent vers la banlieue, la province ou l'étranger. Même si l'on voyage pour voyager, il y a une invitation au voyage qui s'ajoute au plaisir de se déplacer.

Autrefois, c'était un problème que de s'en aller. Le tourisme se bornait le plus souvent à une promenade dans la ville ou par les champs. On se contentait d'imaginer les pays lointains, les villes étrangères, les civilisations perdues, sans jamais les atteindre. Posséder un cheval, pour un citoyen, c'était un luxe. Je me rappelle le temps où quelques cavaliers - des excentriques à coup sûr - parcouraient les rues de Montréal, épiés des passants, et perdaient des heures à chevaucher la montagne.

D'autres, plus riches, entretenaient une écurie ou élevaient des chevaux de course. Seuls, les paysans et, dans les villes, les commerçants, utilisaient le cheval pour leurs travaux, leurs déplacements du dimanche ou, lorsqu'il s'agissait de jeunes gens, pour "aller à l'amour", comme on disait sous notre régime français. On s'en servait aussi, lorsque l'eau n'offrait pas une route plus commode, pour des voyages d'ailleurs pénibles et coûteux. Aujourd'hui, il suffit d'appuyer sur une pédale pour réaliser le mot de Monte-Cristo qui nous faisait frémir quand le romantisme nous remuait encore : "Le monde est à moi." Se demander si nous courons du même coup vers le bonheur, si nous n'abandonnons pas au machinisme ce qui nous reste de personnalité et de sensibilité, si nous ne perdons pas dans cette hâte américaine les débris de notre être, c'est autre chose.

La vitesse nous détache du décor qu'elle renouvelle sans cesse, et nous retient pour elle-même. Elle devient la vitesse pour la vitesse. Puis, elle n'est plus rien qu'un bourdonnement que l'on oublie ; une sorte de rêve que l'on poursuit d'instinct, sans réveil, partant sans réalité. Paul Morand écrit, dans son essai sur la *Vitesse* : "Lorsque nous partons sur une voiture nouvelle, nous pensons : "Que l'aiguille du compteur atteigne une fois 100 km. à l'heure et je serai content" ; mais au retour, ayant vingt fois touché le chiffre prestigieux, nous ne sommes pas plus heureux ; le maximum rêvé, puis atteint, est bientôt devenu un monotone train de route." Rien ne chante plus, pas même le moteur dont on dit admirablement qu'il *ronfle*.

* * *

Le voyage, ainsi répandu puis organisé, a suscité le tourisme. C'est une industrie nouvelle. Selon le *Dictionnaire étymologique de la Langue française*, *tourisme* date de 1872 ; et *touriste*, de 1816. De fait, dans le *Dictionnaire de la Langue française*, de Littré, publié chez Hachette en 1877, le mot *tourisme* n'apparaît pas, mais on y trouve *touriste* avec cette définition presque humoristique, sinon péjorative : "Touriste. Substantif masculin et

féminin. Se dit des voyageurs qui ne parcourent des pays étrangers que par curiosité et désœuvrement, qui font une espèce de tournée dans des pays habituellement visités par leurs compatriotes. Se dit surtout des *voyageurs anglais* en France, en Suisse et en Italie." Le mot vient même de l'anglais *tourist*, poursuit le dictionnaire, et *tourist* est une extension du vieux mot français *tour*. Encore un exemple de la filiation française des mots anglais, que certains de nos compatriotes auraient profit à comprendre. Cette étymologie éclaire un moment de la littérature française où - soit dans le roman, soit au théâtre - on campe un type de touriste anglais, brave homme, mais un peu bête, qui finit d'ailleurs par se tirer à son avantage des situations les plus biscornues où l'entraînent un naturel et un sans-gêne étonnants. Le Dictionnaire étymologique confirme ce sens restreint : "Touriste, 1816, en parlant d'Anglais, emploi dominant au XIXe siècle". Un touriste, en France, c'était donc un Anglais. J'ai presque connu cette époque, antérieure à celle qui déversa sur Paris le flot germanique d'avant la guerre de 1914.

On peut poursuivre la vie de ces mots, brève d'une soixantaine d'années. Guérin, en 1892, signale le mot tourisme comme " peu usité" ; il le définit curieusement "passion, habitudes de touristes". Quant à touriste, plus courant, il désigne " celui qui aime à voyager, qui voyage pour son plaisir et son instruction". Guérin cite une phrase de Jules Sandeau où le mot est employé généralement : "Ce petit pays est pauvre, mais pittoresque - retenons ces expressions - ; ce qui me plaît surtout, c'est qu'il est ignoré, et que nul touriste indiscret n'en a jamais trahi le mystère." Mais Alexandre Dumas revient à la tradition quand il écrit, cette fois adjectivement : "C'était un de ces Anglais touristes qui mangent toute leur fortune en voyages." Que voilà bien une réflexion de bourgeois français. Depuis, les mots tourisme et touriste ont pris de l'extension ; ils couvrent la terre. Ils ont engendré, dans une touchante fidélité anglaise, *touring* et *touring-club* et, sous une forme française, l'affreux *touristique*. L'industrie a maintenant son vocabulaire. Elle est lancée.

Les économistes ne dégageaient guère l'industrie du tourisme. Sans doute en tenaient-ils compte pour établir les éléments de la balance des paiements entre pays, mais ils ne s'arrêtaient pas à définir ni à classer parmi les entreprises humaines le tourisme proprement dit. Joseph Garnier, qui a consacré plusieurs pages de ses Notes et Petits Traités aux "travaux productifs", ne mentionne pas le tourisme, non plus que le transport. Son livre est de 1865. La classification des industries, établie en France à l'occasion des expositions universelles de 1878 et de 1889, si elle enregistre "l'éducation et l'enseignement", néglige les transports, et le tourisme, naturellement. Hervé Bazin reproduit en 1896, dans son Traité élémentaire d'Économie politique, le tableau des industries établi avec soin par Émile Levasseur : les transports y figurent cette fois, ainsi que les travaux publics, sous les titres *ports, voies navigables, routes, chemins de fer, constructions navales, voitures, locomotives, à quoi nous ajouterions aujourd'hui l'air, la parole et la pensée ; mais le tourisme n'y est pas. Même de nos jours, les traités les plus sérieux ne consacrent pas au tourisme, à ses caractères, à ses conséquences, de chapitre particulier.*

C'est aux géographes, et encore aux géographes *humains*, qu'il faut recourir si l'on désire des clartés sur cette industrie, à la fois omniprésente et ignorée, comme il arrive souvent. Le commandant J. Rouch, dans un petit livre fort précieux, *Les Traits essentiels de la Géographie humaine*, signale les phénomènes de *nomadisme* qui englobent les migrations et le tourisme. Il ne fait que reprendre, en les condensant, les leçons de mon ami Raoul Blanchard et celles de Jean Brunhes qui nous a laissé, outre des traités, sa *Géographie humaine de la France*, si évocatrice, où l'on perçoit à vif les mouvements d'un harmonieux organisme. Et c'est, je crois, l'inspiration de l'École française qui anime les oeuvres de l'Américain Baumann, l'auteur de *Frontier Belt*, où l'on voit les couches successives de la colonisation envahir le territoire américain.

Les économistes n'ont pas distingué ce qui fait le tourisme : le capital-nature et le capital-traditions. Ils n'en parlent pas parce que leur conception du capital ne dépasse pas l'instrument de production. Sans doute ont-ils raison s'ils se refusent à mêler les choses et les termes. Le capital-nature, c'est la nature ; et le capital-traditions, c'est une culture ou un état d'esprit, né du passé, qui influe sur le travail, le pénètre, le dirige.

Je sais bien que l'on discuterait longuement sur ces mots. La production résulte de trois facteurs, selon l'économie classique : la nature, le capital et le travail. Le capital est l'instrument qui sert à l'homme pour exploiter la nature ; le travail, l'agent déterminant de l'entreprise. Cela est stéréotypé, comme tout enseignement fondamental, et ceux qui ont négligé ces distinctions pour en proposer d'autres n'ont guère réussi et sont retombés, par des voies différentes, sur la même route.

Or, il me semble que ces trois éléments ne se retrouvent pas sous une forme aussi simple dans l'industrie du tourisme, ce qui me conduit à reprendre les idées d'Errol Bouchette sur le capital. J'ai expliqué ailleurs comment il avait cherché une définition du capital applicable aux pays neufs et propre à nous inspirer confiance en nous révélant les forces dont nous pouvions disposer. Bouchette avait fait le tour des économistes quand il rencontra enfin chez un Autrichien, Rodbertus Jakeszow, l'idée que le capital est l'ensemble des ressources exploitables d'un pays. Encore une fois, c'est confondre le capital avec la nature, mais il y a dans cette observation, même si elle gêne la théorie, une part de vérité qui mérite qu'on s'y arrête, fût-ce en la discutant.

En vertu de cette conception nouvelle, l'hiver devient un capital, de même que la beauté d'un site ou le pittoresque d'une tradition. Est-ce aussi faux que cela semble aux théoriciens habitués ? Où placer, dans l'ordre du rendement matériel, le charme d'un paysage, l'histoire d'un peuple ? Est-ce dans la nature ? Pour le paysage, c'est évident ; non pour l'histoire. Celle-ci offre à l'industrie du tourisme l'ensemble des événements, des traditions et même des travaux qui forment le passé, l'attraction du passé. Cela est très sensible pour le Danemark, par exemple, ou pour l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre et ces États qui disparaissent, démantelés, de la carte du monde.

On ne pense pas à la Suisse sans évoquer la splendeur de sa nature. Au-dessus de Genève, un encerclement de montagnes resplendit dans la pureté du soir et garde jusque dans la nuit le reflet du jour éteint ; il attire les regards et provoque le désir de le contempler de plus près. Si l'on se tourne vers la Belgique, le décor est différent, quoi-que fort agréable aussi dans ses intimités. Il est resserré sur des villes qui conservent un visage délicieusement ancien. Quelle joie pour l'esprit procure un séjour à Bruges, une ville - une des seules - qui a su mourir au bruit de ses fuseaux qui semble le trottement lointain de minuscules sabots.

Il s'est formé, dans certains pays, un capital-institutions ou un capital-pensée qui est, pour le tourisme tout au moins, un instrument de production. Mais même un paysage, un site ou un gisement minier, sommes-nous sûrs qu'ils ne constituent pas, pour le propriétaire qui s'en est rendu maître et qui les exploite - ils sont déterminés, par conséquent, et désormais distincts - un capital dont le rendement est sensible ? À quel hôtelier fera-t-on croire que le site qu'il a patiemment aménagé ne lui rapporte rien du fait de cet aménagement même, et de sa beauté par surcroît ? Il a choisi l'emplacement où il s'est installé. Pourquoi ? Et pourquoi l'a-t-il payé plus cher si ce n'est à cause de sa situation ? Si j'étais lui - et c'est bien ce qu'il fait - je n'hésiterais pas à porter au capital la valeur d'achalandage que donnent ces avantages physiques.

Cette notion élargie du capital, je la retrouve dans Joseph Garnier, non pour la nature mais pour ce qui a trait au capital accumulé par l'intelligence. L'auteur passe en revue les "travaux productifs" des ouvriers et de leurs auxiliaires, des dirigeants de l'industrie, des négociants, des artistes (dont les produits sont consommables par les yeux, l'oreille ou le toucher), des écrivains, des architectes, des ingénieurs et des *instructeurs*. Voici ce qu'il écrit, à propos de ces derniers :

"Le travail de ces producteurs est tout à fait analogue, au point de vue économique, à celui des ouvriers proprement dits.

"En effet, leur travail a de l'utilité, puisqu'il donne satisfaction à des besoins, puisqu'il a pour résultat le perfectionnement de l'intelligence et des organes qui sont les premiers *instruments de production* ; il a de la valeur, puisqu'il procure à ceux qui les produisent des équivalents, et le plus souvent une somme de monnaie avec laquelle ils obtiennent tout ce dont ils ont besoin ; il est donc échangeable ; mais il disparaît aussitôt que produit, et il doit être immédiatement utilisé.

"Le professeur ne peut accumuler son travail sous sa première forme ; mais il peut l'accumuler sous forme de manuscrit et de livre ; et en ce cas il obtient un autre produit. De même pour le prédicateur et le moraliste : - Tous deux peuvent accumuler de l'utilité, *capitaliser*, en accroissant l'instrument de travail, en augmentant et en perfectionnant leurs facultés."

Qui ne voit l'importance de ces idées, si contestables qu'elles paraissent, je le répète. Nous nous plaignons de n'avoir pas de capital, du moins de capital-argent, de capital-espèces. C'est exagéré car nous possédons du capital sous la forme de propriétés immobilières ou mobilières et un capital impondérable, fait de traditions et de beauté. Et c'est ce capital que le tourisme nous invite à mettre en valeur. Ce qu'il y a de plus intéressant encore c'est que, en le mettant en valeur, nous affirmons notre fidélité au passé et nous intensifions notre durée française.

* * *

L'auteur anonyme d'un article du *Larousse commercial illustré* dégage en termes excellents le côté positif du tourisme : "Le tourisme, qui jadis était l'art de bien voyager, est devenu l'industrie nationale du bien recevoir. C'est la mise en valeur, l'exploitation rationnelle des beautés naturelles, artistiques, monumentales ; des stations thermales, climatiques ou marines ; c'est une des plus grandes industries nationales de la France, et on doit l'étudier comme une affaire industrielle". Le tourisme est donc devenu une industrie, et, pour chaque pays qui l'exploite, une industrie nationale. Il est parfois la suprême ressource d'une région. N'a-t-on pas dit, à propos d'une petite ville de province qui cherchait à attirer l'attention sur sa seule richesse, de vieux remparts : "Le tourisme est l'industrie des villes qui n'en ont pas" ?

L'Annuaire du Canada reprend l'essentiel de la définition européenne du tourisme que j'ai citée plus haut : "Le tourisme est la mise en valeur des beautés naturelles et du climat, l'exploitation rationnelle des avantages qu'offrent la chasse, la pêche, le canotage et les sports d'hiver, exploitation qui a donné lieu à des immobilisations importantes par l'industrie hôtelière et à des dépenses considérables pour le fonctionnement des grandes routes et autres attractions." Voilà peut-être une explication du tourisme, mais du tourisme *réceptif*. Le tourisme même, c'est le déplacement des personnes qui voyagent pour s'amuser ou s'instruire par les yeux : nul ne considère le commis voyageur comme un touriste. Somme toute, les touristes sont une clientèle et une clientèle de vacances. Que, corrélativement, on appelle tourisme l'industrie ou les industries qui concourent à l'accueil des voyageurs, qui facilitent leurs allées et venues et agrémentent leur séjour, et que l'on y fasse entrer la construction des routes, ou la route construite, ou le coût des ponts et de l'industrie hôtelière, c'est une conception beaucoup trop large. L'hôtel est une chose, la route en est une autre, et le tourisme est par lui-même une migration déterminée par la curiosité, le plaisir ou un désir d'oubli. Ces corrections faites, admettons avec tout le monde que l'on peut considérer comme un ensemble les industries d'accueil qui provoquent ou intensifient le voyage, comme si elles étaient elles-mêmes le tourisme. Faute de mieux.

* * *

Le tourisme obéit à des courants qui, selon la fantaisie ou la volonté des individus, au gré des circonstances ou sous la pression du moment, le restreignent à une région, le bornent à un horizon, ou l'emportent vers l'étranger. Le tourisme - mouvement d'hommes - est, comme le négoce - mouvement de produits et de capitaux -, intérieur ou extérieur selon qu'il s'arrête aux limites du pays ou dépasse les frontières.

Quand on parle du tourisme, on évoque tout de suite le voyageur étranger et, pour un peu, on s'imaginerait qu'il s'agit d'une entreprise extérieure, parce que sa clientèle vient du dehors. Ce n'est pas exact car il y a une clientèle intérieure, qui se forme et se déplace dans les bornes du pays.

Phénomène intense, le tourisme intérieur ne reçoit pas l'attention qu'il mérite, de même que l'on néglige, ou à peu près, le commerce intérieur pour ne se préoccuper que du commerce extérieur, beaucoup moins considérable. Erreur dont les économistes sont pour une part responsables. Le commerce extérieur est rendu visible par l'intervention des douanes ; il est l'objet d'une politique discutée à laquelle le peuple s'intéresse ; l'opinion s'émeut sitôt que les importations diminuent. Il en résulte qu'il n'y en a que pour lui dans les comices. Et pourtant, le commerce intérieur est dix fois plus important s'il reprend pour les répandre les produits venus de l'étranger, s'il englobe les tractations auxquelles les exportations donnent lieu, sans compter les achats et les ventes des produits nationaux sur le marché du pays.

Le tourisme intérieur est relégué pour des raisons analogues. On n'en parle guère parce qu'il s'effectue silencieusement, en dehors des postes où se dressent les statistiques. Laissé à lui-même, nulle autorité ne s'applique à le suivre ni à le contrôler. S'il passait la frontière, on aurait une occasion de le dénombrer ; mais il n'en fait rien. Il musarde, à l'abri des inquisitions officielles, sans susciter d'autre intérêt que celui qu'il éprouve pour son compte. De même encore que le commerce, le tourisme intérieur multiplie sur place le tourisme étranger : un voyageur venu des États-Unis est enregistré aux postes d'entrée, mais personne ne le poursuit dans les randonnées qu'il fait au pays même. Va-t-il, à Québec, contourne-t-il le lac Saint-Jean, la péninsule de Gaspé, la boucle Mont-Laurier, il n'est pas de fonctionnaire qui s'en inquiète. Et pourtant, il roule. Et c'est bien, pour chaque centre, un touriste qui visite, s'attarde et paie son écot. Mais il ne laisse pas de trace, du moins de trace officielle, car l'œil de l'État ne le suit pas.

Certains pays sont parfois réduits au tourisme intérieur. M. Robert d'Harcourt en donnait récemment un curieux exemple dans un article consacré à l'Autriche sous le régime hitlérien : "L'Allemand ne voyage plus, les dix marks dérisoires que son gouvernement lui permet d'emporter à l'étranger lui interdisant pratiquement de franchir ses frontières. Il ne voyage plus, il tourne en rond. Le "voyage autour de ma chambre" a remplacé le tourisme, le voyage autarcique s'est substitué au voyage exotique. Le Hambourgeois va à Salzbourg et le Salzbourgeois à Hambourg. Le voyage allemand est devenu un chassé-croisé. On joue aux quatre coins. Les avantages pour la caisse de l'État

sont indiscutables : tout l'argent reste à la maison. On n'a qu'à s'amuser entre soi. S'amuse-t-on autant ? Ce tourisme en circuit fermé satisfait-il vraiment cette humeur vagabonde, ce goût impénitent du changement d'horizon, cette Wanderlust qui est un des sentiments les plus profondément enfoncés dans la sensibilité germanique ? À ce *tourisme interne* manque l'élément qui donne au départ sa saveur profonde et son parfum d'aventure : le dépaysement."

Le touriste rayonne dans des cercles qui s'élargissent autour d'un point central, unique pour lui et qui est son point d'immobilité, le domicile. De là, le tourisme se dilue. Sitôt que l'on sort de son domicile, on devient l'étranger de quelqu'un. Qui n'a pas eu cette impression en se mêlant à la foule ? Le tourisme intérieur commence dès la rue : tourisme urbain, sensible dans l'ouest et dans le nord de Montréal, dans nos parcs et sur la montagne, ou dans nos lieux d'amusement. L'urbanisme connaît ces mouvements et s'emploie à les canaliser, à les intensifier. Il prévoit plus de facilités, plus d'agréments. De larges rues - peu importe leur tracé, qui garderait avec grâce la ligne des premiers élans -bordées d'immeubles sobres, d'immeubles intelligents, de marque française ; des parcs riants, aérés ; une montagne plus hospitalière ; un fleuve ressuscité ; la ville régénérée, purgée de ses verrues, de ses boutons de jeunesse ; tout cela, et d'autres initiatives que l'on souhaite sitôt qu'on y songe, transformerait notre "cité" en un lieu de délices et de culture.

Au-delà des bornes de la ville, le tourisme envahit la province où sa courbe, dessinant de larges régions, provoque une vie nouvelle et, souvent, des industries d'appoint. J'en donnerais cent exemples. À quoi pensions-nous quand nous avons percé des routes au travers des Laurentides ? À la colonisation. Or, la colonisation a été plus onéreuse, plus réfractaire aussi que nous n'avions prévu. Mais le tourisme est venu au secours de notre tentative, d'abord durant l'été ; puis l'hiver s'est fait accueillant à son tour et les sports ont animé nos collines enneigées, restées jusque là d'un silence impressionnant. Qui se rappelle la Gaspésie des anciens jours, renfrognée, pauvre, magnifique ? J'y ai cru, sur la foi des pionniers, et je l'ai exaltée. Je viens de la revoir. Quelle différence ! Le tourisme l'a transformée sans réussir à l'enlaidir. De la Mauricie, on perçoit des volontés qui s'éveillent et qui constituent un admirable foyer dans la sauvagerie primitive. La Beauce si douce, les Cantons de l'Est, la vallée du Richelieu, la péninsule Saint-Jérôme, Mont-Laurier, les espaces merveilleusement encaissés dans le Plateau Laurentien, le lac Saint-jean, l'Abitibi, et qui sait ? demain peut-être, la Minganie où Marie-Victorin projette notre rêve.

Aux limites des frontières provinciales, à l'est et à l'ouest, s'amorce et s'épanouit le tourisme national ou, si l'on préfère, interprovincial. Tous n'y participent pas car l'étendue de notre pays oppose aux désirs l'implacable cherté de la distance ; mais le chemin de fer et surtout la route, au moins une partie de l'année, offrent leur rayonnement. Nous ne connaissons guère l'importance de ce tourisme. Il varie en intensité selon les milieux : sensible aux points de contact, moins accentué dans l'ensemble du territoire. On rencontre rarement à Montréal des automobiles étiquetées d'une licence émise

par la Colombie britannique ou par les autres provinces de l'Ouest ; mais aux confins du Québec, vers l'est, affluent les voitures du Nouveau-Brunswick ; celles de l'Ontario nous sont familières, et nos automobilistes en redoutent l'allure indépendante. Nous prenons donc notre part du tourisme national, et nous avons une raison particulière de le promouvoir parce qu'il ajoute à ses avantages économiques un élément de connaissance et une chance d'unité.

Enfin, au-delà du Canada, la terre ou la mer conduisent nos compatriotes vers des régions lointaines et nous, amènent en retour l'étranger curieux de notre sol ou de nos traits. Ce tourisme international retient l'opinion, on parle surtout de lui, mais n'oublions pas, je le répète, qu'il n'est pas le seul, loin de là, et qu'on se fait une fausse conception du tourisme en n'y voyant qu'une invasion du dehors. Il reste que le tourisme international est simplifié par notre position géographique. En Europe, qui va de Londres à Berlin, à Pétrograde ou à Constantinople traverse plusieurs pays, répond à une série de préposés et rencontre des modes changeants de vie et même de pensée. Au Canada, à moins de se confier aux océans, c'est tout de suite une frontière unique, longue de quatre mille milles, inexistante et désespérément semblable. Notre grand touriste international, sinon le seul, sûrement le plus nombreux, c'est le touriste américain.

* * *

Le tourisme est une entreprise disséminée. Une grande métallurgie, une fabrique d'automobiles, occupent, pour une raison d'ordre géographique ou économique, un territoire déterminé ; elles se réfugient dans les villes ou leur périphérie, à Montréal, par exemple, à Chicago, à New-York ; ou elles cherchent dans la campagne un lieu où l'installation soit plus facile et l'exploitation moins onéreuse. Bref, ces industries sont localisées. L'industrie du tourisme est partout. Elle rayonne par le transport, son grand moyen d'expansion ; mais elle se fixe aussi dans des centres d'accueil, dans le moindre coin de pays, dans les édifices publics, les hôtels, les maisons, et même dans les meubles, sinon chez les individus, dans leur esprit ou leur cœur, dans leurs gestes qui traduisent des attitudes traditionnelles. Les postes d'essence jetés sur une carte routière évoquent l'image, partielle et pourtant significative, de ce morcellement ; ou encore, sur un cartogramme, les drapeaux rigides indiquant une série d'initiatives reliées par la même idée de confort ou de charité : hôtelleries, hôpitaux.

Le consommateur, pressé ou insouciant, rivé à sa tâche ou avide de repos et de liberté, se renouvelle sans cesse sur la route ininterrompue. S'arrête-t-on à suivre cette clientèle innombrable, on reconnaît qu'elle atteint jusqu'au moindre producteur, pourvu d'un modeste capital, qui l'attend depuis longtemps, qui s'est préparé à son intention, ou se contente d'être à sa disposition le long du chemin. Le rendement, réparti entre des milliers d'intéressés, offre un exemple de la plus fructueuse répercussion économique, celle dont tout le monde profite. De l'amour maternel on a dit : "Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier". Rien n'égale l'amour maternel, et rien ne doit y être comparé,

mais ce propos n'est pas déplacé si on l'applique au tourisme, la plus noble des industries par son objet et la plus généreuse dans ses bienfaits.

Le rédacteur du rapport sur le tourisme dans la province de Québec pour l'année 1938 propose l'intéressant calcul que voici : "Nous sommes en mesure d'établir que les touristes (dans cette province) représentent une population flottante de cinquante mille âmes. Réfléchissez à ce que signifierait une nouvelle ville de cinquante mille âmes dont chaque citoyen dépenserait quotidiennement en moyenne cinq dollars. Faites le total et dites-vous que ces millions de dollars nous proviennent de l'étranger et qu'ils se surajoutent à notre avoir national. Ces cinquante mille personnes devront recourir au service de nos gens. C'est ainsi qu'ils accroîtront la prospérité de nos marchands, de nos hôteliers, de nos compagnies de transport et de leurs employés, de nos médecins, de nos avocats, de nos artistes, de nos oculistes, de nos pharmaciens, de nos pêcheurs, de nos artisans, de nos cultivateurs, de nos épiciers, de nos bouchers, de nos menuisiers, de nos peintres, de nos garagistes, de nos vendeurs d'essence, c'est-à-dire que l'argent dépensé par le touriste fait bouler de neige. Toutes les classes profitent de l'aubaine. Il n'y a pas de meilleure preuve que de travailler au développement du tourisme, c'est contribuer à une oeuvre éminemment profitable à notre économie nationale." Le lecteur a-t-il fait, en parcourant cette citation, le calcul qu'elle lui propose au début ? A-t-il eu la curiosité de multiplier, pour en être convaincu, cinq dollars par cinquante mille, et deux cent cinquante mille dollars par trois cent soixante-cinq jours ? Cela produit au-delà de quatre-vingt-dix millions. Le tourisme, par quelque côté qu'on le considère, par quelque statistique qu'on le traduise, même si elle est approximative et de l'ordre incroyable, est notre grande industrie.

* * *

Le phénomène social qu'est le tourisme se traduit-il par des chiffres ? Dresse-t-on une statistique du voyage et ramène-t-on l'aventure à une mathématique ? On a tenté de le faire dans tous les pays, surtout dans les pays de tourisme ; et cette statistique existe depuis longtemps parce que les voyages, au moins les voyages internationaux, constituent un élément de la balance des comptes, c'est-à-dire des créances et des dettes entre les nations, un élément important pour des pays comme la France, la Belgique, l'Italie, la Suisse, l'Espagne, celle d'avant la dernière guerre, la Scandinavie, les Balkans, l'Extrême-Orient, même l'Angleterre, les États-Unis et le Canada. Les dépenses des touristes penchent d'un côté ou de l'autre - côté cour, côté jardin - et servent à acquitter les créances et à liquider les engagements, réduisant d'autant les sorties d'or par le jeu des compensations. Si bien que des pays, le Canada en particulier, trouvent dans le tourisme un moyen de payer en partie leurs achats ou leurs dettes d'origine étrangère.

L'importance des calculs sur lesquels ces opérations reposent, leurs exigences, leur précision nécessaire et les résultats qu'on en attend sont une garantie que les dépenses, exprimées à leur source au moment où le touriste fait provision en vue de son séjour à l'étranger, sont sérieuses et prennent une

valeur comptable. Elles sont probablement au-dessous de la réalité parce qu'il n'est pas toujours facile de les suivre, mais elles sont suffisamment sensibles ou manifestées pour qu'on y trouve une approximation du mouvement qu'elles dessinent.

Cependant, la comparaison des chiffres publiés par l'Office fédéral de la Statistique et par l'Office du Tourisme de la province de Québec révèle entre les deux méthodes de compilation une différence qui se traduit par un écart du double, et qui se chiffre par plus de quarante-cinq millions de dollars ! On est d'abord "sidéré", puis on cherche la raison de cette saute numérique : on la trouve dans, les procédés, la conduite des relevés, l'admission ou le rejet de certaines unités. Ici, on poste des agents aux "ports d'entrée", qui aussi bien peuvent être des ports terrestres, et l'on n'enregistre que le tourisme extérieur ; là, on tient compte à la fois du tourisme intérieur qui rayonne dans les bornes de la province et du tourisme extérieur qui, les frontières franchies, se ramifie dans le pays. Cette dernière façon de faire est justifiable. Je pars de Montréal pour la Gaspésie, je deviens un touriste ; M. X franchit, à Ottawa, le pont qui le déverse de la province d'Ontario dans notre pays français : M. X est un touriste comme le voyageur qui débarque du *Champlain* à Québec, ou qui descend du train de New-York à la gare Windsor. Alors, on s'y perd ! En fermant les yeux, on imagine les routes peuplées sans cesse et partout de touristes de toutes les sortes, de toutes les destinations, une interminable chasse à la distraction ou au rêve, à l'oubli ou à l'impossible guérison.

L'essentiel est d'acquiescer une certitude ou la conviction, fût-ce à des millions près, que le tourisme est notre grande industrie s'il rapporte à notre province, les uns disent trente millions de dollars, les autres, plus de soixante-quinze millions. Certes, la moisson varie : des périodes sont plus pauvres ou moins abondantes, le tourisme traduit les crises aussi bien que la prospérité, il reflète la fortune individuelle, ou ce que l'on consacre de cette fortune à l'enivrement du voyage.

Contentons-nous des trente millions que nous concède la statistique fédérale. À qui fera-t-on croire que le tourisme rapporte plus à *notre population* que les gisements d'or de la province ? L'or, cela compte, même pour qui n'en a jamais vu. C'est un mot fatidique, qui renferme comme une clé tant de secrets ; on le prononce respectueusement, on écoute sa sonorité où frémit la puissance, fût-ce pour les autres. Qui donc s'arrête à une route, à un paysage, à la silhouette d'une montagne, au moiré des eaux, à la clarté des étoiles un soir d'automne ? Le poète, oui, ou le rêveur ; mais l'honnête citoyen, le bourgeois pressé ou le paysan rivé à la moisson ? Et pourtant, ce sont des mines aussi, et mieux que des mines si ces richesses, renouvelées aux caprices de la lumière, ne s'épuisent pas, et si nous en touchons une large part distribuée chaque jour, même les jours d'hiver, quand il faut aller chercher les autres jusqu'aux entrailles de la terre.

J'hésite à reproduire des chiffres, même officiels, car j'en redoute l'ennui. La statistique fournit des détails dont la riche imprécision ne manque pourtant

pas d'intérêt. Elle enregistre aux frontières ou dans les ports le nombre des automobiles et de leurs occupants, la clientèle des chemins de fer et des bateaux. Elle insiste sur la dépense approximative des voyageurs, qui s'élèverait, bon an mal an, à trois cent millions de dollars pour ceux qui visitent le Canada, tandis que les Canadiens qui se dirigent vers l'étranger y déverseraient près de cent vingt-cinq millions. On voit le profit que nous laisse la différence. De pareilles sommes indiquent un envahissement : aux quelques voyageurs qui s'aventuraient autrefois a succédé cette invasion de figures et d'habitudes. Comme nous n'avons qu'un voisin, la plupart de ces touristes sont des Américains qui exercent une influence massive sur nos mœurs.

Il se produit aussi, à l'occasion d'un attrait extraordinaire, de curieuses migrations temporaires. La visite du Roi et de la Reine d'Angleterre a causé au Canada et aux États-Unis, et même entre les deux pays, un va-et-vient sensible, un brusque décalage d'hommes et d'argent. Au Canada, la population flottante remuée par cet événement aurait atteint deux millions d'êtres ; et les dépenses de toute sorte se seraient élevées à trente millions de dollars dont les Américains auraient porté la moitié. Ce n'est pas tout, ni même le plus important : le tourisme, fût-il ainsi provoqué, engendre le tourisme. Les directeurs du Bureau fédéral et de l'Office provincial attendent plus de visiteurs au Canada durant les années à venir du fait du renom ou de la publicité - il faut bien employer ce mot - dont le couple royal a gratifié notre Dominion. "Pendant trente jours, les yeux du monde se sont tournés vers notre pays." On espère qu'ils l'auront retenu. Tout de suite, les demandes de renseignements ont augmenté. Et si l'on en juge par le nombre de plaques américaines qui ont constellé les rues de Montréal durant l'été de 1939, tout un menu peuple s'est engagé dans l'impérial remous. La guerre et le change viennent d'autre part d'accentuer le mouvement.

Le tourisme donne donc lieu à une technique. L'État s'occupe du voyageur, le renseigne, le guide et le protège, sans l'ennuyer ni lui faire sentir la pression de sa police ou les tracasseries de sa loi. Il interdit qu'on l'assaille de sollicitations trop pressantes, ennui de certains pays, et qui modifient le caractère de leur accueil. Il adoucit les rigueurs de son tarif, au moins pour les nationaux qui rentrent au pays après un séjour à l'étranger ; et même les exigences des bureaux d'immigration chargés de surveiller les déplacements de population, et qui s'assouplissent et n'atteignent pas le touriste *bona fide*. S'il voyage en automobile, il lui suffit de confier au représentant de l'État le numéro de sa voiture. À l'intérieur du pays, les services administratifs, les syndicats d'initiative, les associations d'intérêt public ou privé, joignent leurs efforts qu'ils mettent au service de l'étranger.

* * *

Mais le tourisme est mieux qu'une industrie de rapport. Je répète qu'il est plus noble, soit dit sans mépriser les autres entreprises dont, d'ailleurs, il bénéficie. Il mêle à l'enchantement du voyage, à la griserie de la nouveauté, la connaissance des êtres et des choses, de la terre, des couleurs et de

l'atmosphère, l'inépuisable conseil des traditions. Il est positif par le retour qu'il nous impose sur nous-mêmes, révélateur par le rayonnement qu'il entretient et où se complaît l'étranger. Il nous ramène à nos disciplines, à nos valeurs de culture ou de société, à notre histoire ; il nous fait apprécier sous un jour plus clair nos sources et notre figure. Il nous contraint en profondeur dans nos attitudes et sous notre appellation française.

Cette action positive, ce retour que nous devons faire sur nous-mêmes, on les retrouve dans l'effort de publicité que le tourisme provoque et qui a pour objet de dégager nos traits les plus heureux et de les proposer à la curiosité du voyageur : terre et coutumes, milieu physique et mœurs humaines. Annonces, articles de journaux, photographies, brochures, cartes illustrées, expositions, pellicules, conférences ; centres de renseignements, sur les routes, les itinéraires, les hôtelleries et les hôtels, les paysages intéressants, les curiosités historiques, les oeuvres d'art ; action des clubs, des chambres de commerce, des bureaux de tourisme, des syndicats d'initiative : tout cela nous pénètre à notre tour, dégage, installe en nous une volonté de rénovation, une raison plus lucide de fidélité. Autant de choses qui gagnent à se préciser, à revêtir le caractère d'une familiarité. Qu'avons-nous trouvé pour retenir le touriste étranger ? Ceci : "La province de Québec, berceau de l'histoire d'un continent". Voilà que joue le capital fait d'impondérables.

Notre publicité est-elle en progrès ? Je n'évoque pas sans mélancolie ma première visite à ce qu'on appelait alors le "Commissariat du Canada", logé dans un appartement, 10, rue de Rome, à Paris. J'y allai tout droit dès mon arrivée en France, tout droit et tout seul, m'étant juré de ne demander mon chemin à qui que ce soit, et suivant dans ma tête le plan de la ville que je portais en moi comme un transparent auquel j'adaptais mes pas. Je m'engageais dans l'avenue de l'Opéra, avec des allures de Parisien habitué, lorsque - sans doute à cause de mon menton rasé et de mes souliers carrés - un Américain me posa la première question que j'ai entendue à Paris, au moins dans la rue : *Do you, by chance, speak English ?* J'étais atterré, et un peu humilié de cacher si mal une identité qui éclatait ainsi au premier regard. L'étranger, qui ne se doutait pas à quel point j'étais son frère, désirait atteindre la gare Saint-Lazare : j'offris sans hésiter de l'y conduire, me rappelant, toujours suivant le plan vivant dans ma mémoire, la silhouette de la gare, proche de la rue de Rome.

Arrivés à bon port, je dis adieu à mon compagnon de fortune et j'entrai au Commissariat où m'attendait l'inoubliable accueil, le sourire paternel de M. Hector Fabre. Mais quel décor ! Sobre, à coup sûr, presque monastique, pauvre par plus d'un aspect. Je n'ai pas oublié les deux ou trois boccas oblongs, tristes plus que des harengs saurs, qui, sur la cheminée, représentaient la richesse en blé de notre immense territoire. Je m'arrêtai avec componction devant ces malingres témoins de notre prose officielle où nous mettions tant d'orgueil à vanter notre pays neuf. A-t-on fait mieux depuis ? Je doute que des musées intelligemment disposés manifestent, dans les villes d'Europe où s'exprime de temps à autre notre éloquence, les sources où nous

puisons nos résistances et nos progrès. Il y a bien les expositions qui donnent, avec plus ou moins d'élégance et de souplesse, des images stéréotypées de nos principales industries, et la propagande ou la réclame ont, à coup sûr, enflé la voix et varié le ton. Si l'on nous connaît encore mal ce n'est pas faute d'avoir fait effort pour que l'on nous connaisse mieux ; et il est juste de rendre hommage à nos fonctionnaires provinciaux qui, depuis quelques années, ont organisé et répandu une intelligente publicité autour de la province de Québec, rectifié aussi des erreurs de réclame dont, ici même, nous ne sommes pas à l'abri. À preuve ces exhortations à la mesure et au bon sens que formule, dans un de ses derniers rapports, le directeur de notre tourisme :

"Je demandais l'an dernier à un marchand de souvenirs du quartier latin, à Québec, comment il se faisait qu'il eût un si grand assortiment de gravures représentant les recoins de la vieille France : châteaux, maisons, vieux murs, rues étroites et tortueuses, etc.

"-Nous vendons ceci en guise de scènes de la province de Québec, me répondit-il. Au fait, ne trouvez-vous pas que cette gravure rappelle un coin des remparts ? - C'est vrai lui répondis-je. En vendez-vous souvent ? - Souvent ? Mais tous les jours, et même plusieurs par jour !

"Cet incident ne suffit-il pas à prouver que nous devons avoir dans la province de Québec une industrie du souvenir bien à nous, et dont les objets évoqueraient nos traditions, nos paysages, etc. ? Ne serait-ce pas là une forme adroite et profitable de propagande ?

"Que les vitrines de nos marchands de souvenirs présentent autre chose que des nouveautés *Made in Japan* ou *Made in Germany*, et censées représenter des choses de notre province. Offrons à nos visiteurs des articles de chez nous, des produits de notre terroir. Sachons vendre ou donner des souvenirs qui reflètent la pensée française, l'âme canadienne. Remplaçons les annonces anglaises qui affluent sur les routes, dans les hôtels, dans les garages, par des annonces bien françaises. Conservons les caractéristiques de notre race : politesse et hospitalité. Nettoyons et embellissons nos demeures ; plantons des arbres et cultivons des fleurs. Ne majorons pas les prix ; cela n'aurait pour effet que d'attirer la méfiance de nos visiteurs. Soyons honnêtes ; attachons-nous plutôt à mériter le respect et l'admiration de tous. N'oublions pas que l'on dit souvent : Si chacun balayait le devant de sa maison, la rue serait propre."

* * *

Le tourisme, en imposant au pays qui veut en profiter un effort de surveillance, de préservation, de fidélité, excellent en soi, a pour lui une valeur de reconstituant. Pour notre économie, il n'est pas de meilleur tonique.

Quel est le but de nos attitudes ? Rester nous-mêmes en gardant nos traditions : religion, culture, langue, mœurs. Or, le tourisme nous ordonne cette

conduite, nous incite à conserver la ligne et l'expression de nos traits. Il nous détermine en profondeur et nous apporte une raison économique de poursuivre nos résistances à l'assimilation. Il est donc bâtisseur. Rares sont les industries qui unissent à ce point l'intérêt matériel au sentiment national.

Qu'est-ce qui attire et retient chez nous les voyageurs étrangers ? Sans doute la beauté, la grandeur et le charme de notre pays. Beaucoup d'entre eux veulent voir le Saint-Laurent ou la péninsule de Gaspé, spectacles réputés ; mais aussi nos monuments, nos maisons ; et, plus profondément, scruter le caractère et les habitudes de notre population. "Nous aimons la *physionomie* de la province de Québec, n'essayez pas de nous ressembler", écrit un Américain à l'Office du Tourisme ; et le président Roosevelt, lors de sa visite au Canada français, a eu cette réflexion qui sanctionne en quelque sorte notre terre et nos traditions : "Je sais maintenant pourquoi deux millions des miens viennent passer leurs vacances chez vous." À la joie de voyager s'ajoute l'attrait de la nouveauté. Le Français ou l'Européen cherche avec une curiosité plus ou moins avertie ce qui nous reste de civilisation ancienne ; l'Américain aussi, qui ne s'est pas débarrassé, malgré ses splendeurs et ses aises, de ses attaches au passé, ou qui aime quelque chose de "différent".

La réclame officielle porte précisément sur l'aspect curieux que nous offrons au Yankee déluré, enivré de progrès et d'avenir : nous devenons la *New Old France* ; et Québec, la *Queer City*. Avec la Nouvelle-Orléans, le Texas, la côte du Pacifique, nous représentons - mais beaucoup plus nettement - le pittoresque au sein d'un monde qui s'uniformise désespérément. Or, le pittoresque retient le touriste à qui il offre la diversité, raison profonde du voyage. Mieux encore : il y a deux sortes de pittoresques, d'après Lucien Romier, l'un est "d'immobilité" et s'affirme en nous ou dans les choses qui nous touchent de près et nous enrichissent ; l'autre est de "mobilité" et naît du spectacle changeant des pays ou des peuples. Cette réflexion fort juste indique la double influence que le tourisme exerce en nous révélant à nous-mêmes et en projetant cette révélation sous les yeux de l'étranger : il est à la fois une discipline et un rayonnement.

Arrêtez, regardez, écoutez. Ce commandement de la route résume aussi bien l'attitude du touriste. Il s'arrête, il nous regarde et nous écoute, fût-ce d'un coup d'œil. Il entend notre langue, retient le décor où nous vivons, observe nos façons de faire ; il pénètre peu à l'intérieur de nous-mêmes ou de nos foyers. Fatalement - et il y paraît s'il se prononce -, il nous juge à fleur de peau ; mais il retient et emporte une image que sa mémoire nourrira. On aperçoit de ce point précis que cette situation exige de notre part une surveillance constante afin que, aux exigences de celui qui passe, réponde la réalité de nos attitudes.

* * *

De la langue, tous les touristes ne jugeront pas par eux-mêmes. Combien savent le français parmi les maîtres ou les voisins que l'histoire nous a

imposés ! La plupart l'ignorent et, trop souvent, une légende absurde qu'un intérêt obscur entretient, suffira aux bornes de leur esprit ; d'autres croiraient se diminuer en l'acquérant, malgré l'exemple de la Cour d'Angleterre. L'anglophone est, sur ce chapitre, buté supérieurement ; attaché d'instinct - c'est ce qui fait sa force étrange - à sa langue et à sa culture, il nourrit un complexe de satisfaction tel qu'il s'insularise même dans l'idée et ses traductions, négligeant ce qui, selon lui, ne saurait le grandir, sans se rendre compte qu'il s'appauvrit d'autant. Au fond, il a peut-être raison : tout le monde s'incline devant sa riche pénurie, quel besoin a-t-il de faire mieux si, restant ce qu'il est, il retire le même profit ?

Mais le Français - celui de France, comme nous disons des cerises - jugera notre langue avec plus ou moins d'autorité, selon sa culture. S'il affirme que notre langue est touchée, le croirons-nous ? Non, à moins qu'il ne s'agisse d'un linguiste ou d'un homme cultivé. Car beaucoup de nos mots sont des provincialismes, et non des "provincialismes de Paris", comme aimait dire Émile Faguet, en sorte que, pour les apprécier, il faut savoir les langues parlées dans les provinces de France dont nos pères se sont détachés un jour de folie. Et ce n'est pas toujours le fait de ceux qui se disent purs Parisiens. J'ai entendu une Française, professeur de littérature dans une université canadienne, reprendre mon fils qui venait de dire : "On a peinturé la clôture". Discussions, dictionnaires, lexiques, tout l'attirail du purisme exangue fut mobilisé, compulsé, plaidé. La jeune Française avait raison quant à l'usage, non quant au fond : peinturer, peinturlurer ou peindre se dit ou se disent avec des sens différents, au moins si l'on admet l'autorité des dictionnaires ; et il est malheureux que l'on ait abandonné peinturer en France où l'on peint tout, clôture ou tableau. Combien de mots ainsi condamnés ont une origine et une vie françaises et sont, comme nous, colons de la France divisée du XVIIe siècle !

Mais les discussions de ce caractère, si elles nous lavent en partie du reproche que l'on nous fait de mal parler français, sont loin de nous absoudre des anglicismes - quelques-uns heureux, la plupart éhontés et barbares - dont notre langue populaire, celle des villes et déjà celle des campagnes, est polluée. Voilà un premier redressement qui s'impose et que le tourisme nous suggère. J'aurais voulu transcrire ici les pages de la *Visite aux Canadiens français* où François Porché, au réveil de l'arrivée, écoute résonner sur le quai d'une gare les premiers mots français que lui livre ce pays lointain. Le refrain est connu, il manifeste la même émotion, le même étonnement que nous avons surpris chez bien d'autres, mais ici les mots entendus - une affirmation banale, un propos de paysan : "Écoute un peu, c'est pas bon marché pour un veau", révèlent leur puissance coutumière, le vif de leur apparentement. Vraiment, la langue est le signe où l'on reconnaît notre civilisation, dont elle est le viatique. Mais elle meurt de gangrène et, si nous ne la guérissons pas par un apport de sang et de nourriture, nous périrons avec elle. Les devises, c'est fort bien, c'est un excellent gargarisme, du patriotisme en comprimé, à condition qu'il se dissolve dans la volonté. À la base d'une exploitation rationnelle du tourisme, plaçons donc la restauration ou "l'illustration" de notre langage : que cette

tâche d'amour, de souvenir et de dignité soit accueillie avec piété sans doute, mais aussi avec la conscience de sa pleine fécondité même dans le fameux domaine matériel. Quand assumerons-nous ce salut ?

* * *

Les choses aussi parlent, d'un langage inanimé mais prenant, et les "choses voient", ce qui paraît plus difficile ; elles vivent et elles regardent, et nos regards rencontrent le leur. Elles parlent par leur aspect, leurs contours, leurs lignes, ou leur poésie, voire par leur repos et leur silence ; elles rayonnent, chantent ou se taisent selon les jours, les rayons de soleil ou de lune, l'atmosphère où elles sentent qu'on les observe ; elles parlent même seules, et on a l'impression de ce soliloque, lorsqu'on les retrouve après un temps car il flotte sur elles un parfum de méditation. Les choses extérieures expriment nos préférences ; elles révèlent une recherche de sobriété ou d'élégance, font éclater des naïvetés ou des laideurs. Des choses intérieures, l'étranger ne saura rien s'il ne pénètre pas l'intimité des hommes qui les ont ordonnées ; mais il est possible qu'on l'invite à les connaître. Dès lors, il juge ; il juge un degré de culture ; il apprécie un rayonnement. Donc, les choses parlent à l'étranger, mais en secret, et seulement si elles le convient. Quand même l'étranger ne les entendrait jamais, elles parlent pour nous et, comme pour la langue, cette voix des choses exprime une discipline. Montre-moi le décor de ta vie et je te dirai qui tu es. Même pauvre, un détail trahira ton esprit ; car chaque chose admise auprès de toi, tu l'as pensée, décidée, choisie : tu as créé chez toi ton propre accueil et le repos que tu réserves à ton être.

Le langage des choses est aussi dans l'art, et l'art est une discipline, qui nous contraint à des traditions. Le miracle est que, peuple soi-disant traditionaliste, nous nous attachions si peu à ce signe par lequel on nous juge avec une sévérité qui ne nous touche guère. Car nos pères s'intéressaient à l'art : dès les débuts de la colonie ils avaient fondé des écoles de métiers, et ce qui reste des travaux exécutés par nos artisans d'autrefois témoigne d'un souci assez remarquable. L'art entre donc dans nos "institutions" ; mais, comme la langue, nous le laissons s'étioler ou s'abâtardir. Il y a bien quelques prosélytes qui prêchent la rénovation par l'art ; fidèles au passé, nous avons fondé aussi des écoles où les beaux-arts sont remis en honneur ; dès l'enseignement primaire, le dessin, admirable instrument de formation, est appelé à la rescousse, et sans doute le maître pousse-t-il jusqu'à vanter le beau en même temps que le bien. Malgré cela, l'art ne pénètre guère dans la masse ; et, toujours ainsi que la langue, il se laisse entraîner à des formules, étrangères qui détruisent son caractère aussi sûrement que les vers font d'un cadavre. Il faudrait restaurer et répandre parmi nous le goût des arts, les pratiquer, les défendre. Ce que nous avons déjà accompli dans ce sens est excellent ; mais l'art n'a pas encore sa valeur ni sa place. Nous réunissons des congrès autour de la langue française et, tous les dix ans, nous les pavons de bonnes intentions ; mais nous ne faisons rien de tel pour l'art, rien si ce n'est quelques expositions qui ont le mérite d'entretenir sous la cendre le rayon d'une idée-force. Ces initiatives restent le fait d'un petit nombre, de ceux qui ont le beau

rivé dans l'esprit et qui consentent à être traités d'idéalistes dans un monde conquis au matérialisme asséchant. Les artistes eux-mêmes, s'ils ne sont pas ignorés, font le sujet d'une tendre pitié ou d'un mépris déguisé de la part de gens petitement embesognés ; et il arrive que l'art soit goûté plutôt par le peuple qui reste dans sa tradition.

L'architecture est un incessant langage pour les yeux de l'étranger. Le passant voit l'habitation et la juge ; elle parle, même à qui n'a pas trouvé l'occasion de causer avec nous, et celui pour qui nous restons muets emporte cette seule image de notre fidélité. L'architecture révèle le goût et les inclinations d'un peuple mieux que sa littérature : un livre se lit ou ne se lit pas ; un monument, tous plus ou moins l'appréciant du regard et de l'esprit.

Plus jeune, c'est-à-dire plus proche de l'illusion, j'ai pris plaisir à faire visiter Montréal à des étrangers de marque : littérateurs, poètes ou géographes. Je me rappelle des promenades délicieuses en compagnie de Porché, de Féraudy, de Lucien Romier, de Jean Brunhes. J'ai recueilli leurs impressions, même silencieuses, et subi mes propres réflexes à ce tour de propriétaire ; car ces promenades sont des mises au point. Elles établissent le bilan de nos beautés et de nos laideurs. Celles-ci sont explicables par la hâte de construire ou cette volonté d'imiter, sans loi ni goût, qui se trouve à l'origine des pays que l'on dit jeunes par un euphémisme qui consacre des faiblesses, excuse des gaucheries et souffre des pauvretés.

Je mettais toutes les ressources de mon imagination et toutes les inquiétudes de mon cœur à expliquer nos rues, nos boulevards, nos places publiques et nos demeures. Cela présente, je m'en rendais compte, un intérêt assez mince pour qui a vécu dans la richesse des siècles ; et cela finissait par être décevant, et pour mes hôtes et pour moi-même. Mais je percevais en leur compagnie et j'évoquais à chaque pas la maison du passé, celle qui représente, même en notre pays neuf, la tradition. Je réfléchissais que, dans toutes les villes d'Europe que j'avais visitées, cette présence du passé m'avait frappé : à Copenhague, en particulier et, naturellement, dans les villes mortes, à Bruges ou à Heidelberg, mais aussi à Paris et à Londres. Ces villes anciennes, chaque fois qu'elles avaient osé un renouvellement ou une restauration en restant dans la ligne encore visible des traditions, gardaient le plus heureux cachet d'unité, le charme d'une fidélité. Au contraire, si elles avaient oublié la leçon de l'expérience, on sentait, même dans l'effort le plus louable, éclater une sorte de blasphème. Je ne peux pas secouer l'impression fâcheuse, le recul physique que je subis en apercevant à la périphérie de Copenhague, délicieuse jusque dans ses audaces et ses adaptations, l'étourdissement criard et baroque d'une Magic City. Je me réconciliai à la pensée qu'on l'avait reléguée hors des murs, mais, une ville qui s'étend encerclé vite ces orgies de lumière et de bruit, et si Dieu me donne de les retrouver, qui sait si je n'y sentirai pas battre le cœur de la cité ?

Parfois, nous nous perdions dans la campagne. Là, j'étais plus sûr de moi, sachant que nos admirables décors gagneraient l'adhésion des plus scepti-

ques : le jeu des eaux de l'Outaouais se mêlant à celles du lac Saint-Louis, les Montérégiens bleus sur la plaine fauve, la douceur française de la rivière Richelieu, l'éclat de l'automne sur les Laurentides. Mais il fallait prévoir l'œuvre des humains. Est-ce vraiment le poète Charles Gill qui disait : "O Canada, tes montagnes et tes lacs me font oublier tes hommes !" La maison apportait son témoignage. Les anciennes, admirablement vêtues de pierre, retenaient par leur gracieuse simplicité et manifestaient l'adaptation d'une discipline séculaire aux exigences d'un pays rude ; nous en reconnaissons une, ici ou là, "comme un bracelet perdu dans les herbes du chemin" ; mais, à côté, c'était le règne des atrocités. Que de boîtes sans loi ni toit, carrées, oblongues, exsangues, dressées dans les régions de colonisation hâtive et transportées jusque dans les villes sur d'inimitables escaliers. Un bout de campagne, un coin de village, gardaient - clôtures et poteaux exceptés - tout le charme de France, puis éclataient les fantaisies les plus hétéroclites, soufflées de prétention ou démunies de style, c'est-à-dire de lignes et de raison. N'était-ce pas là une image de notre langue ? Une expression appauvrie des choses semblable à la pénurie des idées traduites par les mots. Nous bâtissons comme nous parlons. Il y a des trous dans notre langue et dans notre maison ; on a l'impression de tissus vieillis qui cèdent sous les doigts ; la "vieille dentelle" est à refaire.

Replacer notre maison dans le sillon français, je m'en ouvrais à un architecte ami, homme de goût, formé dans les écoles de France et des États-Unis. Il me disait l'influence vivifiante exercée par Paris sur les architectes américains et comment à New-York, à Washington, à Boston ou à Philadelphie, et même dans les grandes banlieues ou dans les champs, on rencontrait le bienfait de cette influence grâce à la réalisation de formules adaptées à un milieu nouveau, plus libre d'attaches, plus maître de ses audaces. Pourquoi pas nous, concluait-il, qui avons plus de raisons de nous plier à ces disciplines qui sont pleinement les nôtres.

Question de goût et d'opinion. Les groupements ou les individus commandent le travail de l'architecte, qui est rarement laissé à la fantaisie de sa création. En définitive, il faut brider les excès sinon les fantasmagories réclamées par les individus, ce qui n'est pas facile ni même possible, chacun étant, après tout, le maître de soi-même et de son moulin. Quant aux collectivités, elles sont formées d'individus, donc de plusieurs maîtres et qui n'ont pas le sens de la solidarité très développé. L'eussent-ils, qu'il resterait à apprécier la beauté et à tirer de notre passé, avec les ressources et les transformations du présent, un type d'architecture rétabli dans nos traditions.

* * *

Cela conduit à l'urbanisme dont l'action, lente à se décider, eût déjà régénéré nos villes à l'exemple de ce qui se produit dans le moindre centre des États-Unis et même du Canada anglais. Ce domaine s'ouvre largement à nos initiatives, et nous y accomplirions des merveilles en partant de cette idée enfermée comme toujours dans un mot irréal : "Montréal est la seconde ville

française du monde". Par quoi ? Par son architecture, son théâtre, son conservatoire, ses bibliothèques, le rayonnement de sa parole et de son art ? Je veux bien ; mais est-ce à ce point vrai que nous puissions déposer l'outil et contempler notre oeuvre ? Avons-nous même le souci de l'affermir et de l'étendre ? Nous avons commencé par le chemin ou le boulevard qu'exige l'automobile, et par la construction d'immeubles collectifs, quelques-uns très laids ou très lourds, d'autres - les plus récents où s'affirme la formation des beaux-arts - consolants par leur sobriété. Mais le progrès à réaliser dans le sens du génie que nous invoquons sans le connaître nous impose d'établir d'abord ce que les spécialistes appellent un "plan d'ensemble", et de plier même l'initiative des individus à l'empire du goût. Le public en verrait la mise en oeuvre par parties ; il en jugerait, il s'y intéresserait ; ici, une rue misérable disparaîtrait ; là, un boulevard s'élancerait ; les maisons auraient une figure française ; les métiers, les modes, les produits, dénoteraient une civilisation par un détail, un mouvement, un parfum, une grâce, un reflet français. Notre fidélité prendrait mille formes de vie au lieu de chanceler dans l'indifférence ou la copie. Tout cela n'est-il donc que rêve et utopie sous le frôlement de notre devise : *Je me souviens* ?

* * *

Nous soignerions mieux, par exemple, l'hôtellerie et la cuisine que ce serait déjà un singulier progrès.

Qui a voyagé apprécie l'oasis d'une bonne auberge. J'ai touché en France - presque vécu - les progrès de l'hôtellerie. À peu près partout, la cuisine était merveilleuse de saveur et souvent de simplicité ; où elle péchait, le public s'éloignait, à moins d'être retenu par le pittoresque ou le souvenir. "Le Français bien né attache du prix à la bonne chère", écrit Romier : le Français bien né, même dans la bourgeoisie, la roture ou la paysannerie. Je me rappelle avec quelle componction, au restaurant, des hommes d'affaires commandaient leur menu avec la parfaite complicité du garçon. Cela donnait faim, rien que de les entendre ; et nous étions aussi heureux qu'eux-mêmes de la joie qu'ils prenaient au plaisir attendu. Ailleurs, en province surtout, des guides officiels ou le conseil d'amis nous indiquaient, comme une promesse, l'endroit où l'on mangeait bien, et nous roulions vers ces délices avec la certitude de n'être pas déçus : civets de Picardie, poulardes de Bourgogne, éperlans de Nantes, crèmes et fromages de Normandie, votre puissance est telle que je la subis encore, rien qu'à l'évoquer. Mais l'hôtellerie clochait côté confort, surtout pour des Américains habitués au bain quotidien et gênés de partager le doute d'admirables décors. En peu d'années, après la grande guerre, la transformation était sensible dans les villes, voire à la campagne : libérée de ses pénuries traditionnelles, de ses coutumes vraiment trop invétérées, l'hôtellerie enrichissait son accueil, enveloppant d'élégance française les commodités les plus modernes.

Comme il arrive toujours en voyage, la vue de ces progrès me reportait vers notre pays. Longtemps, au Canada français, l'hôtel a croupi dans une

déplorable négligence : coin de hasard, mal tenu, débraillé, avec son "hall central" meublé de chaises raides et de crachoirs, livré aux mœurs locales, traversé de cris étranges et de manifestations bruyantes d'habitues auxquelles le voyageur n'arrivait pas à s'accorder. Or, ici comme en France, à l'instigation *normative* du tourisme, l'hôtellerie s'est adaptée aux besoins d'une clientèle plus nombreuse et plus exigeante. Elle progresse sensiblement. Elle a pris un aspect plus riant et choisi des noms qui ne l'apparentent plus aux "inns" ou aux "hotels" américains ; l'ameublement est mieux surveillé et la cuisine plus attentive bien que trop portée vers la banalité.

La cuisine ! La nôtre, la "canadienne", n'est pas si mal, un peu lourde, *riche*, comme nous disons curieusement, mais saine et "soutenante". Offrons-la si c'est une de nos plus sûres fidélités françaises. Que nos hôtels aient toujours un plat canadien, un vrai, à leur menu. Pourquoi pas des auberges de spécialités canadiennes, de spécialités régionales même, car elles ne manquent pas, et dont l'enseigne prometteuse attirerait au moins le touriste "intérieur" ? Y plierions-nous les Américains ? Je sais qu'ils sont durs à la détente et fervents de la conserve ; mais ils ne sont pas irrémédiablement perdus. Ceux qui sont allés en Europe ont pris parfois d'autres habitudes. "Me croirez-vous, me disait la propriétaire d'un restaurant parisien, ce jeune homme que vous voyez là est le seul Américain à qui j'aie pu apprendre à manger ; mais j'y ai réussi. Il nous quitte demain, la mort dans l'âme et les poches pleines de chocolat au kirsch". Chez nous, le succès des pâtisseries Kerhulu, des bonbons Léonie, de la charcuterie française, est une indication que nous n'avons pas suffisamment suivie. Trop des nôtres, même dans leur foyer, abandonnent les traditions culinaires des anciens pour copier les repas hâtifs que distribuent dans notre public de plus en plus affairé les restaurants standardisés. Il est tout de même formidable que, dans ce pays français, la cuisine soit aux mains des Américains, des Grecs et des Chinois.

Il y a d'ailleurs, dans ce champ si peu négligeable de l'industrie hôtelière, des exemples d'autant plus précieux qu'ils nous sont fournis par des Anglo-Saxons. Observons comment ils l'exploitent. La série des grands relais établis par nos chemins de fer aux points stratégiques du tourisme manifeste une connaissance et une utilisation tout à fait remarquable du caractère des différentes régions qui partagent le Canada : à l'Est, le long de la Baie de Fundy, un simple club domine un merveilleux terrain de golf ; à Québec, la vieille architecture française, renouvelée avec lourdeur, je le veux bien, surmonte le rocher ; à Ottawa, un autre château s'oppose aux immeubles du Parlement ; à Winnipeg, une sorte de fort rappelle les débuts de la colonie et à Regina, une image blanche, les silos à grain ; à Banff, c'est une évocation énorme du roc et de la tente sauvage et à Vancouver, une forme hâtive, un passage vers le Pacifique ; à Victoria, l'influence anglaise se déploie discrètement. Rappellerai-je, de surcroît, l'hôtel de Murray Bay, si curieusement meublé, ou le goût recherché dont une femme a fait preuve en ornant l'intérieur du Château Frontenac d'images anglaises et de meubles qui font un amusant anachronisme ? Nous admettons que les Anglais s'y connaissent en affaires : voilà une occasion de les imiter qui ne saurait nous tromper puisqu'ils ont

appliqué la formule avec succès. De quoi, somme toute, ont-ils tenu compte ? Qu'est-ce qui leur a fourni l'occasion d'être originaux ? La géographie et l'histoire, l'économie et les traditions. Cela, nous l'accomplirions sans capital car il suffit d'un peu de culture et d'imagination. Nous ne manquons pourtant pas d'imagination !

* * *

À la langue et à l'art s'ajoutent les mœurs et, plus profondément, les institutions. À vrai dire, le touriste qui passe n'a guère le temps de s'y arrêter et son jugement, tout en surface, s'inspire plutôt du spectacle rapide et souvent trompeur de la rue. Plusieurs n'ont même aucun souci des habitudes, encore moins des traditions : on les entend exprimer des jugements ridicules fondés sur un détail. Nous en savons quelque chose. Pour un anglophone, parce que nos façons de vivre sont différentes, nous sommes le *queer people*, le pendant mieux marqué de ce qu'ils trouvent à la Nouvelle-Orléans.

La *Gazette* de Montréal publie chaque jour des impressions de voyageurs questionnés par un reporter. On y trouve de tout, selon les tempéraments ou les occupations ; mais, sauf s'il s'agit d'un spécialiste, rien qui tranche sur l'ordinaire : la Réserve indienne, les modes, le prix de la vie, les commodités de l'hôtellerie, la nature de l'accueil canadien. Un vieux guide confiait au même journal, il y a peu de temps, les désirs de ses clients, nés de la même diversité d'intérêts à fleur de peau ou de peuple, des mêmes curiosités inattendues, les unes très nobles, la plupart terre à terre. Cela s'entend du touriste ordinaire, de l'homme de la rue étrangère. Car il faut excepter les voyageurs qui font au Canada français un séjour prolongé, qui viennent et reviennent parmi nous, qui consentent à nous coudoyer et à nous connaître et qui ont des réflexes mieux inspirés et vont même jusqu'à vanter la valeur sociale de notre groupe ethnique.

Mais quelle que soit la réaction d'un passant ou l'opinion d'un commensal, il reste que nos mœurs et nos institutions portent leur révélation et que, par le même retour positif que j'ai indiqué, le tourisme - au moins celui qui est fait de gens cultivés - nous incite à les surveiller et à les maintenir, afin que l'étranger ne retrouve pas chez nous ce qu'il a quitté chez lui, mais bien la nouveauté qu'il poursuit, cet "inattendu" qui fait le charme de sa randonnée. Même le voyageur distrait, auquel je viens de faire allusion, ne passera pas quelques jours dans notre province sans noter des reflets de mœurs ou sans comparer - de l'extérieur, nécessairement - nos institutions aux siennes. Quelle réaction a-t-il, par exemple, dans nos rues où le peuple parle et s'agite ; dans nos villes aux mille clochetons ; devant nos maisons communes : palais de justice, hôtels de ville, hôpitaux, ou ce qu'on lui dit être l'Université de Montréal, rue Saint-Denis ? S'il a quelques connaissances en plus de ses bagages, nos champs l'intéresseront, ou la forme de nos habitations, nos vêtements même ou l'aspect de nos figures et l'intraduisible vie de notre regard.

* * *

On admet généralement que l'unité des vieux pays est un résultat politique fondé sur la variété. La variété de la France se manifeste, par exemple, dans ses provinces et ses "petits pays". Nous possédons une province immense, comme tout ce qui est américain, où l'on logerait bien des provinces du type français et combien de petits pays ! Il faut attendre le burin du temps. La France est l'œuvre de longs siècles de labeur et d'habitude. Sa grâce jaillit des ans. Dans notre pays neuf, les régions dessinées dans leurs contours restent des masses géographiques, et les "petits pays" se gravent à peine sur le fond de la sauvagerie.

Élevons-nous au-dessus du sol, comme le proposait Émile Miller ; suivons le cours de notre grand fleuve, qu'ont longé tour à tour le délégué papal et le roi d'Angleterre, pour entendre au passage la volée des cloches clamer : *E lutti sono franchesi ; all of them are French*. Que voyons-nous ? Le vaste spectacle du pays de Québec. Doublant la traînée verte des eaux, une route nue ne relie pas des villages, comme en pays anglo-saxon ; elle est émaillée de maisons, de familles, de propriétaires, d'hommes. De place en place sur le ruban, là où tout de même une agglomération s'est constituée, une église sonne le ralliement de la prière. Ces "voix" qui entretiennent la foi au cœur de notre peuple, le tourisme nous conseille de les fortifier jusqu'à ce qu'elles assourdissent et convainquent les plus récalcitrants.

Des régions se précisent. Elles m'ont toujours intéressé, sans que j'aie pu m'y arrêter longuement. Il m'est arrivé autrefois d'aller faire des conférences dans des villes de province. Je prenais plaisir aux conversations qui réunissaient, après la soirée, quelques personnes de "l'élite locale" chez qui j'étais charmé de rencontrer de la culture et un attachement presque passionné à la région que la ville animait. Vie policée, qui s'intensifiait par l'isolement de l'hiver, le manque de communications, le repliement des volontés, la concentration des esprits sur des besognes quotidiennes accomplies dans la paix et agrémentées de loisirs intelligents. La population se groupait autour de l'évêché et du palais de justice. Le prêtre, le médecin, le notaire, quelques rentiers, l'avocat parfois et le juge, qui à cette époque résidait au chef-lieu, formaient un noyau d'autorités sociales qui donnait le ton, assumait des initiatives, entretenait les relations et formait l'opinion, parfois avec vigueur.

Qu'est devenue cette vie régionale sous la tourmente niveleuse du progrès ? Elle s'est transformée. La magistrature, rattachée aux grands centres, est déléguée, selon les besoins, vers les circonscriptions rurales ; l'élite s'est portée vers le théâtre, les réunions plus attrayantes de la cité ; sous la poussée économique, la classe bourgeoise s'est livrée au commerce ; l'Église, fortifiée de nouvelles communautés, est restée ainsi que de vieilles familles qui perpétuent discrètement des traditions et une exquise politesse. Mais on sent là un monde qui meurt ; il ressuscite sous d'autres aspects, grâce précisément au tourisme.

Un nouveau régionalisme apparaît, dont les limites s'élargissent jusqu'à des horizons d'ordre géographique que la pensée exalte : la Gaspésie, longtemps reléguée, superbe de sauvagerie, sorte de terre d'attente ou d'éternité ; le lac Saint-Jean, riche de sol et d'eau, d'arbres et de pierres, où l'attrait d'une légende un peu maigre attire des pèlerins ; l'impassible Minganie, pays sans hommes dont j'ai, des yeux, touché la frange avec respect ; l'historique et farouche royaume du Saguenay ; la Mauricie, animée d'hier par des esprits épris de souvenir et de beauté ; l'arrière-pays de la Gatineau et la presqu'île Mont-Laurier, morceaux du Plateau laurentien dont les richesses ne sont pas celles que nous prévoyions d'abord mais résultent d'une exploitation des sites et du décor. Au cœur de la province, des centres plus humanisés retiennent le voyageur ou le villégiaturiste : les bords de l'Outaouais, la splendide vallée du Saint-Laurent, unique au monde, bordée de volcans éteints et de monts assouplis par les âges, le rocher de Québec, et ce joyau que l'on a desserti, l'île d'Orléans.

Enfin, très loin, un autre spectacle se lève des centres de colonisation, mais en y regardant bien on perçoit que l'aventure s'y renouvelle au rythme ancestral ; et que, si loin que l'on jette les yeux à l'immense horizon du Canada français, la paroisse, l'école, la propriété et l'institution juridique qui l'ordonne et la garde, la famille, l'individu même, par ses attitudes, portent, mieux que nos beaux discours et nos serments trompeurs, témoignage de notre fidélité française. Ce sont des forces auxquelles, perpétuellement, nous nous sommes confiés. On nous reprochera, comme à la France, de vivre dans le passé, de ne pas nous renouveler, de renoncer au progrès par une piété qui nous endort. Rien de tel n'entre dans notre esprit. Le Canada français, comme la France, prête l'oreille au virulent progrès qui assaille et pénètre le monde moderne ; mais il est prudent parce qu'il n'a duré qu'en entretenant dans sa volonté le respect des institutions.

Reprenrai-je ici ce discours que René Bazin improvisa près de moi à la vue du Canada français, ces touches vives encadrées de la fenêtre d'un wagon ? Elles disent si bien la vérité humaine de notre paysage et les raisons profondes de son invincible paix ! "Canadiens français, j'ai deviné à plus d'un signe, hier, que nous approchions de votre pays.

"Dès le sud du lac Champlain j'ai commencé d'observer que les labours étaient bien soignés. Les mottes s'alignaient bien droit, sans faire un coude, tout le long des guérets. À peine la neige avait fondu que déjà de grands amis de la terre, de fins laboureurs, ouvraient les sillons pour la semence. Et j'ai pensé : C'est comme chez nous : quand les hargnes de mars sont passées, la charrue mord les jachères.

"Un peu plus loin j'ai vu des haies, des palissades, plus multipliées qu'en pays de New-York. L'espace était immense, mais il était clos, et j'ai songé : Ce sont bien sûr nos gens, qui aiment à être chez eux.

"En même temps, le caractère des paysages, par la culture qui fait une physionomie plus souple et plus vivante au sol, le caractère des paysages changeait. Quelques-uns nous disaient : "Ne trouvez-vous pas que cela ressemble à la région des Vosges, du côté de Retournemer et de Longemer ?" D'autres répondaient, montrant du doigt la ligne des collines : "Ne jurerait-on pas les premières dentelures de la plaine de Pau ? N'est-ce pas une aussi claire lumière ?" Qui avait raison ? Tout le monde. Nous étions unanimes à retrouver la France.

"Dans un chemin, j'ai vu beaucoup d'enfants. Ils ont levé les yeux, et ils riaient à la vie nouvelle. Et j'ai dit : "Nombreux, mutins, bien allants, ce sont leurs fils" !

"J'ai aperçu, enveloppé d'ormeaux, un clocher fin, tout blanc, d'où partait l'Angelus du soir, et j'ai dit : "Puisque mon Dieu est là présent, les Canadiens sont tout autour".

"Et, en effet, dès que le train se fut arrêté, nous vîmes une grande foule qui nous attendait, et des visages si heureux, et tout à fait de la parenté. On se disait : "Ah ! les braves gens ! les gens de chez nous !" Le bruit des acclamations renaissait comme la houle.

"Alors, chacun de nous a senti les larmes lui monter aux yeux, celles qui sont toutes nobles, et qui effacent peut-être les fautes du passé..."

* * *

Le spectacle auquel s'arrête le romancier évoque la persistance d'une culture que nous n'estimons peut-être pas à son mérite. La question est grave, si elle se pose en profondeur. On admet la nécessité d'une culture - germée de l'école, croisée de tous les chemins - ; mais la difficulté est de conquérir cette culture, de la répandre et de la fortifier, car nous n'arriverons à rien, nous périrons à petit feu sans cette conquête dont, je le crains, nous faisons fi.

La culture repose d'abord sur la connaissance du milieu et de nous-mêmes. Que de fois n'ai-je pas réclamé, avec Marie-Victorin et son école, l'enseignement des sciences naturelles et l'acquisition des disciplines que dégage l'histoire combinée avec la géographie ! Nous conduisons des luttes politiques sur une terre inconnue, disais-je naguère. Cette boutade est-elle aussi fausse qu'elle le paraît ? Comment apprécier sans les avoir apprises, sans les posséder en nous comme des forces, les beautés de notre terre ? Et comment les exploiter avec intelligence et profit sans nous pénétrer du caractère de notre passé et des inestimables valeurs de notre culture ? Le moindre petit Anglais est tout de suite placé dans son milieu afin que, le subissant, il sache l'exploiter ; on le pétrit des traditions de sa race ou de son groupe ethnique, non par la parole qui dépasse les choses, mais par la vie qui contraint l'action : il ne devient guère rhéteur, mais homme pratique. Il ne s'agit pas, bien entendu, de nous muer en Anglo-Saxons ; il serait sot cependant de vivre à côté d'eux sans

leur emprunter quelque raison de leur indubitable succès. Ils savent ce qu'ils veulent : si la leçon se borne à cela, quelle acquisition pour nous !

Nous poursuivons notre tâche non sans mérite et notre fidélité, même diminuée par les circonstances plus fortes que nous, évoque le miracle. Il n'est pas de jour que l'on ne rende hommage à nos résistances qui ont le caractère d'un pari. Nous durons, cela va sans dire. Mais dans quelles conditions ? Cette durée n'est-elle pas de plus en plus menacée par les progrès qui envahissent le monde, qui ont leur source tout près de nous et qu'il est périlleux d'adopter sans discernement ? Or il s'agit précisément de savoir choisir parmi ces richesses ou ces facilités qui sont loin d'être négligeables et qui se glissent presque malgré nous dans notre vie quotidienne ; puis bientôt, par l'habitude, dans notre esprit et notre volonté. À ce point précis, il n'est pas d'autre arme que la culture : si la culture cède, tout est perdu.

On en trouve la preuve dans les centres éloignés que les rayons de notre foyer atteignent péniblement et où des individus, puis des familles entières, abandonnent leur caractère français et l'avouent d'ailleurs avec une déconcertante candeur. Plus longtemps ils gardent leur foi et leur religion parce que l'Église y veille et entretient en eux la doctrine de vérité, c'est-à-dire la culture évangélique, mais ils perdent avec leur langue une des puissances qui les avait jusque-là protégés et, dès cet instant, le danger du même renoncement menace leur croyance.

Se familiariser avec la culture française au point d'y plier sa vie, présuppose, comme toujours, la connaissance. Or l'école, gardienne et dispensatrice de la culture, est loin de sa source. Comment y puisera-t-elle ? Comment acquerra-t-elle les éléments de civilisation à répandre ? Se bornera-t-elle au Canada sans se soucier de la France : notre source, divisée de l'Europe, est longue à découvrir sous tant de feuillée. Je demandais à Etienne Gilson de désigner pour l'Institut scientifique franco-canadien un professeur qui vînt nous faire un cours sur la civilisation française. Je compris à sa figure qu'il n'est pas facile de traiter un pareil sujet et moins encore de trouver quelqu'un pour le faire avec autorité. Et puis, une dizaine de leçons, ce n'est que du savoir en germe : *Quaedam scientiarum semina*. Je veux bien que ce peu ne soit pas inutile, mais des principes exprimés devant un auditoire restreint ne toucheraient même pas toute l'élite, encore moins le peuple.

Il faut revenir, individuellement, à nos procédés traditionnels d'enseignement et installer dans la province, sinon au delà, des centres de culture française. Nous avons connu cela, car notre génération doit une bonne part de sa formation à des Français, professeurs dans les collèges classiques. Notre nationalisme, nécessaire mais faible encore et ombrageux comme les faibles, les a chassés trop tôt. J'évoque avec émotion toujours ces artisans de l'esprit, semeurs d'idées, fidèles aux plus hautes disciplines de l'âme et de l'intelligence. Ils dorment parmi nous du sommeil qui consacre la tâche accomplie, et leur souvenir conduit notre voix et soutient notre main sur l'outil qu'ils nous ont confié et où nous sentons encore la trace de leur fermeté. La tentative de

Stanislas n'est donc qu'un recommencement. Elle réussira si elle se répand. Or, pour la répandre à coup sûr, rien de tel que l'École normale pour tous les degrés de l'enseignement, et confiée à des maîtres français, au moins pour un temps.

La culture acquise exige, comme la fleur d'un jardin, un soin perpétuel, une fidélité de chaque instant. L'esprit et la volonté s'en imprègnent, et elle devient ainsi une règle et une attitude tournées vers l'enrichissement de l'être. Fortifiée de traditions, elle ne repousse pas le progrès qui s'impose, fût-ce le plus moderne, mais elle le domine et l'utilise, et s'y adapte sans perdre de sa qualité. "Peut-être, écrit Lucien Romier, avons-nous le temps encore de goûter le plaisir de France, tel que l'ont fait nos pères, et ainsi de retrouver, dans ce qu'ils aimèrent, l'empreinte d'un génie qui nous servira même pour changer."

* * *

Cette exhortation à garder nos traits que répand le tourisme conduit aussi bien à la seule unité qui soit possible dans un pays de double civilisation, l'unité dans la diversité. Je l'ai déjà montré : c'est la formule qui permet l'existence et, par sa souplesse, assure la force de l'Empire britannique. Il est étrange que nos compatriotes anglophones, sauf quelques consolantes exceptions, n'arrivent pas à s'en rendre compte. Ou plutôt non, ce n'est pas étrange, leur attitude étant bien dans leur tradition qui se résout à l'instinct. Leur solidarité, qu'ils tiennent de naissance, se borne à eux-mêmes ; où qu'ils soient, ils restent des Anglais et se conduisent en insulaires. Et pourtant, une civilisation qui s'épanouit, c'est une richesse et la faire disparaître, ou même la repousser, c'est un appauvrissement. Pourquoi, d'ailleurs, l'une disparaîtrait-elle plutôt que l'autre ? J'entends les cris de putois si les Canadiens français s'offraient la fantaisie de bannir la langue anglaise, rien que la langue, de cette province, et pourtant, bien que la Constitution fonde ce pays sur le respect de deux langues qu'elle déclare officielles, on s'empresse, dans toutes les autres provinces, de réduire la langue française à la portion congrue ou à l'inexistence. Curieuse unité !

Le tourisme corrige cette situation en rapprochant les éléments ethniques de la population canadienne. De ce rapprochement libre, on peut attendre plus que des objurgations de la politique. Pas nécessairement, il est vrai. L'opinion arrêtée de certains visiteurs venus des provinces anglaises ou - cela s'est vu mais moins souvent - partis de notre province, ne varie pas toujours, expérience faite : les yeux ne s'ouvrent que s'ils veulent s'ouvrir. Mais enfin,

Belle Phyllis, on désespère
Alors qu'on espère toujours

et il en est au moins quelques-uns qui réagiront et qui consentiront à ne plus nous prendre pour des Zoulous. Ce sera déjà quelque chose. En principe, le tourisme est plutôt, comme disent les Américains, un *good mixer*. On a vu

des amitiés se fonder sur des visites passagères ; et l'esprit de coopération naîtra peut-être de rapprochements prolongés.

Surtout si l'intérêt s'en mêle. Or, l'intérêt pour les Anglo-Saxons, particulièrement pour ceux qui sont revêches à notre contact, c'est l'Empire, ou - pour rester en deça de l'aspect politique - c'est la durée de la domination britannique en ce pays. Comment n'ont-ils pas compris que "le Canada français est une source de sécurité pour cette domination", selon le mot de l'honorable Alexandre Taschereau, quand - il y a des années ! - les gouverneurs anglais de notre pays voulaient barrer la route à l'envahissement américain en peuplant la frontière de Canadiens français. Les temps ont changé. Il ne s'agit plus de chances politiques. Les Américains ont assez de leur immense domaine, et la paix entre les deux pays, États-Unis et Canada, semble durable. Mais l'Américain rayonne autrement que par la conquête politique. La République voisine est riche en population et en produits. Son commerce envahit le monde et, à la suite de son commerce, ses habitudes et ses idées, sinon ses capitaux et même ses hommes. Son influence imprègne l'univers et, comme elle est proche de nous, c'est ici surtout qu'elle se fait sentir, par mille traits, sous mille formes. Les touristes, si nombreux chaque année, ne parcourent pas nos villes, ni nos campagnes sans y laisser, avec leur argent, l'exemple de leur façon de vivre. Le négoce déverse sur nous des marchandises américaines dont nous prenons l'habitude et bientôt le besoin. La finance américaine exerce chez nous, dans les sphères privées et même dans le domaine public, une indéniable action où nous ne sommes pas loin de chercher, à certains moments, notre propre salut. Les mœurs américaines nous envahissent. Qui, parti de Montréal ou de Toronto se réveille à New-York, n'a pas la moindre impression d'avoir changé de vie : il dort, mange, s'affaire, danse ou se repose comme s'il était chez lui.

* * *

L'actualité m'apporte comme il arrive souvent la conclusion de cette étude. En cet été de 1939, deux voyageurs venus de France en Amérique ont, presque en même temps, livré leurs impressions sur deux coins français du Nouveau-Monde : la Nouvelle-Orléans et la province de Québec. Quoiqu'ils soient assez longs, je transcris leurs propos parce que j'y trouve une confirmation et qu'ils constituent une sorte de dossier où les lecteurs que j'aurai retenus puiseront quelque rêverie.

Le premier est un bourgeois sans prétention à la littérature, qui voyage par plaisir et pour fortifier sa possession du monde, dont il a parcouru la moitié. Louis Dupire rapporte sa conversation dans le numéro même du *Devoir où* une nouvelle d'Alsace nous apprend que le Conseil municipal de Strasbourg a décidé le déplacement pierre par pierre des maisons anciennes vers un quartier de la ville où elles seront réunies comme de "vieilles amies". Nous ne savons même pas le nom de ce voyageur, et cela vaut mieux, car ce témoignage anonyme ne porte que plus de sincérité s'il n'est pas contaminé par des raisons de défense ou de propagande !

"La République voisine lui a inspiré des sentiments mixtes, écrit Louis Dupire. Les routes y sont excellentes, mais ennuyeuses. Les nouvelles surtout, larges et rectilignes, passent à travers champs pendant des kilomètres et des kilomètres. On défile entre deux rangées de mornes poteaux de télégraphe. En bordure de la voie publique, la construction est clairsemée et celle qui existe est du genre le plus déplorable : *drug stores*, *hot dog stands* et relais d'essence. Au bout de quelques heures de trajet, on est ahuri par la répétition des mêmes choses et, notamment, de la réclame pour la gazoline, verte, rouge ou bleue. Je n'avais, dit notre visiteur, qu'un seul refuge contre cette obsession : fermer les yeux et somnoler. Par contre, quand on approche des grandes cités ou même des villes moins importantes, le panorama se transforme. Dans ma Normandie natale, nous sommes obligés de former des comités pour protéger les vieilles maisons de pierre. On n'emploie plus guère que le bois ou le torchis dans la construction. Cela fait très américain. Mais notre construction s'américanise au moment où, aux États-Unis, elle se francise ou s'européanise. Le long des voies américaines, particulièrement à l'entrée des villes, les maisons de pierre de belles proportions, de lignes agréables, se multiplient. D'ici quelques années, la transformation sera sensible. Par ailleurs, les impôts ne semblent pas tels qu'ils doivent décourager la possession de grands domaines. Quand la route longe ceux-ci, le coup d'œil est splendide et cela est particulièrement vrai des environs de Los Angeles où les *stars* ont installé leurs villas au milieu d'immenses jardins.

"Quand il a enfin pénétré au Canada, notre visiteur a été quelque peu vexé. Il a roulé pendant des milles sur une bonne route, inférieure cependant à la chaussée américaine, mais rien dans le panorama ne lui dénonçait le changement de pays, la ligne frontière. Pourtant, il était dans le Québec, dans une province qui l'a ravi aussitôt qu'il a pu prendre avec elle un contact plus intime. Nous lui avons rappelé cette caricature d'un journal ontarien que commentait récemment notre camarade Lucien Desbiens : une puissante voiture décapotée roule sur une large voie, l'un des gosses assis près de son père lui dit : "Mais, papa, tu avais dit que tu nous menais au Canada". De fait, le long de la route on retrouve le dessin des mêmes chétives constructions commerciales qui enlaidissent le plus souvent la voie américaine. C'est absolument ça, s'écrie notre interlocuteur. Mais, cependant, on change de sentiments quand on pénètre plus avant dans votre province, quand on traverse, trop rapidement, vos vieux villages."

Mon second témoin est un lettré et un grand explorateur. Il connaît à fond l'Afrique, qu'il évoque au milieu de sa randonnée américaine. André Demaison a suivi sa fantaisie, emporté sur les routes des États-Unis par son désir de voir et d'entendre des hommes sans faire peser en même temps sur eux le jugement des siècles, les prenant comme ils sont, dans leur vie, heureux surtout de leur bonheur où qu'ils le cherchent. Il interroge et traduit les êtres - et les choses - sans décréter, d'un piédestal vermoulu ou d'une tribune démodée, le destin des peuples et, si ces peuples ont des manières différentes des siennes, s'ils ont quelque mérite à poursuivre une difficile carrière, il ne les en

plaint pas, il les encourage plutôt cherchant en eux la raison d'humanité qui les libère des décrets de la vieille Europe. On en conviendra, il est assez rare de sentir sur nous un regard débarrassé d'illusions traditionnelles, une pensée qui repousse les compliments de commande et les reproches à fleur de peau. Je n'ai jamais oublié la perle tombée des lèvres d'un conférencier connu : "Votre élite est une foule, votre foule est une élite". Et pourtant, que demander de plus, à moins que ce ne soit de la sincérité et de l'à-propos ?

Au cours de son voyage, André Demaison s'attarde à la Nouvelle-Orléans, au milieu de gens qui parlent sa langue et, fût-ce sans le savoir, perpétuent aux États-Unis le geste de France. Et il écrit, dans son livre, *Terre d'Amérique* :

"Le centre de résistance à tout ce que comporte de matérialisme la vie de certains Américains, le centre de réunion, de polarisation, est là, bien vivant, bien pittoresque : c'est le vieux *Carré* français. Avec ses maisons de briques et de bois qui sentent encore la vieille France mêlée d'un peu d'Espagne romantique, ses balcons de fonte ajourée où s'enlacent les chiffres, les fleurs et les feuillages, ses cafés, ses échoppes, son vieux pavé importé autrefois par les voiliers qui fréquentaient les îles volcaniques, avec ses antiquaires avisés et diserts, ses bouquinistes plus poussiéreux que ceux de la rue Saint-André-des-Arts, avec son *Petit théâtre* et son *Petit salon* où se gardent les traditions de l'esprit, le vieux Carré de Nouvelle-Orléans se tient très résolument allongé devant la cité neuve, toute en hauteur, fille du coton et de la banque. Chassés du nord par l'hiver, les Américains viennent en pèlerinage, profitant du climat semi-tropical, pour y admirer les vieilles demeures, les patios remplis de souvenirs qu'affectionne ce peuple féru d'ancêtres.

"Ce que le touriste n'aperçoit guère, ce sont les vrais habitants de ces maisons des trois siècles derniers, tant ils y mettent de discrétion farouche et de fierté rentrée. La plupart du temps, ils n'ont pas participé aux profits du commerce nouveau et de l'invasion industrielle, préférant la terre et sa noblesse propre. Comme je voudrais les voir unis, dans cette intimité que seuls donnent l'esprit et le verbe français, avec leurs semblables, créoles comme eux, c'est-à-dire fils de purs colons de France, qui dirigent aujourd'hui tant d'intérêts matériels et spirituels en Louisiane et dont les noms remplissent d'interminables colonnes de l'annuaire.

"L'Amérique n'y perdrait pas qui tient tant à conserver, à reconstituer même, les vestiges d'un passé trop court à son gré, et qui sait bien que les cinq ou six villes de l'Union vraiment chargées de caractère ne sont ainsi que par l'élément étranger qui les a enrichies : New-York, San-Francisco, San-Antonio, San-Augustine et Nouvelle-Orléans."

Ne dirait-on pas une esquisse de notre histoire ? Qu'eût raconté l'auteur s'il avait parcouru, dans le même sentiment d'affectueuse humanité, le Canada français ? La vision d'une Amérique qui porte sur sa joue cette mouche française lui revient à bien des détours de route. Elle n'est donc pas, cette vision, si "idéaliste" que cela ? Et si, pour les États-Unis, elle laisse entrevoir

un espoir de durée par la diversité du sang et de l'esprit, que n'est-elle pas pour nous qui la réalisons en nous-mêmes par notre fidélité en action, c'est-à-dire par notre vérité ?

Je n'ose plus citer d'autres passages de ce livre où je puiserais à pleines mains tant de confirmations ou d'encouragements, où le "retour aux ancêtres", le "culte des vestiges glorieux" se retrouve comme une suprême richesse que le peuple américain poursuit au sein de la fortune matérielle sur laquelle il sait qu'il ne fondera rien de durable, pas même le progrès.

* * *

L'exhortation du tourisme affermit en nous les forces qui ont orienté notre destinée ; elle confirme et retient nos hérédités sans nous refuser les exigences du bien-être.

La marche de l'humanité est, en somme, la même sous toutes les latitudes. Lorsqu'on étudie les problèmes de chaque peuple, leur évolution, en particulier, vers la formule qui les protège et les grandit, on recueille des faits une réponse identique : il n'y a qu'une civilisation pour chacun, et chacun ne s'en éloigne que pour un temps quitte à y revenir après avoir subi l'attrait de la nouveauté ou obéi aux sollicitations du progrès matériel. Ainsi l'Europe se livre actuellement à la poursuite de mille expériences dont elle a emprunté l'idée à l'Amérique, et que l'on note chaque fois que, depuis New-York ou Montréal, on retourne à Paris, à Londres, à Berlin et même à Amsterdam : le vêtement, la cuisine, les jeux, les sports, les mœurs et l'habitation subissent des transformations, parfois comiques, qui confondent l'humanité dans des gestes empruntés. L'Amérique n'échappe pas à cette loi, quoi qu'elle ait espéré durant sa courte histoire ; elle retourne, on vient de le voir, au passé qu'elle reconstitue pieusement ; sa maison, hâtivement bâtie, ses mœurs de parvenu, ses étalages de puissance ou de fortune, elle les corrige peu à peu par une sollicitude que ses traditions et l'obscur sentiment de sa propre conservation tiennent en éveil. Quel exemple pour nous, qui possédons le passé mieux encore que les États-Unis, qui sommes restés près de lui, si près que nous en avons perdu de vue l'avenir. Et c'est l'avenir que nous fortifierons en adaptant à notre caractère, sans le modifier profondément, la richesse de l'universelle germination ou, selon le mot d'André Demaison au terme de sa course enfiévrée, "en recherchant les béatitudes de l'esprit, les purs enchantements de la vie pour les unir à ses commodités acquises et même développées."

Il y faudra, je le répète, de la culture, beaucoup plus que nous n'en avons : savoir apprendre, s'il est vrai que nous ne savons pas oublier. Du temps aussi, ajouté au temps. Une jeune femme écrivait à Demaison : "Faites preuve de patience à notre égard, songez que nous sommes un peuple adolescent"... Eh l'auteur répond : "O bienheureuse adolescence, qui ne se croit pas arrivée, qui ne se croit pas obligée, pour changer, de briser les images de son passé et qui cherche, au contraire, à les rassembler, à en exagérer la valeur !" Si c'est là

leçon de l'Amérique, qu'attendons-nous pour la découvrir au-delà des manuels et sous la cendre des devises.

La conquête économique. Tome II : Étapes

II

La chanson des rues

[Retour à la table des matières](#)

On me demande souvent la manière de s'y prendre pour étudier l'économie politique, ou pour s'éveiller à la vie économique et, en particulier, quel traité choisir - car chacun sait que notre population fait grand état du traité. Je réponds : laissez les manuels ou prenez le plus simple ; observez plutôt le mouvement qui bourdonne autour de vous, qui vous pénètre sans que vous vous en doutiez ; promenez-vous dans les rues où l'activité humaine se noue à l'infini.

La rue agitée par les désirs d'une grande ville, quelle leçon ! Elle dispose devant le public des milliers d'objets disparates dont la fonction est de satisfaire ses besoins ; elle révèle aussi des professions, des métiers, parfois assez inattendus et qui indiquent la naissance d'une industrie, les salons de beauté, par exemple, ou les garages qui ont succédé aux forges dont les reflets s'agitent encore joyeusement dans le souvenir des aînés.

Voici, l'un près de l'autre, un épicier, une modiste, un cordonnier, un quincaillier, un fruitier, une banque. Puis, le silence de la rue qui accueille les hommes au repos dans les quartiers réservés à l'habitation. Quelques

magasins installés au petit bonheur dans des demeures étrangement désaffectées les enlaidissent souvent ; et on y voit des plaques de cuivre où les hommes de profession gravent leur spécialité : avocats, notaires, médecins, agents de toute sorte. Ici et là, des théâtres, des cinémas ; ou encore des écoles et des hôpitaux. Enfin, au centre des paroisses, les cent clochers, les "robes de pierre" des églises.

On s'attardera peut-être devant certaines montres. Un de mes amis, qui est dyspeptique et à qui le médecin refuse le sucre, regarde avec délices les rutilances de la confiserie. Je me rappelle une promenade dans les rues de Hambourg où les charcutiers font rêver de formidables festins ; et dans celles d'Amsterdam qui livrent les secrets d'une vie abondante. Mais aujourd'hui, ces spécialités - qui font la joie des connaisseurs - ne sont plus isolées, le commerce de détail tendant à agglomérer les produits, et elles ont trouvé un commun refuge dans des centres commerciaux où elles sont classées par rayons. Il faut s'arrêter longuement devant les bazars, les "prix uniques" ou gradués - les "cinq, dix, quinze", admirablement dénommés - ou les grands magasins. C'est presque une féerie où se jouent les rapprochements les plus ébouriffants, depuis la pacotille jusqu'aux éblouissements de luxe. Les jouets voisinent avec les cosmétiques, les épingles de sûreté avec les savons et la parfumerie, la papeterie avec les ustensiles de cuisine. Voici les rayons du vêtement, de la mode, de la quincaillerie, de la bijouterie, de l'épicerie ; voici la pharmacie, le restaurant, la salle de repos. On y passerait des jours, et même des nuits - comme, d'ailleurs, dans les grandes gares.

J'ai mentionné la pharmacie. Elle a dû s'adapter pour survivre. Le pharmacien est un homme de profession, et des plus honorables. Il se forme dans les universités qui ont institué, avec raison, des écoles et même des facultés de pharmacie. Dans certains pays, le pharmacien se contente de préparer les médicaments selon les prescriptions du médecin. Aux États-Unis et au Canada, la coutume, sinon la nécessité, a changé cet état de choses et le pharmacien imite le grand magasin. Il ne demanderait pas mieux que de remplir des ordonnances, mais il est envahi par les médicaments brevetés, dont le public réclame les formules arrêtées. Son laboratoire se rétrécit : on le découvre dans un coin, sous une enseigne qui rappelle son existence et sauve le principe ; mais les comptoirs débordent des objets hétéroclites que l'on retrouve dans les bazars, si bien que c'est une question embarrassante aux examens d'économie politique que de demander aux élèves : "Dites quels besoins satisfait le pharmacien." Qu'on réponde !

* * *

Tout cela est connu, enfantin ? Quelle est cette science qui prétend d'abord enseigner qu'il existe des épiciers, des bouchers, des avocats et des pharmaciens ? Comme si l'on avait attendu l'économie politique pour savoir que les succursales se multiplient et que les grands magasins progressent ! Ceux même dont ce sera demain la fonction d'être commerçants et qui se présentent pour la première fois au cours d'économie politique, s'étonnent. Leur

conseiller de lourds volumes, leur seriner des formules, les bourrer de principes, ça c'est de l'enseignement sérieux ; mais leur demander de regarder les maisons, les magasins, les usines, les routes, les ponts, les chemins de fer et autres balivernes, quelle aberration ! Les obliger à connaître leur milieu, leurs antécédents, leurs institutions ; les placer dans leur propre vie et devant la réalité pour qu'ils ne s'en échappent plus et en subissent les contraintes, quel étrange procédé !

I. Les Biens

[Retour à la table des matières](#)

Occupons-nous d'abord des choses ou des objets que nous avons relevés par-ci, par-là, et que l'industrie et le commerce offrent à nos convoitises. Ce sont ce que les économistes appellent des biens.

Les biens par millions inondent les marchés. L'économiste les prend où ils se trouvent, dans la société ou dans le monde. Qu'ils aient été produits suffit. Il les classe selon leur caractère dominant, qui n'est pas toujours très apparent, et les distingue selon leur utilité, leur degré de perfection, leur affectation. Il faut définir chacune de ces catégories, si arbitraires soient-elles ; d'autant que, en les scrutant de plus près, on perçoit la variété des initiatives économiques.

Ces biens que l'économiste observe, dont il fait l'objet de ses préoccupations, il les déclare d'abord utiles, ce qui veut dire propres à satisfaire un besoin. Mais il arrive qu'ils soient nuisibles sous d'autres aspects, comme le tabac, l'alcool, une arme à feu, un narcotique. Voilà donc des biens utiles et nuisibles tout à la fois ? Mais oui. Esopé en a dit autant de la langue ; et l'on trouverait, dans le champ de la mode, une moisson d'exemples semblables. Utilité veut dire ici - par une déviation de vocabulaire qui s'explique historiquement - propriété de combler un désir ou un besoin. On a bien proposé d'autres mots : *ophélimité*, *désirabilité*, mais on a garé *utilité*, en acceptant d'en indiquer le sens. Le chasseur a besoin d'une arme à feu ; le tabac n'est pas interdit au Vatican ; la médecine a recours aux poisons. C'est par là que ces biens sont utiles. En faisant cette distinction, l'économiste s'excuse en quelque sorte ; il corrige son vocabulaire dans le sens de la morale ; et reconnaît qu'il y a des biens nuisibles, ou que les biens utiles peuvent en même temps devenir nuisibles par l'abus. La sagesse populaire, qui s'exprime souvent dans le sourire d'un refrain, le constate : *Prendre un gros coup, ça rend l'esprit malade*. Rien n'interdit à l'économiste de condamner l'abus qu'il signale ; il doit même le faire au nom de la philosophie sociale et de la sociologie. Je ne me résous pas à l'impassibilité scientifique dans les sciences morales. Ce produit est-il un poison se demande un économiste américain ? - Je n'en sais

rien, qu'on interroge plutôt mon voisin le pharmacien. Attitude d'autant plus curieuse que ces mêmes théoriciens invoqueront la justice dans les relations du capital et du travail. Pourquoi là, et pas ici ? Pourquoi renoncer à la tempérance, à la sobriété, à la modération et même au bon goût, si l'on fait appel à la justice ? La science ainsi réduite n'a plus d'objet universel ; elle est à moitié fondée. La moralité domine sans doute la vie économique ; mais elle la pénètre aussi.

* * *

Tous les biens sont dans la nature ou en jaillissent, même s'ils tombent du ciel. Lorsqu'ils font partie de la nature - une forêt, une mine, une chute d'eau - ce sont des richesses naturelles ou, comme nous disons, des *ressources naturelles* ; du moment qu'ils sont détachés de la nature, et dans la suite, transformés, ils deviennent des produits ou des biens *économiques*. S'ensuit-il que l'économiste n'ait rien à voir aux richesses naturelles tant qu'elles ne sont pas appropriées ? Je ne le crois pas. Elles entrent sans doute dans le domaine du naturaliste ou du géographe, mais elles constituent pour l'économiste une réserve de vie et d'énergie qu'il ne saurait négliger. Errol Bouchette y voyait, à la suite de Carl Rodbertus-Jagetzow, un splendide capital, le capital-nature ; et si, confondant le capital et la nature, il mêlait les termes quant à la théorie, il était justifié d'y porter sa curiosité.

Les biens sont le produit de l'industrie. Ils servent à satisfaire nos désirs qui deviennent vite des besoins : un aliment, un complet, une habitation, une automobile, une pièce d'or, un billet de banque, et les mille choses qui nous assaillent d'une perpétuelle tentation. L'économiste se préoccupe des biens seulement lorsqu'ils sont déterminés, détachés de la nature et laissés à la disposition de celui qui les détient. Car certains biens ne sont pas du domaine de l'économie politique ou attendent, pour en être, l'action de l'homme. Ce sont les biens libres qui appartiennent à tout le monde et à personne : l'eau, l'air, la lumière et les sites. Encore est-ce trop dire. L'eau, l'air ou la lumière, ou la beauté des paysages, qui comptent pour beaucoup dans la richesse d'un pays, font parfois l'objet d'une industrie ou d'un échange. Les villes fournissent l'eau ; liquéfié, l'air est un produit ; on capte la lumière solaire. L'eau, dans les régions torrides, et même aux États-Unis et au Canada, prend de la valeur quand sévit la sécheresse. "On s'aperçoit que l'on s'éloigne du Niger à ce que l'eau devient une denrée précieuse qu'on vend sur les marchés", observe Paul Morand dans Paris-Tombouctou. Et plus loin : "Depuis que je suis rentré en France, je ne peux passer à côté d'un puits sans penser à ce que ce mot magique a représenté pour nous, en Afrique, et représente chaque jour pour les habitants du désert. Un puits ! En Europe, qui regarde jamais un puits ?" Et voici qui est plus précis : "A.F..., l'eau est si chère qu'à table, c'est avec une satisfaction évidente que la maîtresse de maison me voit prendre du vin pur."

Les biens libres se transforment donc en biens économiques sitôt qu'ils sont déterminés et appropriés. Mais convenons que la mer n'appartient à per-

sonne et que l'atmosphère ne se détaille ¹ pas. De même, dans l'ordre des services : on loue ses bras, on donne son cœur.

Les biens proviennent de la nature et on les dit, à cause de cela, naturels. Si certains d'entre eux paraissent artificiels, ils résultent de synthèses, de reconstitutions que l'homme a réalisées en combinant des éléments tout de même naturels : pierres précieuses, soieries, fils de cellulose, lainages et ce "gaz des forêts" - le joli nom - qui vaut la "houille blanche", et que l'on utilise en Italie.

On consomme des biens à l'état naturel, depuis les fruits sauvages jusqu'aux produits agricoles ; mais les biens, même ceux qui jaillissent de la nature, ont ceci d'artificiel qu'ils sont d'ordinaire provoqués, voire transformés ou régénérés par le travail de l'homme. Dans les sociétés modernes, la nature n'est plus qu'un thème que varie à l'infini l'industrie humaine.

* * *

Dans la silhouette que la ville dessine depuis un gratte-ciel ou la carlingue d'un aéroplane, on distingue des bâtiments qui n'ont pas une semblable destination, des quartiers dont la physionomie reflète une indication nette : voici, par groupes, des usines, des entrepôts, des magasins, des gares, des voies ferrées, des quais ; et puis, les résidences où l'homme se replie vers sa famille pour trouver, le travail fini, un peu de repos et l'oubli du jour. Importante distinction. Les premiers de ces biens s'appliquent à la production, c'est-à-dire à la transformation ou au déplacement des choses, des créances ou même de la pensée : une fabrique, une banque, un fil de téléphone ou un poste d'émission aux mille voix silencieuses ; les seconds, à la consommation.

Des biens servent à produire les objets qui sont immédiatement livrés au public ; d'autres, montent le mécanisme qui meuble les usines : l'atelier de mécanique produit la machine qui produit le journal. Poussant l'analyse plus loin, on aperçoit des degrés ; la terre produit le blé ; le blé est transformé en farine, et la farine en pain. Et l'on n'a rien dit de la charrue qui ouvre la terre, de la meule à moudre le grain, ni des fours à cuire qui, eux aussi, produisent et sont produits. Production directe dans certains cas, indirecte dans d'autres. Distinction puérile, semble-t-il, car les articles destinés à la consommation et les appareils utilisés dans les manufactures sont, en fin de compte, produits de quelque façon ? Distinction importante si les uns sont des marchandises et les autres du capital. Le public ne s'inquiète guère de cette différence dans les temps prospères ; mais elle se précise avec intensité lorsque la crise révèle une accumulation d'instruments et la mévente des stocks.

Notre vie intime est entourée par les biens de consommation qui sont transposés de la manufacture au foyer, définitivement choisis. Consommation rapide, pour les aliments ou les produits de courte durée, qui vont tout de suite

¹ [Tel quel dans le livre. JMT.]

au rebut, leur rôle achevé ; consommation lente des maisons, des meubles, ou de l'argent épargné. Parmi ces dernières choses, il en est dont la vie se prolonge des siècles ; même en ruine, elles témoignent d'anciennes civilisations. L'homme les consomme du regard ; et le temps les érode.

Meubles ou immeubles, maisons particulières, usines, universités, parlements, palais de justice, chemins de fer et routes, ces biens qui demeurent sont encore, ou biens privés ou biens publics, ceux-ci propriété de la nation, mis à la disposition du peuple, mais échangeables à l'occasion et d'une valeur variable : l'État peut céder ses bureaux ou les tronçons d'une route abandonnée ; la Révolution française a disposé des biens qu'elle avait nationalisés.

Des biens sont à la fois, ou tour à tour, biens de production ou de consommation. Nous commençons à fendre les cheveux en quatre, opération chère aux économistes dont la science se plie à tous les détours humains. Le charbon est bien de production à l'usine, et bien de consommation au domicile du patron ou des ouvriers. Ne se consomme-t-il pas dans les deux cas ? Certes, puisque c'est sa destination ; mais, au domicile, il ne renaît pas dans un produit, quand ce ne serait que dans la forme d'un produit ; il est vrai qu'il sauvegarde les forces du patron et de l'ouvrier, ou leur santé, ou leur bien-être et que, par cela même, il contribue, très indirectement, à leur activité. Mais nous sommes loin de l'usine et près de l'être, où il est permis de rêver à d'obscurcs et lointaines transformations.

On distingue encore les biens au cours de leur production. Les uns sont en voie de fabrication, ce sont les produits non finis, ou semi-ouvrés ; les autres sont dits achevés ou finis parce qu'ils sont prêts pour la consommation. Ici, le mot consommation prend un sens très large. Il couvre la consommation courante, celle du public, et la consommation d'industries successives qui reprennent un produit pour le transformer. On relève, dans ce dernier cas, des cascades de biens qui aboutissent au marché final. Je reprends l'exemple du blé : il devient farine et est utilisé comme farine ; la farine est transformée en pain et le pain lui-même en produits divers. Ces biens sont les matières premières de fabrications subséquentes. Je ne me réconcilie guère avec ces distinctions. J'aime mieux réserver les mots "matières premières" à la désignation des biens naturels détachés du sol ou du sous-sol, ainsi qu'on l'entend lorsque l'on traite de l'angoissant problème des matières premières distribuées dans le monde, et qui sont l'objet de la convoitise universelle et la source d'industries et de guerres. Les autres expressions - biens finis, achevés, ouvrés - n'ont qu'un sens : tout produit est achevé de quelque façon, et peu importe qu'il serve ou non à une production plus lointaine. La farine, la pâte de cellulose, le fer en gueuse, sont bel et bien finis. J'emploierais de préférence, pour marquer les produits qui doivent recevoir un complément de fabrication avant d'être livrés - une automobile à moitié montée, par exemple, ou les métaux non affinés - le mot *semi-ouvré* qui a fait fortune. Mais, pour une industrie donnée, le produit semi-ouvré qu'elle livre est achevé quant à elle.

Les caractères de ce livre qui le font parler au lecteur sont un bien complémentaire : pas de livre sans leur concours. Les biens complémentaires sont innombrables. L'homme a deux pieds, deux mains, deux bras, et cela justifie toutes les paires du monde. La radio et l'automobile articulent une série d'accessoires. La plume complète le cahier ; et le pinceau, la toile. Le complément atteint même jusqu'à la substitution, grâce aux succédanés : la margarine remplace le beurre ; et l'on ne sait pas toujours ce qu'est l'huile d'olive.

La durée des biens diffère. Il en est de périssables dont l'utilisation doit être rapide sous peine de devenir impropres à la consommation comme cela arrive pour des comestibles que l'on dit, à cause de cela, "fragiles" . On a trouvé le moyen de rendre durables les biens périssables en les conservant dans les entrepôts frigorifiques pour les livrer à la clientèle au moment choisi ; on sert des fraises dans des saisons invraisemblables. Les biens durables - un vêtement, un tableau, une cathédrale - le sont plus ou moins selon les circonstances ; ils sont rejetés ou détruits au bout d'un peu de temps, ou ils traversent les âges.

Les biens corporels se pèsent, se mesurent et se comptent : *quae pondere, numero, mensurave constant*, dit l'admirable concision latine ; définition qui subsiste dans notre droit français et dont l'économiste s'empare comme d'un vocabulaire tout trouvé. Une terre est donc un bien, ainsi qu'un litre de vin, ou un billet de banque. Mais si l'on dispose sur une table un encrier, des billets de banque et une créance hypothécaire, on aperçoit des différences. On les voit, ces trois choses ; mais, dans le domaine des valeurs, elle n'offrent pas le même caractère. L'encrier est un bien dans sa totalité physique ; le billet de banque et la créance hypothécaire sont, pour une part, biens physiques, pour une part infime, juste ce qu'il faut pour qu'on les compte ou qu'on en prenne connaissance ; leur vraie valeur est dans ce qu'ils représentent ; ils ne sont que des signes ; ils rayonnent une sorte de fluide, comme le radium, et ce fluide est ce que les hommes convoitent le plus, si c'est la fortune. Combien coûte un billet de banque ? À peine un sou peut-être ; mais il signifie des dollars ! Le type de ces sortes de biens, que l'on appelle incorporels, c'est l'hypothèque, sorte de lierre invisible qui meurt où il s'attache : posséder une hypothèque, c'est posséder un droit qui se traduit en dollars. Un titre d'assurance sur la vie, c'est aussi un papier qui se transformera à l'occasion en puissance monétaire, puis en un bien réel si le possesseur en dispose pour acquérir, par exemple, un immeuble. Mais il suffit de pénétrer dans une banque pour retrouver ces signes : un employé, devant nous, range des billets, classe des coupons, empile des chèques ou des lettres de change, compte des pièces de monnaie ; il manipule des millions absents.

Il y a donc toujours, dans les biens incorporels, un élément physique qui disparaît lorsque la valeur qu'il révèle n'existe plus. Non sans résistance parfois : on connaît, à la Bourse de Paris, ces gens très affairés que l'on appelle "les pieds humides", parce qu'ils opèrent en toute saison sous le péristyle, et qui offrent en hurlant des valeurs mortes, des tas de papiers dont

le prix ne ressuscitera sans doute jamais. Sait-on de quel cérémonial minutieux on entoure la crémation des billets de banque hors d'usage, dangereuse dépouille de la fortune ? Ainsi la valeur aussi s'effondre avec le signe qui la traduit à nos yeux.

Les biens n'offrent même pas toujours un caractère sensible ; il en est d'immatériels, qui représentent une solide valeur. Un siège à la Bourse, est-ce un bien matériel ? C'est un siège, bien entendu, mais c'est aussi une fonction dont l'exercice s'acquiert à prix d'or, si l'on peut encore s'exprimer ainsi en nos temps de monnaie scripturale. Ainsi une clientèle ou l'intraduisible *good will*, l'achalandage, qu'est-ce, sinon une sorte de rayonnement de l'entreprise, un être moral fait de confiance et de durée, dont on se porte acquéreur à un prix élevé ? Les avocats poursuivent les créances, qui ont une valeur devant les tribunaux et font l'objet d'un commerce ; les états de compte dans une succession ou dans une faillite se traduisent, comme dit toujours le langage populaire, "en piastres et cents". On voit se dessiner le champ de l'économie politique, étendu et embroussaillé : on y trouve les opérations qui se résolvent par l'échange, du plus petit négoce à la plus forte banque. Rien ne lui échappe dans la vie des affaires qu'elle scrute de tous ses rayons.

Nous sommes tout près des services, biens sans corps.

Le talent est-il un bien ? Est-ce un attribut assez distinct de l'homme pour qu'il l'échange ? Un artiste loue sa voix ; un acteur de cinéma, sa grimace ou son galbe. Est-ce Alfred de Foville qui citait avec un sourire l'opinion d'un économiste prétendant qu'un auditoire consomme la voix d'une chanteuse ? Comme quoi, à pousser l'analyse, on en vient, dans ces problèmes humains, à dire des sottises. Heureusement, pour ces sortes de choses, on a inventé les services qui, dans la vie économique, s'ajoutent aux biens. Un artiste, un acteur de cinéma, louent leurs services. Tout cela est connu et se trouve, de surcroît, dans les traités ou les manuels ? Je suis payé pour le savoir. Mais si peu de gens ouvrent ou lisent les traités ; quant aux manuels, ce sont moins que des photographies, de pâles décalques, de pauvres reflets. Ce sont des comprimés qui exigent la solution de la vie. Je plaide la vie parce qu'elle porte une leçon perpétuellement renouvelée ou, si l'on veut, l'application des traités à la réalité car, sans elle, le traité anémie encore le verbiage dont nous mourons.

II - Les services

[Retour à la table des matières](#)

Revenons à la réalité, à la leçon de la rue affairée, à notre flânerie où, bien entendu, le goût reste en éveil en même temps que s'aiguisse un sens jusqu'ici atrophié chez nous, celui de l'observation. Voici du nouveau, des institutions imposantes : une église, une maison-mère, un hôpital, une école, un palais de justice, un hôtel des postes, un bureau des douanes, voire les édifices où se réunit le Parlement. Ce n'est pas tout. À l'entrée des immeubles où s'alignent et s'étagent des bureaux, sur la façade de maisons bourgeoises, des plaques, des enseignes, des tableaux de distribution signalent au public, de façon plus ou moins discrète, des métiers ou des professions : avocats, médecins, architectes, agents d'assurance, cordonniers, décorateurs et même, dans un tout autre ordre et selon les oscillations de la mode, des spécialités dont certaines, nées de la vogue, finissent par s'installer dans ce que nous appelons le progrès. Quelle évolution, quel épanouissement depuis quelques années dans la coiffure féminine : les cheveux courts nous ont donné, avec de nouveaux profils, nombre d'artistes "tonsoyeurs" ou "capillaires" qui se sont taillé, c'est le cas de le dire, une royauté. Je l'ai déjà dit : la forge ancienne, où se réfugiait le soleil couchant, a fait place au garage bruyant et empuanti. Ainsi les métiers naissent là où les métiers meurent. Qu'est-il même besoin de se balader dans les rues pour s'en rendre compte ? Ouvrons un journal : la publicité nous jette dans les yeux mille propos. Il suffit de rester dans son fauteuil, chez soi, pour sentir le train de la vie bouger dans l'innombrable voix de la radio.

Tous ces producteurs, qu'ils habitent un palais ou logent dans un taudis, proposent leurs connaissances ou leurs actes aux hommes qui les recherchent ; ils offrent leurs services en vue de satisfaire des besoins. Voici donc une seconde notion qui se dégage de l'existence quotidienne, qui jaillit du bourdonnement social : le service. On retrouve les services partout, parce qu'ils sont nécessaires, autant que les biens, au fonctionnement de la société.

Je m'étonne que les économistes insistent peu sur les services quand ils portent tant d'attention aux biens. Il est vrai qu'ils retrouvent les services quand il s'agit de les rémunérer par la répartition du rendement ; mais cela n'explique pas leur abstention ou du moins leur réserve au moment de les définir et de montrer leur fonction dans l'économie. D'autant que cette fonction s'affermirait à mesure que la civilisation se répand dans les masses.

Pas plus que l'on ne rencontre la poésie pure j'entends la poésie sans une expression, verbe ou chose, qui la traduise -, il ne faut s'attendre au service pur. L'enseignement, par exemple, exige une école ; l'administration, des bureaux ; la prédication, une chaire. La pensée elle-même comprime le cerveau : Mgr d'Hulst, je crois, signalait naguère la brisure physique qu'un travail trop intense provoque parfois chez l'homme de science. Tout producteur rend des services et tout service suppose l'existence d'une chose ou d'un être. Le banquier manie des valeurs et vend ses services sous la forme de crédits. Le marchand commande les produits, les reçoit, les déballe, les dispose dans sa montre, les étale à l'intérieur de son magasin, les propose à sa clientèle sans, le plus souvent, rien y ajouter : ce travail même de manipulation ou de simple disposition est un service à l'égard de l'acheteur et de la société. Revenons au pharmacien : il lui arrive d'ajouter un conseil à sa marchandise, ne fût-ce que sous la forme d'une prescription. L'avocat, si l'on veut, fabrique sa procédure ; l'écrivain, son livre ; le médecin, son ordonnance ; et - on reconnaîtra là le langage de la seconde moitié du dix-neuvième siècle français - l'instituteur "fabrique des cerveaux". Tout est donc service ? C'est ce que prétendait Charles Dunoyer, l'auteur des trois mots que je viens de citer. C'est bien possible, car rien n'empêche de considérer le manufacturier, le commerçant, le transporteur ou le banquier sous l'angle services qui justifie leur qualité de producteurs ; mais, à ce compte, il y aurait seulement des services et plus de biens.

La distinction entre les biens et les services est réelle, pourvu qu'on l'établisse avec netteté. Un bien - table, habit ou morceau de pain - est une chose qui satisfait nos besoins ; et la leçon d'un maître, le geste d'un avocat ou la bénédiction d'un prêtre sont des actes qui répondent aux sollicitations de notre esprit, à la recherche de la science, de l'ordre, de la paix. Deux sphères se dessinent, l'une matérielle, l'autre immatérielle ; qu'elles se mêlent parfois, toujours même, n'est que la condition ou l'exigence de notre nature.

Comme les biens, les services se multiplient au sein de notre civilisation : les professions et les métiers de l'ancien temps se ramifient ; le moindre produit fait naître et vivre un cornac. Dans les rues jaillissent des spécialités à la jeunesse tapageuse. Le domicile même est assailli par les vendeurs d'une foule d'objets qui débarrassent la ménagère de ses plus lourdes tâches. On conserve les produits, on mécanise les services : un appareil lave, nettoie, époussette, cire, souffle et vaporise.

Le service fait mieux encore : il s'organise, se constitue en société, s'installe et s'offre ! Il n'est pas regardant, il assume toutes les besognes les plus difficiles, les plus délicates et les plus simples. J'ai lu quelque part : "Nous retournons les pardessus. - Nous faisons les boutonniers et les boutons. - Hôpital de chemises". Cet hôpital de chemises dessine une curieuse économie pour célibataires. Ce n'est qu'une amorce obscure. Le service organisé gagne le grand public et caractérise désormais une des plus vigoureuses tendances de notre temps. On voit apparaître partout des utilités privées, si j'ose dire. En soi, rien de nouveau. Que de fois ai-je lu, à Paris, de ces enseignes : *Ici, on*

rempaille les chaises ; *Ici on* ravaude les bas ; *Ici, on* stoppe. Et c'était délicieux, ce service sans grade, destiné à la faiblesse humaine. Mais il s'agit, on le sait, de bien autre chose, d'entreprises hardies qui assurent des services positifs, qui deviennent un rouage dans la société par les fonctions qu'elles assument.

Le grand magasin ou la gare terminus réunissent par séries des services qui s'emparent des individus engagés dans leurs replis. Quel poète cherchait le bonheur dans les gares ? - Le bonheur, c'est beaucoup dire ; mais on y trouve l'existence. Les voyageurs européens s'extasient ou se gaussent, selon leur tempérament, de ces capharnaüms américains qui pourvoient aux défaillances du départ ou de l'arrivée. On vivrait comblé dans un grand magasin, entouré comme un pacha de trésors et d'esclaves. Le grand magasin qui a accumulé tant de biens, a su organiser les services : l'accueil de ses restaurants, de ses salons de coiffure, de ses salles de repos. On y mange, on y boit, on y cause, on y flâne - et je ne suis pas sûr qu'on n'y danse pas - aussi bien qu'on s'y fournit de meubles, d'articles de sport ou de vaisselle.

Le service s'est libéré de l'ambiance où on l'a tenu longtemps ; il échappe à ses cadres et se rend à l'appel du dehors. Les grands magasins ont une clientèle qui ne se déplace plus, qui s'abandonne au choix, au goût, à l'initiative du fournisseur. Désire-t-on orner une pièce ou un appartement ? Les décorateurs préparent un plan, suggèrent des tons et des souplesses, imposent des reflets. Se débarrasse-t-on d'un surplus d'ameublement ? Le grand magasin ouvre ses entrepôts où ces meubles sont, par ses soins, emballés, étiquetés, assurés, protégés.

Le service s'est même installé : il a désormais pignon sur rue, enseigne et publicité. Le service d'utilité publique, certes, puissance collective, qui dessert la communauté pour son compte ou au nom de l'État ; mais aussi le service d'utilité privée - radio-service, valet-service, *cleaning-service* - et ceux qui progressent aux États-Unis sous la forme d'une domesticité de commande. Que dis-je, une domesticité ! - Une gestion plutôt de cette entreprise compliquée qu'est un intérieur ; et qui assume la conduite et le fonctionnement de la vie courante, du ménage, de la cuisine, des réceptions. La maîtresse de maison n'a plus qu'à payer : pour le reste, on l'a remplacée minutieusement. Elle garde son sourire et sa grâce que, par bonheur, on n'a pas encore mis en conserve.

Nous assistons donc à la transformation et à la multiplication des services dans l'espace et le temps. Ils constituent et accumulent une sorte de capital qui est l'expérience où s'enrichissent les professions et les métiers : l'avocat dépouille le trésor de la jurisprudence, le médecin et l'ingénieur puisent dans le savoir-faire de leurs aînés, le professeur s'imprègne de la connaissance acquise, l'industriel et le commerçant utilisent la pratique. Que de richesses dans le silence des bibliothèques ! Les traditions de métier et même les traditions nationales concourent à la production du moindre objet. Si nous consentions à les exploiter ! Pensée cristallisée des siècles, quelles ressources elles nous proposent ! De la guerre de 1870 un grand Français disait : "N'en

parlons jamais, pensons-y toujours”. Nos traditions, nous en parlons toujours, mais nous n’y pensons jamais.

Ainsi les services se rapprochent des biens dans la satisfaction du désir ; au point que, sous un caractère différent qui est l’immatérialité - toujours relative, nous le savons -, ils remplissent un rôle analogue à celui des biens : ils sont, par exemple, publics ou privés, directs ou complémentaires, naturels ou artificiels - homme ou robot. Évidemment, biens et services ne se distinguent pas toujours dans la réalité, qui est mouvement et complexité. Le chef d’entreprise ne se demande pas à tout moment s’il manipule un bien ou exerce un service. La vie économique est un résultat auquel participent la nature, force ou matière, et l’activité humaine, travail et pensée. L’harmonie s’établit à chaque instant dans la production. Mais, distinguer les biens et les services, c’est les connaître d’abord -principe élémentaire qu’on ne répétera jamais assez -, les choisir ensuite à bon escient pour les utiliser et les proposer aux besoins des hommes.

III - Les besoins

[Retour à la table des matières](#)

L’homme éprouve des besoins qui sont la source, la raison d’être et l’aboutissement de l’activité économique. Il vit de bonne soupe et de beau langage. Il doit se nourrir, se vêtir, s’abriter : peu importe que ces exigences physiques varient selon les latitudes ; partout elles se dressent impérieusement contre la mort. De ce premier stade, l’homme monte vers la civilisation : il s’instruit, il transforme le luxe en nécessité, il se protège contre les excès ou les dangers du progrès qu’il a provoqué, il s’élève jusqu’à Dieu.

Pour plus de clarté, on ramène à quelques types l’infini des désirs humains. On distingue les besoins de nécessité et les besoins de civilisation ; les besoins physiques, intellectuels et moraux. Les besoins de nécessité ou besoins absolus sont satisfaits soit par la nature, soit par l’action de l’homme. La nature assure certaines fonctions de notre organisme, elle distribue gratuitement l’air, l’eau, la chaleur solaire, et même des produits du sol, ceux que l’on appelle "spontanés" ; mais dans le milieu, fût-il accueillant, où il vit, l’homme qui sent l’aiguillon du mieux a vite fait d’utiliser les forces et les choses qui l’entourent à la satisfaction de besoins plus élevés. De ce jour, la civilisation est en marche ; aux besoins absolus s’ajoutent les besoins de culture.

Les besoins se multiplient avec une stupéfiante rapidité ; on dirait que le progrès même est à l'électricité ! Se multiplient-ils vraiment ? Ils s'épanouissent plutôt. Un homme ne saurait faire plus que manger quand il a faim. Qu'il dîne d'un morceau de pain, ou qu'il s'attarde devant la splendeur d'un repas longuement médité, il ne fait que manger ; et son besoin, satisfait d'une manière ou d'une autre, d'un brouet ou de crème, est le même besoin, celui de s'alimenter. Il n'y a donc pas de multiplication ? Non, mais souper d'une croûte, c'est la sobriété même ; se payer un dîner fin, c'est amplifier la satisfaction du même besoin. Mettons que les besoins se ramifient en ce sens que l'homme trouve, sous l'impulsion de la nécessité ou la provocation du luxe, des moyens plus nombreux sinon plus raffinés d'assouvir sa faim.

La vérité est que les besoins atteignent une plus large clientèle : le peuple participe davantage aux richesses économiques longtemps réservées à un petit groupe humain. Cela fait maugréer quelques philosophes à qui la médiocrité apparaît comme la rançon de ce niveau doré. J'estime, au contraire, que les besoins de plus en plus répandus et mieux satisfaits manifesteraient une haute civilisation au sein de la justice distributive respectée.

Je ne prise notre civilisation mécanisée que si elle est corrigée par la beauté, et je partage sur ce point les idées de Guglielmo Ferrero et de Georges Duhamel. Qui donc conseillait à un jeune homme de s'asseoir sur l'Encyclopédie pour lire *Candide* ? Je ferais un siège d'une bonne part de la littérature contemporaine à celui qui s'absorberait dans le *Génie latin et le Monde moderne* et dans les *Scènes de la Vie future*. On vivait mieux autrefois, j'en conviens, parce qu'on mettait à vivre du goût, de l'esprit et du temps et parce que le métier humanisait l'industrie. Les besoins en étaient-ils affectés ? Sans doute. Moins répandus, ils étaient moins nombreux mais ils existaient et l'homme s'employait à les satisfaire. Il suffirait, pour le démontrer, de reprendre dans l'histoire des mœurs, les descriptions des festins ou des costumes que les chroniqueurs nous ont laissés : l'antique Égypte, la Grèce, Rome et le moyen âge ont connu un luxe inimaginable. Ménard et Sauvageot, dans leur *Vie privée des Anciens*, citent des menus grecs ou romains qui font rêver, et décrivent des coiffures ou des parures que nous n'avons fait que renouveler.

Mais revenons plutôt chez nous, au Canada français, sous l'Ancien régime. Je relis avec délices le chapitre des *Anciens Canadiens*, où Philippe Aubert de Gaspé évoque avec une joie admiratrice, presque goulue, "un souper chez un seigneur canadien". Qui ne serait impressionné par le décor de cet honnête intérieur et par le menu plantureux ? Nous ne nous attardons pas aujourd'hui, malgré notre richesse, à semblables ripailles qui évoquent les Flandres ou quelque province de France attardée. Je ne me retiens pas de transcrire ce menu du dix-huitième siècle canadien :

"Il était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper), d'un pâté froid, appelé pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-

Savarin, était composé d'une dinde, de deux poulets, de deux perdrix, de deux pigeons, du râble et des cuisses de deux lièvres : le tout recouvert de bardes de lard gras. Le godiveau de viandes hachées, sur lequel reposaient, sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal que le Juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros oignons, introduits ça et là, et de fines épices, complétaient le tout. Mais un point très important en était la cuisson, d'ailleurs assez difficile ; car, si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croûte du dessous, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes, était une partie délicieuse de ce mets unique.

"Des poulets et des perdrix rôtis, recouverts de doubles bardes de lard, des pieds de cochon à la Sainte-Menehould, un civet bien différent de celui dont un hôtelier espagnol régala jadis l'infortuné Gil Blas, furent en outre les autres mets que l'hospitalité du seigneur de Beaumont put offrir à ses amis."

Philippe Aubert de Gaspé ajoute une note qui double l'argument que je lui emprunte. Il écrit : "L'auteur a cru faire plaisir aux gourmets, en leur donnant une description minutieuse de cet ancien pâté canadien, leur conseillant d'en faire l'essai s'ils ne le croient pas sur parole. Les familles nombreuses en faisaient souvent deux, montant à l'assaut du second quelque temps après la démolition du premier".

On me pardonnera d'avoir pris plaisir à ce tableau culinaire, à cette gastronomie des jours anciens. La pièce ainsi proposée à nos appétits anémiés ne manque ni de charme ni de solidité ; et le style, un peu rhétorique, évoque tout de même avec force la minute agréable d'un repas merveilleux. Il serait trop facile de rapprocher de ce menu celui que nous offrent aujourd'hui nos restaurants à tout prendre, ou de placer dans l'autre plateau de la balance un *sandwich toasté* ou un *hot dog*, pour prouver que l'on savait autrefois satisfaire royalement un besoin auquel il nous arrive de ne plus consacrer que des minutes inattentives. C'est un aspect de la question ; mais ce n'est pas celui qui m'intéresse surtout. Nos repas rapides, s'ils n'ont plus le caractère qu'on réservait jadis aux plaisirs de la table, n'en sont pas moins destinés, et chaque jour, à un plus grand nombre de consommateurs dont la nourriture habituelle était autrefois plus frugale. Ils sont disséminés. Beaucoup de gens en profitent ; et, au prix, il est vrai, d'une moindre recherche, de procédés plus hâtifs et moins conscients, il s'établit dans la société un "nivellement des jouissances" de plus en plus sensible. "À la transformation des dépenses anciennes, écrit le vicomte Georges d'Avenel, les petits ont gagné plus que les grands ; l'écart s'est amoindri par le fait que le peuple a maintenant sa part de biens, naguère hors de sa portée, dont une élite avait le monopole." Le même auteur fait la constatation suivante qui reste dans le domaine de l'alimentation auquel je me suis borné : "L'écuelle de terraille ou de bois graisseux dans laquelle mangeaient les pauvres gens des siècles passés ressemblait plutôt à

l'auge de leurs bestiaux qu'à l'assiette d'argent ou même d'étain des classes supérieures. Mais aujourd'hui, l'assiette de faïence à 0 fr 15 des tables les plus modestes diffère peu d'aspect et nullement de propriété de l'assiette de porcelaine la plus chère". Cette philosophie économique, imprégnée d'optimisme et de justice distributive, nous est familière en Amérique si elle nourrit la civilisation que nous vivons ; elle anime, en particulier, les communiqués qu'un de ses grands-prêtres, Henry Ford, fait entendre chaque dimanche au plus grand public par l'entremise de la radio.

* * *

Les besoins, en se multipliant ainsi, manifestent une véritable vie : ils naissent, s'installent et meurent.

Ils naissent par l'invention sans cesse à l'affût du moindre progrès. On songe malgré soi aux grandes découvertes du dix-huitième siècle, qui ont métamorphosé l'industrie et le commerce et bouleversé le monde ; mais ces découvertes ont été dépassées par celles, innombrables, que chaque génération nous apporte.

C'était hier. J'étais au collège, une de ces "feuilles mortes" comme nous avait désignés un homme illustre, Paul Bourget. La direction nous avait convoqués en grand secret dans la salle dite de la "Lecture spirituelle", rayée de bancs longs et rapprochés. Devant nous s'exaltait un orateur, excellent curé d'une paroisse laurentienne. Il nous présentait avec mille précautions un appareil incroyable : le premier phonographe. Le curé joua devant nous un solo de piston, *Home sweet home*, puis, l'air achevé, on nous fit signe d'applaudir et, comme c'était la coutume alors, de crier bravo. Ce que nous fîmes avec l'élan que communique l'aventure. J'écoute encore nos applaudissements et le silence où l'appareil nasilla ensuite la même musique. Nous étions saisis d'une merveille.

Peu d'années après, je partais pour Ottawa où ma famille habitait une maison qui dominait la dernière courbe du canal Rideau, au delà de la ville. À peine descendu à la gare, un parent me conduisit vers le tramway ; et, comme nous attendions, il me dit : "Tu sais, le tramway n'a plus de chevaux" ! Ceux qui ont connu ce véhicule tiré par une paire de haridelles, cahotant et musard, comprendront l'étonnement qui me fit accueillir son successeur, glissant tout seul sur la voie.

Les chevaux, les beaux attelages d'une époque encore rapprochée, devaient aussi abandonner les landaus. C'était rue Saint-Denis, un jour de printemps. Nous avions quitté l'Université, le cours du soir achevé, et nous allions vers la rue Sherbrooke. Dans la côte, la première automobile - on discutait alors le genre de ce mot nouveau - haletait. Nous étions tous arrêtés devant ce spectacle ridicule : une voiture qui a la prétention d'aller toute seule. Et nous chantions sur l'air des lampions : "Montera, montera pas". Elle a monté depuis !

Ramasserai-je d'autres souvenirs dans ma courte vie d'homme ? Raconterai-je les premiers vols des avions aussitôt ramenés vers le sol ? Notre mémoire était encore vibrante de l'impossible tentative d'Icare : comment eussions-nous cru aux ailes d'acier ? Une courte période, et nous acclamions à Montréal Louis Blériot, vainqueur de la Manche. Je frémis encore au mot qui grava dans le temps la victoire de l'avion : "Mon nom est Lindberg, je suis Américain."

Comment ne pas évoquer, pendant que j'y suis, les premiers vagissements de la radio réfugiés dans les objets les plus hétéroclites, dans des boîtes à cigares, de minuscules chapeaux de paille ou autres enveloppes de fortune ? Aujourd'hui, la radio enivre l'air, à moins qu'elle ne l'alourdisse. Bien peu de foyers qui n'accueillent les voix du monde.

Je m'arrête, en songeant que je n'ai rien dit de l'ultra-rapide, du transatlantique géant, du téléphone ni de l'ampoule lumineuse ; que j'ai négligé les inventions qui ont révolutionné la production industrielle, le bâtiment et le commerce ; ou les mille petits riens dont l'ingéniosité humaine jette chaque jour l'appât sur le marché et qui viennent faciliter nos gestes quotidiens. Je revois notre pauvre figure d'éphèbe lézardée par le rasoir droit, celui de nos pères ; et, dans les cuisines antiques, la lourde glacière aux reflets d'étain.

La folle invention porte le besoin en croupe, si j'ose dire, et le livre à la société. Celle-ci s'en empare comme d'une proie dont elle nourrit ses enfants. Le besoin rayonne par l'exemple. L'homme guette les facilités que lui offre le progrès ; il les recherche, il les sollicite ; et, s'il reste indifférent ou distrait, il y a tant de moyens de l'intéresser ! On en parle en famille, de voisin à voisin, dans les groupes ou dans la société même : le produit nouveau est accueilli, jugé, conseillé, imposé. La réclame s'en empare. Par le prospectus, l'affiche, l'image, le journal, la radio, elle le signale et l'ordonne. Dans les rues, les gares, les hôtels, sur la place publique, au coin des boulevards, la tentation surgit dans ses sollicitations. L'homme obéit, attiré par la nouveauté, convaincu par la raison. Le besoin est né. Il dure plus ou moins : un instant, toute une vie. "L'essayer, c'est l'adopter", selon la formule française ; l'adopter, c'est-à-dire en prendre l'habitude.

C'est par l'habitude, en effet, que les besoins s'incrument dans notre vie, plongent leurs racines dans notre volonté. L'homme devient esclave de ses besoins, au point de se lier à une marque, d'en faire provision. S'il se déplace, c'est à la condition d'emporter avec lui les choses, et non pas de semblables, auxquelles il s'est ainsi livré. L'habitude est le triomphe du besoin. Tentez de détourner un fumeur de ses cigarettes préférées. Observez le gourmet qui fait un long détour vers le produit qu'il a juré de consommer. Interrogez les automobilistes : tous protesteront que leur voiture n'est pas un luxe mais une nécessité ; et n'avez pas surtout l'outrecuidance de leur rappeler qu'ils ont des jambes ou que les gens moins bien nantis se contentent du tramway ou de l'autobus. Lorsque j'achetai ma première voiture, d'un ami aujourd'hui disparu,

l'artiste Maurice Pelletier, il me toucha l'épaule et me dit avec un bon sourire : "Vous êtes pris du virus ; on ne s'en défait pas facilement." Étrange contagion !

Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est la transmission des besoins par la tradition ou même par l'hérédité. Les enfants qui fondent un foyer ne savent pas combien leurs préoccupations évoquent de souvenirs chez leurs parents. C'est un tel recommencement dans la chair de leur chair, l'esprit de leur esprit, pour ceux qui, vieillis, se rappellent les débuts de leur vie à deux : une tente et ton cœur.

La tente, à vrai dire, est largement dépassée.

Les enfants reprennent la formule familiale là où ils la laissent. Ils imitent leurs parents là où leurs parents en sont rendus ; ils s'élancent du point d'aboutissement de leur famille. Des entreprises commerciales les guettent d'ailleurs pour qu'ils épousent aussi bien la mode et le confort. Fût-ce à tempérament, ils auront une cuisinière à l'électricité, un radio, sûrement une auto, peut-être la dernière machine à coudre ; et, déjà avant de commencer, les choses superflues que leurs parents ont accumulées durant de longues années de prévoyance, sinon de privations. Des *showers* - ce mot évoque cette fois délicieusement l'orage ou la douche - pleuvent sur eux de l'argenterie, de la vaisselle ou des ustensiles ; leur cuisine sort toute armée du cerveau de l'inventeur. Les voilà de niveau. Curieuse transmission des besoins, sorte d'héritage entre vivants : héritage réel, parfois physique, où l'enfant qui succède à ses parents reçoit en même temps que le fardeau léger d'une fortune le poids d'une tare, source empoisonnée de besoins plus cruels.

* * *

Cette multiplication des besoins a-t-elle rendu l'homme plus heureux ou seulement plus sage ? L'extensibilité des besoins est-elle une règle de progrès moral ? Les économistes qui ont des préoccupations de cette sorte - on en compte - s'interrogent avec anxiété devant l'afflux incessant des désirs humains. Est-ce un bienfait de tendre vers de si nombreuses choses ? Qui est le plus satisfait, d'un nabab ou d'un anachorète ? L'homme d'aujourd'hui, gorgé de biens, est-il, plus que son ancêtre, content d'un sort qu'il veut sans cesse améliorer ? Souffrait-on au moyen âge de disposer de moins de richesses ; ou, au début de notre colonie, sinon même en un temps plus rapproché, temps d'hier, où la poste était lente et l'auto ignoré ? Que vaut notre civilisation quantitative et mécanisée ?

Je m'en suis expliqué déjà. Je la crois dangereuse pour nous, Canadiens français, en ce qu'elle menace de toute sa force l'intégrité ethnique à laquelle nous tenons tant. Si elle constitue un péril, y renoncerons-nous ? Je ne crois pas que cela soit possible. Qui donc empêchera le progrès moderne de nous atteindre, de nous gagner ? Et si même on y parvenait, serait-ce un bien ? Ne

serait-ce pas une diminution ? Par quoi on revient à la question fondamentale : être ou ne pas être. Choisissons d'être, malgré tout.

Ce qu'il faut - nous assumons toujours, dans notre fidélité à nos origines, ces tâches compliquées - c'est nous adapter à la civilisation mécanisée en conservant nos traits, c'est même utiliser cette civilisation à préserver nos qualités natives. J'estime que l'on peut y arriver.

Prenons un exemple courant dans l'industrie : l'automobile. Plusieurs se rappellent les premiers modèles de ces fameuses voitures sans chevaux. Il nous arrive encore, le dimanche surtout, d'en apercevoir une sur la route : boîte carrée, sans grâce ni souplesse, qui s'essouffle avec des mouvements de gallinacé. Quelle différence aujourd'hui ! Sous l'influence française, le dessin des voitures s'est merveilleusement assoupli ; leurs lignes, leurs couleurs, font une silhouette plaisante à l'œil, une richesse d'art. *To see them is a joy ; to ride them, a revelation*, disait hier le major Bowes. La transformation n'est donc pas irréalisable qui impose à la mécanique - et l'automobile est bien l'image la plus familière de la mécanique - un souci de beauté qui la rend agréable et la fait accueillir sans regret ni diminution. Nous serions en France que, comme tant d'autres, nous achèterions probablement une voiture de type américain.

Qu'est-ce qui nous empêche de renouveler, dans l'intimité de notre vie familiale, dans notre vie sociale, l'expérience heureuse de l'automobile ? Même en utilisant les produits américains, nous pourrions nous constituer un milieu conforme à notre génie ; à plus forte raison, si nous tirons de notre passé français, de notre caractère, de nos goûts et de nos aptitudes une discipline qui préserve notre architecture, notre mobilier, notre art décoratif, des atteintes de la civilisation mécanisée. Pour y arriver, il ne suffit pas de se gargariser de devises : il faut les vivre par l'école, mère et gardienne de la culture.

IV - Notre économie

[Retour à la table des matières](#)

De la promenade que nous avons faite à travers la ville, nous retenons l'image d'une activité qui varie à l'infini humain ; d'un rouage qui met en marche et assure la production et la distribution des biens et des services par un mécanisme gigantesque et précis que la monnaie, le crédit et les transports actionnent. Le miracle est que cette complexité d'une société préoccupée par la satisfaction de ses besoins et le jeu de ses intérêts se dénoue chaque jour avec une déroutante facilité.

Sans doute n'y a-t-il rien de nouveau en tout cela, si ce n'est la notion même de ces choses et de cette vie. Et c'est précisément ce qui nous manque ! Il est étrange, à la vérité, que nous vivions intensément des phénomènes inconnus.

Je constate avec étonnement, sinon avec peine, chez les jeunes gens qui nous sont confiés, une ignorance déconcertante des faits les plus élémentaires, des faits qui constituent la trame de notre vie. Pourtant, ces jeunes gens n'ont pas perdu leur temps, ils ont travaillé, ils ont étudié plusieurs sciences. Pourquoi leur en reste-t-il si peu dans l'esprit et dans la volonté ? À quoi tend, à quoi sert la formation qu'ils ont reçue ? N'est-ce pas qu'elle dépasse la réalité, qu'elle est engagée sur un plan purement intellectuel, avec ce résultat déplorable qu'elle ne répond pas, quand on y fait appel, aux conditions de l'existence ?

Nous avons l'impression d'être détachés du milieu où nous évoluons et des institutions qui nous pénètrent à notre insu. Et pourtant, ce qu'il faut, c'est accueillir et installer en nous l'idée d'une économie qui nous soit propre, même si elle doit être encastrée dans un tout qui la menace et la subjugue. Or, pour y réussir, rien ne vaut la présence des choses acquises par la connaissance. La première condition de notre progrès économique, c'est d'y croire, d'en apprécier les éléments et la formule. Georges Duhamel dit : "L'examen attentif et incessant de notre évolution devrait être un des offices premiers de l'esprit, la direction et les freins ont, dans une automobile, autant d'importance que le moteur." De son côté, Lucien Romier a consacré tout un livre à cet "examen attentif" des êtres et des choses qui forment la patrie. *Explication de notre temps* fut une révélation pour le public français.

La réalité inspiratrice de notre activité réside dans les trois notions que nous avons indiquées : les biens, les services, les besoins. Elles expriment toute l'économie. L'étude des besoins, poussée jusque dans leur psychologie, et l'habileté à les satisfaire ou à les provoquer détermineront le caractère et l'évolution de nos entreprises.

N'attendons pas trop de l'économie politique, cependant : science ou méthode, elle s'en tient aux directions et elle utilise sans les éprouver les données de la technique. En d'autres termes, l'économiste éveille l'attention, dirige l'opinion, suppute les chances de succès ou d'échec, critique les audaces ou contraint les rêves ; mais, s'il s'aventure à proposer ou à blâmer tel procédé de fabrication ou de vente, il le fait en s'appuyant sur l'expérience des autres, à moins qu'il n'ait eu l'occasion d'acquérir une connaissance personnelle qu'on ne saurait exiger de lui à tout propos.

Retenons pour le moment que l'homme produit pour la consommation et que tous les organismes, tous les rouages de l'activité industrielle ou commerciale sont tendus vers le *marché*. C'est donc le marché qui guidera nos initiatives et déterminera nos industries.

Le premier souci du producteur et du commerçant est de s'assurer si ce marché existe ou non. Sans doute, on peut prendre le risque d'un lancement à l'aveuglette, en comptant que l'acheteur, où qu'il soit, finira par se présenter, surtout si on sait l'attirer par la publicité, une disposition originale des produits, ou par la qualité exceptionnelle d'une marchandise. Ces succès ne sont pas sans exemple, et j'en ai recueilli plusieurs témoignages. Mais aujourd'hui ce genre de réussite est bien problématique ; il est démodé en ce sens qu'il est dépassé par le triomphe conscient et organisé. La formule *fabricando fit faber*, si elle reste vraie en ce qu'elle affirme la nécessité de l'expérience, ne s'applique plus à la plupart des professions ou des métiers dont l'exercice est désormais soumis à un apprentissage distinct poursuivi, non plus à l'usine ou à l'atelier, mais dans des écoles consacrées à l'enseignement de la théorie en vue de la pratique.

Nous étudierons donc le marché avant d'orienter notre activité, nous nous demanderons quels besoins exigent une satisfaction et si les biens ou les services que nous avons l'intention d'exploiter satisferont ces besoins. Un peu de réflexion établira nos chances dans les cadres suivants : il y a des industries nécessaires qui resteront dans des limites restreintes mais qui progresseront vraisemblablement ; et il y a des industries de luxe, mettons des industries "de civilisation", qui présenteront le double avantage de faire notre fortune et de fortifier notre fidélité.

Reprenons la théorie. Elle nous enseigne que l'homme éprouve des besoins de première nécessité : il s'alimente, se vêt et se loge. Notre industrie pourvoira à ces besoins essentiels qui lui assureront une clientèle assidue, une clientèle aussi nombreuse que la population, du moins en principe. Par industrie, j'entends ici les entreprises de fabrication et de distribution : l'usine, le négoce, les transports et la banque. Voilà déjà une vie économique qui apparaît, qui effectivement existe car elle a jailli de notre nature même. La question est de savoir si nous arriverons à la fortifier en l'amplifiant. Suffira-t-il de prêcher le nationalisme économique en répandant des exhortations et des mots d'ordre ? Je ne le crois pas. Personnellement, je suis un fervent de l'achat chez les nôtres", j'aime notre langue et j'essaie de la bien parler, suivant une autre objurgation que j'ai subie des jours et des jours dans les corridors de l'Université ; mais, je le répète, ces brocards ne suffisent pas à déterminer ou, du moins, à retenir les volontés, à les affermir en profondeur et en durée. D'abord, le sentiment a la peau fine, je l'ai dit ailleurs, et, à la moindre contrariété, il se replie, il se dérobe ; et puis, l'intérêt est beaucoup plus fort que le sentiment dans l'ordre économique qui se traduit par une question de sous. Il s'agit plutôt de prévoir des besoins et de les satisfaire. L'industrie s'y pliera donc d'abord.

Ce n'est pas tout. Les besoins, nous le savons, évoluent, même les besoins de première nécessité : ils se multiplient, et varient selon la mode ou le goût, mettons que ce soit dans le sens du progrès. Nos industries, au moment de leur organisation ou au cours de leur existence, susciteront ces transformations par des renouvellements incessants : elles lanceront des produits, adapteront leurs

procédés de fabrication aux exigences d'une consommation plus étendue, recourront à des méthodes de distribution plus souples, aguicheront la clientèle, obéiront à l'acheteur et l'instruiront tout à la fois. Car si le producteur ou le vendeur ont des droits, qu'ils fondent sur la nationalité et sur la langue, ils ont aussi des devoirs envers les nôtres qui s'adressent à eux et les encouragent. Droits d'un côté, devoirs de l'autre, se résorberont dans l'intérêt bien compris et aboutiront à des formules de vente qui coaguleront notre marché, c'est-à-dire notre économie.

Que d'exemples on donnerait des heureux effets de cette attitude éclairée, volontaire, constructive. L'agriculture se renouvellerait par la spécialisation, par des méthodes meilleures de production et de vente. Ce progrès se réalise sous nos yeux pour les tabacs, le miel, le sucre d'érable, les champignons, les produits maraîchers, et jusqu'aux sapins de Noël. Depuis 1910, que d'industries nouvelles ou modifiées : la pâtisserie, la confiserie, les conserves, les pâtes, le restaurant. Dans ce dernier domaine, comme nous ferions mieux si nous savions seulement monétiser nos aptitudes ! J'y reviendrai plus tard, car cet aspect qui semble grêle ou peu intéressant à première vue ouvre d'innombrables avenues.

Il n'est pas vrai que nous soyons réduits au rôle d'intermédiaires, ni bornés au marché que constituent nos compatriotes de langue française. Plusieurs de nos industries réussissent, et plusieurs comptent même une clientèle de langue anglaise. J'ai relevé des entreprises canadiennes-françaises qui expédient leurs produits dans toutes les provinces du Canada, dans l'Ouest en particulier, et qui fournissent le Gouvernement de la province d'Ontario. Elles ont conquis ces marchés et les gardent par la qualité de leurs produits. Ajouterai-je que tel de nos grands magasins compte parmi ses clients quinze pour cent d'anglophones ?

Nous ne possédons pas la grande industrie ? Je n'en disconviens pas, et j'admets du même coup que la production lourde, la production de masse, nous submerge : c'est un des aspects les plus troublants de notre problème économique, et qui nous atteint à l'âme par ses répercussions sociales. Mais la grande industrie ne nous est pas complètement fermée : elle est ouverte à notre épargne par l'entremise du marché financier.

Ces constatations sur certaines de nos industries et ces réflexions sur nos chances industrielles nous font regretter d'avoir, dans le passé, abandonné à d'autres des entreprises prospères que nous ne pouvions, ou que nous ne voulions plus soutenir ; et de n'avoir pas utilisé mieux les capitaux que nous avons constitués par une épargne quotidienne.

Le capital ! voilà notre bête noire. Nous en possédons beaucoup plus que nous ne croyons, et je le démontrerai quelque jour. Dire que nous manquons de capital, c'est répandre un "cliché funeste". Nous en avons si nous disposons des deux sources d'où il jaillit perpétuellement : le travail et l'épargne. Nous avons aussi un capital national, un capital-biens, et même un capital-espèces

sous la forme d'argent, sous la forme d'actions et d'obligations, instruments monnayables. Et ce capital trouve le chemin de l'industrie, par un procédé naturel, et plus que l'on ne pense encore.

Ce qui est vrai, c'est que notre capital s'écarte de nous quand il devrait s'orienter vers nos entreprises, de petite envergure, certes, et cela vaut mieux pour le moment, mais fondées toutes sur les besoins essentiels de notre peuple ; et que ce capital, avant de s'éloigner ainsi, aurait grand avantage à s'instruire de ces besoins essentiels. Il y gagnerait de ne pas faire fausse route et de ne pas se prêter aux aléas de la spéculation ou aux illusions d'irréalisables profits.

J'ai envisagé jusqu'ici les industries essentielles, celles qui distribuent l'alimentation et le vêtement ou qui élèvent et meublent le logement ; mais on cherchera si les industries de luxe ou de civilisation, dont le propre est de satisfaire les mêmes besoins sous une forme plus élégante, ou de combler les besoins de l'esprit, ne nous apporteraient pas une orientation précieuse.

Je le crois.

Pourquoi serions-nous différents des Français, au moins dans nos goûts et nos penchants ? Certes, il nous est loisible de renoncer à cette similitude d'origine et de tendance et, si nous ne l'avons pas déjà fait, ce n'est pas faute d'y avoir été invités par les hommes étrangers qui nous coudoient et par les événements, bien plus forts que les hommes. Mais nous sommes "restés", comme l'écrit Louis Hémon ; et nous avons décidé de rester, ce qui veut dire que nous voulons garder nos traits et, sans doute, notre civilisation.

Cette attitude excellente nous sauvera à condition de nous y tenir et d'en subir les exigences. La première de ces exigences est, comme toujours, la connaissance. Comment vivre une civilisation sans en apprécier les motifs, sans en accepter les disciplines ? Cette connaissance qui s'impose est rendue plus difficile par la distance - nous sommes loin du foyer de notre culture - et par la complexité même de son objet : la civilisation est une résultante, on dit aujourd'hui une conjoncture, où s'adaptent des forces multiples et d'infimes nuances. Or, je cherche vainement autour de moi des chaires où l'on enseigne cette civilisation. Je sais que l'on a tenté quelque chose de ce côté dans l'enseignement secondaire, mais le mouvement, s'il est en marche, n'a pas gagné toute l'école. Il faudrait le préciser, lui donner de l'ampleur et aussi un sens particulier, car la civilisation française, celle de toujours, celle qui puise à des sources lointaines, c'est notre droit de l'adapter à notre condition, de la maintenir dans les limites où nous entendons contraindre notre durée.

Sur ce dessin, qui déborde de promesses, il resterait à calquer nos entreprises pour renouveler notre figure, orienter notre activité, bâtir et meubler la maison commune, et nous doter d'une splendide économie. Qui ne s'arrêterait à rêver sur l'avenir de notre groupe, résolu à resplendir par sa carrière

française en la rattachant au premier sillon ? Quelle métamorphose et quelle révélation produirait ce geste !

Ce n'est pas mon métier de refaire des villes, des maisons, des meubles ou des plats ; mais je vois très bien comment on pourrait les refaire, et tout ce que cela signifierait pour notre économie, nos industries, et pour nous-mêmes.

Je me retiens de m'attarder à construire quelque Salente qui refléterait notre génie au sein d'une société anglo-saxonne. N'avons-nous pas, pour nous servir d'exemples, les rénovations que des États des deux Amériques ont réalisées ? Les voyageurs nous disent les beautés des grandes villes de l'Argentine et du Brésil ; et nous savons comment Philadelphie, Washington et d'autres centres se sont aérés et reconstitués suivant les formules de l'art le plus moderne. Et l'Europe nous fournirait, elle aussi, une pensée de renouvellement.

Qu'est-ce qui nous empêcherait, si nous en acceptions l'idée, d'aménager nos campagnes à la canadienne en nous interdisant de les enlaidir ou de les laisser s'enlaidir ; d'ouvrir nos villes au soleil et à l'espace par de vastes avenues bordées de maisons dont le type français consacrerait notre personnalité ; d'orner nos intérieurs de meubles, de tableaux, d'objets d'art où notre sensibilité propre s'épanouirait ; d'apprêter nos repas selon nos plus augustes traditions plutôt que de les ravalier au *ham and eggs* ; d'élever des institutions d'enseignement, des musées, des bibliothèques, des salles de spectacle ou de concert qui, abritant les manifestations de notre esprit français, riche de siècles, attireraient vers nous le public américain ?

Je ne me résous pas à croire que tout cela soit impossible, même s'il faut y mettre de l'audace. Nous subissons une situation comme si elle était sans issue : tout risque de se perdre sans que rien ne se crée. Consentons au moins à étudier le problème pour savoir si, de sa solution, ne jaillirait pas une source de richesse et une garantie de survie. L'urbanisme s'en préoccupe, et il nous aura rendu service le jour où il aura placé devant nos yeux, ne fût-ce que l'image d'un plan où engager notre action. La finance fera le reste, si elle consent à des sacrifices passagers. Et, au lieu de vivoter comme nous faisons, de battre la semelle ou même de reculer, nous irons de l'avant dans l'exploitation d'une culture qui, si nous n'y prenons garde, finira, à la suite de nos négligences et de nos refus, par nous coller au flanc comme un linceul.

La conquête économique. Tome II : Étapes

III

Lumière du Nord

(1936)

[Retour à la table des matières](#)

De Paris, on se rend à Copenhague par Hambourg et Lubeck, par l'Allemagne du Nord que je désirais connaître, au moins des yeux, après en avoir rêvé à la lecture d'Axelle. Hambourg est une ville puissante, grandie par son port tentaculaire, jusqu'aux limites du monde. J'évoque la masse troublante de ses églises patinées de roux, et la truculence de ses charcuteries. Lubeck n'est plus dans ma mémoire qu'un détour de route aux scintillements verts. L'Allemagne de la Baltique, comme je m'y attendais, est dure au regard et rappelle nos paysages d'automne. On y soupçonne des hivers attristants.

De Warnemunde - la "fin des terres", mots où s'exprime en plus d'un lieu la lassitude de l'Europe, car il n'y a que nous pour placer au bout d'un monde cette promesse : *Terres-Neuves* - à Gjedser, un *ferryboat*, ainsi qu'on dit aujourd'hui dans les transports, assemble pendant deux heures les touristes venus de partout au rendez-vous obligé du bras de mer par-dessus lequel une île projette ses portes jusque sur la terre ferme. Tous les masques, toutes les langues. Aucune liaison. Les voyageurs subissent le passage de la mer sournoise, parmi le bagage bariolé qu'on ne prend même pas la peine d'amasser.

Puis la campagne danoise.

J'en perçois tout de suite l'attrait. Elle est propre de ses prés lavés et si gaie sous le soleil que, en fermant les yeux, je la vois encore rire de ses tons dorés. Elle est humanisée, on le pense bien, depuis le temps que des êtres, lui demandent la vie, toute la vie que son exigüité peut donner.

Ce travail du sol par l'homme m'émeut comme un rite universel, sans parole. Ainsi, tout à l'heure, à Copenhague, des musiciens dont j'ignore la nationalité vont, en ce coin du nord si loin de Paris, ressusciter de la musique française par le rythme qui, lui aussi, est universel. La terre humanisée, c'est, à des degrés divers, mais c'est toujours, le même signe d'amour créateur. Nous le savons, au Canada, où elle naît de la forêt vierge. Longtemps, elle demeure une friche aux sillons lamés de bleu. Puis, elle s'aplanit sous le flot humain. L'homme poursuit sa tâche par les soins que, chaque jour, il dissémine comme s'il ne se souciait pas de leur accord final. En Europe, il a fini cette tâche : la terre y apparaît comme une toile où le paysan pose, tous les ans, les couleurs de la moisson.

Rien ne choque. Rien ne dépasse l'ensemble qui s'offre au rapide regard. Les maisons et les fermes sont agréables de lignes ; elles ont du caractère dans une manière de parenté que la courbe, l'arête ou la couleur individualisent. On est resté fidèle aux toits, symphonie dont nous avons perdu le sens en superposant à la monotonie de la plaine la parallèle de nos maisons carrées. Au Danemark, les toits chantent à toute volée. De chaume ou de tuiles rouges ou noires, luisantes comme des cabans sous la pluie, ils sont mansardés, cintrés, élancés, troués de lucarnes en paupières. Mais ils sont de même inspiration. Le train n'a pas roulé vingt minutes que, des deux côtés de la voie, on se prend à l'impeccable accent de cet art, accord du travail et de la pensée.

Copenhague réunit ces éléments épars et les grandit aux proportions d'une ville.

Qui veut connaître une région doit fuir les autocars et rejeter les parcours officiels : à peine leur demandera-t-il une mise en place. Il retournera plus d'une fois, à pied, en flânant, aux endroits qui l'auront attiré, se mêlant à la population comme s'il en était et participant, pour un jour, à l'âme collective. En pénétrant le secret d'une ville sous les additions du temps, il discernera des choses dont il n'eût pas soupçonné la durée, du haut d'un char-à-bancs outrageux et comique. Que de fois ne me suis-je pas confié au hasard pour surprendre les confidences d'un lieu inconnu et m'imaginer les partager. On choisit la minute la plus exquise, puisque la fantaisie seule y pourvoit ; et, comme on perçoit l'ordre où les douleurs n'ont pas de voix, on ne retient que l'apparence du bonheur.

Copenhague est "différent", comme aiment dire les Américains. On suit, aux reflets des constructions plus récentes, les traces des incendies qui ont

renouvelé la ville. Le XVI^e siècle occupe le cœur : art curieux dont je n'ai pas démêlé l'origine, sans doute parce que je me suis adressé à des gens du pays, - venu de Hollande, ai-je su en définitive. La Bourse, dentelée, avec sa tour que prolongent des monstres aux croupes enlacées ; des châteaux, qui eussent paru tendres aux Vikings. Puis, les lignes claires du XVIII^e siècle : de vieux hôtels, des palais que l'on retrouve du nord au sud, à Berlin et à Vienne, architecture de raison où s'apaisent les emportements d'une Renaissance épuisée. Notre époque a complété, non sans élégance, les silhouettes vieilles ; osé, avec moins de bonheur, des choses neuves ; et le progrès a gagné la périphérie dans le mouvement de masses dont se repaissent le style moderne et l'opulent bien-être des immeubles germaniques où, par les fenêtres ouvertes, de larges édredons rouges chassent les lourdeurs du sommeil en se gonflant de l'air matinal.

La part faite aux laideurs, qui sont souvent élans de naïveté comme on en surprend ailleurs, Copenhague a su mettre un sourire "sur la façade d'une maison, au pli d'un jardin". Rien qui boursoufle sa figure : ni gratte-ciel, ni monstruosité, - abcès de la fausse grandeur ; mais des clochers et des tourelles, dont le bronze suinte une humidité verte, et qui relie la grâce des toits. Charme d'autant plus prenant qu'il se garde de la standardisation que notre curiosité est si lasse de retrouver. Des avenues et des parcs aèrent la ville où circule une population solide que son affairément n'empêche pas d'être polie. Aux larges promenades qui y conduisent on devine le port, enrichi sous le vent du large, et qui accueille les produits du monde entier sans que son originalité en soit troublée. La fidélité à l'art protège Copenhague qui, tout en s'adressant à l'étranger pour constituer sa vie propre, sait demeurer soi-même. Nombreux sont les musées consacrés à l'universelle beauté, sans doute, mais aussi au réalisme des oeuvres nationales, au folklore, aux lointaines tentatives dont témoigne l'ethnographie.

C'est ce trait, ou plutôt cette physionomie d'ensemble, qui m'a frappé et conquis. J'en ai recueilli pour nous une leçon sur laquelle je suis revenu bien souvent parce qu'elle m'inspirait la vision de ce que nous pourrions accomplir si nous consentions à nous plier aux mêmes disciplines. Le Danemark a du caractère, et ce caractère il l'a façonné grâce à ses traditions. On croirait que la répétition d'un type crée la monotonie puisque, au fond, c'est à cela que se réduit la standardisation. Il n'en est rien parce que le type ici sert de guide à l'invention, s'assouplit au goût individuel, s'adapte sans renoncer aux exigences de ses origines. Cela produit une richesse de tons et de lignes infiniment agréable où l'esprit, au lieu du désordre édenté qu'une architecture hybride provoque dans nos villes, trouve l'apaisement d'une harmonie.

Un tel pays se laisse regarder sans rougir. Il a tenu. Sa volonté de rester soi-même n'a pas fléchi. Très au courant des idées nouvelles, des mouvements contemporains, très osé même dans ses initiatives sociales, il n'a pas dégénéré en empruntant les fards de l'américanisme. Il est, dit-on, épris de liberté, mais d'une liberté qu'il maintient dans les limites de son esprit ; il respecte, même assoiffé de réformes, les liens de son innéité. Ainsi, sous les brumes du nord,

le Danemark s'épanouit dans l'intimité du souvenir. Aussi vient-on le voir avec la "cordialité" qui conduisit naguère Georges Duhamel vers les médallions hollandais où les mêmes traits se marquent différemment, tant il est vrai qu'il est mille façons d'être fidèle. Il ne risque pas d'étonner, de déplaire, ni de troubler la sympathie de ceux que convie sa réputation ; il n'éprouve pas la gêne obscure de n'être pas à la hauteur de la promesse qu'il s'est faite.

"Pourquoi je veux aller au Danemark" se demande Lucien Maury. "Pour voir - ou revoir - un pays singulier, *une terre, un peuple à la physionomie originale*, l'une des plus attachantes qui soit en notre Europe du XXe siècle. Paysage danois ! Il en est peu d'aussi heureusement civilisés, j'entends, où l'homme, ses travaux, son activité gâtent moins le charme d'une nature très particulièrement caractérisée et s'associent plus simplement aux beautés du sol, des êtres et du climat. Devant tant de finesse, tant de mesure, cette grâce, ce naturel intelligents, un Français a la révélation d'une Île-de-France septentrionale ; transposés sous un ciel plus humide, à peine plus froid, rénovés et comme rajeunis par les nuances d'une palette aux verts inépuisables, et des transparences d'atmosphère que nous ne connaissons pas, voici les traits que nous savons entre tous lire au visage de la terre, et qu'entre tous nous aimons." Et quelles ressources dans ce culte des traditions, quel rayonnement ! On accueille partout la naïve fraîcheur de l'art danois comme une des "lumières" du Nord ; et l'esprit européen ne refuse pas l'inspiration des audacieuses douceurs que dispense cette civilisation aux reflets bleus.

* * *

L'art manifeste la personnalité d'un peuple ; grâce à ses révélations, et même si le voyageur ne sait pas la langue du pays, une figure s'anime et lui parle dans sa solitude.

Avons-nous considéré l'art sous cet aspect ? Y avons-nous cherché une valeur d'expression aussi nette, aussi impérative que la langue ? Avons-nous même posé, chez nous, le problème de l'art ? - Je crains que non. D'ailleurs, faute d'une doctrine, ou, si l'on préfère, faute d'une réflexion nourrie, nous n'avons pas de données précises sur notre sort, sur le sort que nous n'attendons même pas de nous-mêmes.

Je me demande l'effet que produirait, dans un programme de rénovation nationale, une phrase comme celle-ci : "L'art est une expression aussi sérieuse que la langue, et nous y puisons la même volonté de régénération". Car au fond, qu'est-ce que l'art - je n'ose pas dire l'artiste, je me ferais décapiter - pour la moyenne de nos gens, pour ce type nouveau de *l'homo oeconomicus* que l'on appelle aujourd'hui, à la suite des Américains, "l'homme de la rue". Il n'est pas si loin le temps où un poète faisait lever les épaules de notre noblesse marchande ou de nos réserves professionnelles. Je revis l'époque où nous étions mal notés parce que nous "faisions de la littérature", parce que nous nous plaisions au jeu des idées, aux joies de la culture.

Combien de nos grands hommes ont leur statue ? Un portrait, qui donc y songe ? Combien d'œuvres de nos sculpteurs ou de nos peintres ornent nos intérieurs, livrés au meuble et au bibelot, produits sans nom, aux tristes cadeaux de noces, aux "souvenirs" de Québec, de Montréal ou de Saint-Faustin, où s'étale le mauvais goût que nous dispense l'exotisme commercial. Tout cela, par bonheur, l'étranger l'ignore, et il ne constate pas l'état où en est arrivé un peuple qui se proclame français. Mais l'architecture, la maison, se voient ; et c'est là qu'on nous attend pour savoir si nous avons tenu notre pari de fidélité.

Comme nous avons reculé ! Pour en juger, il suffit d'évoquer un vieux coin de l'Île d'Orléans qui, précisément, ressemble au Danemark : terre unie, aux tons chauds, où les maisons comme des mots varient assez pour qu'on en distingue le sens ; où les églises d'une grâce résolue, très douces de lignes, semblent porter avec plus de fierté ou de raison le coq gaulois. Voilà le style que nous tenons de la France. À la suite de la colonisation, il s'est répandu dans la province, où l'on suit, le long des routes, une parenté qui épouse ses toits inclinés. Le type paysan, égrené dans la campagne, se rallie à des manoirs qui gardent contre l'oubli prochain le souvenir d'une aisance encore parfumée de noblesse. Dans les villes on le retrouve, mêlé à un type nouveau d'inspiration anglaise. On le reconnaît à une sobriété peut-être excessive, aux façades nues, aux toits allongés dont le mouvement se boucle au cran de larges cheminées. Tels coins de Montréal ou de Québec font rêver à des gravures anciennes où, sur des places dégagées, évoluent des crinolines et des soldats de bois. La pioche démolit peu à peu de belles terrasses blanches assemblées de cette pierre polie que recherchait la bourgeoisie naissante. Il y a cinquante ans on respectait encore l'alliance des matériaux, la pureté des formes, et surtout les conseils et les exigences de la simplicité. L'œil attentif découvre, à Montréal, depuis le centre de la ville, le mouvement en éventail des toits à la Mansard revêtus d'ardoise, ou les façades de brique rouge, alignées du Champ de Mars vers les quartiers, aujourd'hui populaires, où nos pères trouvaient plaisir à se loger.

Puis le progrès est venu comme un coup de vent qui retourne les feuilles. - II fut malencontreux.

Un jour que je voyageais en automobile avec un abbé qui prise l'art comme un enrichissement de l'esprit, je l'entendis s'apitoyer sur le dérèglement qu'un déplorable laisser-aller inflige à nos campagnes. La maison de l'ancêtre s'isole de plus en plus et prend figure de grand'mère aux paupières closes. Le type breton ne se renouvelle guère.

On voit apparaître, selon les aptitudes que manifeste le charpentier d'une région, des spécimens étonnants, depuis la maison carrée revêtue de papier goudronné jusqu'à la boîte d'allumettes dressée en hauteur et que recouvre un toit en paliers, en passant par la maison jaspée de verre qui scintille des reflets de mille miroirs. L'harmonie, qui faisait l'unité de notre terre, est rompue par ces conceptions hybrides. Nos villages les plus vieux résistent mal à

l'envahissement des "machines à habiter" qui viennent on ne sait d'où, même pas des États-Unis où la maison blanche, à deux étages, au toit incliné, est sans doute fastidieuse parce qu'on la voit trop, mais ne manque pas de tenue.

On cherche vainement un spectacle tout à fait heureux : toujours une horreur surgit au détour de la route que l'on croyait bénie, à laquelle on allait s'abandonner de confiance. "Voyez, m'expliquait un homme de goût qui fréquente une villégiature agréable, il y a un effort dont les pelouses adoucissent les prétentions ou les erreurs ; puis c'est le règne de la cabane." Il exagérait, mais je vérifiais presque son propos à mesure que le chemin déroulait son déballage.

Ainsi, faute de nous surveiller, nous risquons de détruire le charme et la paix de notre pays français pour y substituer le désordre où notre renoncement s'épanouit dans de singuliers ramassis. La couleur aussi s'en va. La campagne s'éteint, dirait-on, de tant de maisons grises au bois lézardé, qui semblent pleurer la joie de vivre, et où l'on s'attriste presque d'apercevoir, au coin d'une fenêtre osseuse, le sourire d'un enfant. Quand on parcourt les provinces de France où, tous les cent kilomètres, la beauté du paysage humanisé se renouvelle, on se plaît à rêver devant ses lignes assouplies, à ce que serait le Canada français si, par miracle, il se débarrassait de son réseau de clôtures et de fils barbelés et faisait renaître, parmi les haies et les arbres retrouvés, la grâce de sa maison.

Les villes subissent la même déchéance. Conçues dans la modération, assemblées avec prudence, sinon même avec recherche, elles ont, en prenant soudain de l'essor, quitté toute règle et couru toutes les aventures. Ceux qui les habitent n'y prennent plus garde ; mais, s'ils s'en éloignent quelque temps, ils ne manquent pas, à leur retour, de remarquer que nos rues se sont liées au hasard des inspirations les plus bizarres, depuis le noyau encore apaisé de leurs commencements jusqu'à l'orgie disparate de leurs derniers, quartiers.

Pour se rendre compte des détails, rien de mieux que d'isoler un anneau de la chaîne et de le contempler à loisir : ainsi Jean Chauvin, d'un coup de *kodak* et Jean-Charles Faucher, dans ses dessins, ont fixé les formes les plus étranges d'un art en désarroi. La disparition des combles a donné place à des frontons, des poivrières, des bulbes, des épis, des tourelles, des créneaux de bois, des soleils de tôle et des rayons d'acier. On a orné les façades d'appareils cocasses : balcons jumelés, vérandas grillagées, escaliers extérieurs sur lesquels on photographie volontiers nos familles nombreuses, comme des grappes à la treille. Pauvres échafaudages qui faisaient dire à Pierre Dupuy : "J'ai eu l'impression d'un peuple en déménagement perpétuel et qui aurait renoncé à retirer les échelles".

Nous avons donc créé un style ? - Si on peut dire. Le fait est qu'il se retrouve ailleurs, qu'il s'implante partout où les nôtres, en se déplaçant, vont recommencer leur demeure, fût-ce aux États-Unis. Un style qui, comme de raison, ressemble à notre langage par sa pauvreté, son laisser-aller, son

manque de caractère ou de dignité. Voilà le mal, car ce laisser-aller, cette incurie en matière d'art, est une des causes de notre infériorité. Dans les grandes villes, comme dans les petites où se blottissent aussi des choses agréables, où cependant la rue principale avec sa bordure de façades plates haletant sous les enseignes lumineuses rappelle à s'y méprendre l'allure des centres américains, on ne perçoit donc guère de nous-mêmes.

Les Anglais, au contraire, n'ont peut-être pas eu beaucoup d'originalité, mais ils sont restés plus fidèles que nous à leurs traditions quand ils n'ont pas ravivé les nôtres à leur profit, pour leur confort. Rien de mieux qu'une promenade à travers la ville pour éclairer la différence d'aspect - je ne parle ni de richesse ni d'ordre - entre l'est français et l'ouest anglais. Et cette différence, on la retrouve, aussi marquée, quand les deux "éléments" ont recommencé à se grouper l'un à côté de l'autre, en dehors des limites de la province de Québec.

Sans doute, il s'agit de villes neuves, donc en formation ; mais il serait temps que, par des lois d'urbanisme, dont l'application serait confiée à des compétences et surtout à des hommes de goût, on mît un terme à l'évolution spontanée qui n'a guère produit que de désastreux. S'il y a des exceptions, elles confirment que l'on ferait beaucoup mieux en y prenant garde. Il est remarquable d'ailleurs que les exceptions à la règle de la médiocrité courante mettent en oeuvre la tradition que nous tenons de la France. On reconnaît aussi des monuments publics qui ne manquent pas de cachet, pour la raison suffisante qu'ils ont été confiés à des architectes, - ce qui, pour la maison bourgeoise, n'arrive pas souvent - ; et que, dans cette sphère plus libre, ceux-ci n'ont pas toujours été gênés par des soucis d'ordre financier ou par les exigences, parfois prétentieuses, du "maître", comme on continue d'appeler le propriétaire. Mais les monuments publics, quel que soit leur mérite, ne feront jamais la liaison entre des rues désordonnées, de même qu'ils resteront disparates, parce qu'ils représentent, jusqu'à les copier servilement, tous les styles, et qu'ils ont été construits pour une clientèle, fût-elle collective, longtemps rebelle à l'art et préoccupée de satisfaire une curieuse volonté de puissance.

* * *

Nous avons réagi, d'instinct ; et tout n'est pas perdu quand on sent battre un mouvement de défense. L'art vit, s'affermi, proteste. Il progresse même puisqu'il fait appel à l'école. L'État s'en est mêlé, non sans mérite car l'opinion publique ne le poussait guère de ce côté. Grâce à lui, on enseigne toutes les disciplines de l'art. Nous avons mis du temps à rattacher ce fil d'or.

L'ancien régime avait installé l'école, centre de ralliement, au milieu de nos solitudes. Détachée de la mère patrie, elle ressemblait à celle de France. À côté de cette école où l'on apprenait à lire, à écrire et à compter, où l'on apprenait à penser à la française, l'Église avait élevé une école plus pratique, destinée aux artisans ; et c'est une grande leçon que nous donnait Mgr de

Laval pour la méditer chaque fois que nous aurions à rétablir ce qu'on appelle nos "virtualités". Au début du régime anglais, nous avons vécu de notre propre substance, absents de la vie publique, réfugiés dans la pure tradition que gardaient seuls l'exemple et la parole : période blanche, dans l'héroïque histoire de l'enseignement français au Canada, celle où d'autres combats nous retenaient. Il a fallu des années avant que ne se redresse sur le champ de notre fidélité la silhouette, aujourd'hui familière, de la "petite école".

Vouées à l'élite, les écoles spécialisées aussi durent attendre pour apparaître que nous eussions de nouveau grandi : quelques-unes, comme les écoles des beaux-arts, ne datent même que du vingtième siècle. "Un pays ne peut vivre et travailler sans une classe intelligente et des chefs, et qui connaît depuis longtemps, les traditions, les *recettes*, si vous aimez mieux," écrit Georges Duhamel. Les écoles des beaux-arts tentent de nous redonner les recettes dont nous avons reçu le secret de la France même, à l'aube de notre vie. Pénétrées de leur mission, elles se sont mises à la tâche avec un enthousiasme qui, avec le temps, débordera leurs cadres et saisira le public. Elles ne négligent rien de notre redressement, revivifiant, au delà des arts libéraux, la décoration, le meuble, la ferronnerie, la céramique, la reliure, le métier, tout notre passé d'art.

L'école primaire enseigne le dessin, du moins le règlement scolaire le veut ; mais je ne sais pas jusqu'à quel point on pratique dans la province cet excellent moyen d'aiguiser l'observation. À Montréal, on exige que les professeurs de dessin possèdent le diplôme des Beaux-Arts : ce rattachement finira par aviver le goût du public, car le dessin comporte une leçon de beauté, de grâce, de force et de caractère, pourvu que, sachant le dépasser, on se prête à son rayonnement. À Genève, j'ai visité une école supérieure, fort agréable de lignes dans sa lourdeur, et j'ai été ému de voir les corridors ornés de gravures choisies avec intelligence. Je tiens du directeur que l'école les achète à l'aide de cotisations recueillies parmi les élèves. On souhaite, en écoutant cela, un peu plus d'élégance ou moins de naïveté dans le décor intérieur de nos institutions.

Puis-je oublier le mérite de l'effort individuel ? Les hommes de ma génération entendent encore la longue prédication dans le désert de celui que nous appelons le "précurseur", et qui en porte d'ailleurs le nom, Jean-Baptiste Lagacé. René du Roure, quand il était professeur à l'Université Laval de Montréal, disait plaisamment, en promenant sa toge dans le silence du corridor central : "Je suis la Faculté des lettres !" Des années, Jean-Baptiste Lagacé a personnifié, dans une Faculté des arts qui, selon le type ancien, s'occupait *de omni re scibili*, l'École des beaux-arts, toute l'École des beaux-arts. Il a parlé sans relâche devant les auditoires que nous réunissions : foules à l'âme vaporeuse, considérables au début du cours, évanouies vers la fin. Il a formé des disciples sans les chercher, car il est modeste et entretient dans son cœur le doux scepticisme de la bonté.

Tout un élan vers l'art décoratif, fait d'intimité et de recherche dans l'aménagement du foyer, a procédé de son enseignement, comme si les tableaux qu'il évoquait se fussent détachés de sa parole pour embellir notre vie. Comment ne pas rappeler à son propos ceux qu'il défendait par son attitude, ceux dont l'âme se retrouvait dans la sienne : nos artistes, ses prédécesseurs ou ses contemporains, qui ont gardé la foi et la lumière malgré l'apathie du nombre, le peu d'encouragement qu'on leur apportait, le flot montant du mauvais goût ? Que de courage, que de persévérance dans le refuge de l'atelier où les oeuvres ont encore le reflet des rêves inutiles. Peuple jeune, nos emportements sont bien de notre âge : nous nous indignons que Durham nous proclame un peuple "sans histoire ni littérature" ; nous lançons des oeufs pourris à Sarah Bernhardt pour avoir osé dire que nous n'avions pas de poètes ; nous voyons rouge si quelque Français plus franc s'étonne de notre langue ; mais nous ne faisons guère pour consacrer parmi nous ce que notre colère revendique, pour placer où ils devraient être ceux qui s'efforcent, par leurs travaux, d'atténuer les propos qui nous blessent.

Quoi qu'il en soit de l'effort scolaire, la masse reste étrangère à l'art ; elle n'y reconnaît pas une expression, pas même une survivance ; elle ne s'en fait ni un confident, ni un allié. L'école, si indispensable qu'elle soit, ne suffit donc pas, si la nation ne s'en détache comme un fruit mûr ou un organisme vivant. Le peuple a plus vite dit qu'on "n'applique pas un emplâtre sur une jambe de bois." Il faut une pensée qui se prolonge dans la volonté, en art comme en autre chose, et pour qu'elle se prolonge ainsi, pour qu'elle ne s'arrête pas en route, il faut qu'elle porte en elle-même une sève qui la réchauffe et l'enrichisse de toutes les valeurs du terreau français. La foi, pour agir, doit s'imprégner de son principe, sentir la raison profonde de sa détermination, obéir à un commandement dont elle accepte les exigences. Autrement, elle ne s'alimente pas, elle se borne à elle-même, satisfaite d'à peu près, bientôt relâchée ou vaincue.

Victor Barbeau a fort bien montré qu'il est vain d'absorber du vocabulaire sans le rattacher à la vie, à cette "vie de l'esprit" que réclame, avec tant d'énergique conviction M. Albert Pelletier. Le vocabulaire appris ne forme pas plus une langue que les noms des gouverneurs, l'histoire du Canada. Parler une langue, c'est *penser* et *vivre* les mots, les convertir "en sang et en nourriture". "Dans l'état de décrépitude où est tombé chez nous le français, écrit Victor Barbeau, s'en prendre au lexique est semblable aux replâtrages qu'obtiennent, pour un soir, les salons de beauté, c'est-à-dire, ne peut-être qu'un artifice, un trompe l'œil. Les mots ne sont que l'habit de la pensée. Épurons d'abord celle-ci et le vocabulaire viendra ensuite de lui-même... Par la lecture, par l'explication des textes, par un contact quotidien avec la pensée française, celle d'aujourd'hui autant que celle d'hier, et par cela seulement, nous arriverons à la possession véritable du français."

Ainsi l'idée de langage et l'idée d'art se rejoignent : nos pierres parlent mal parce qu'elles ne pensent pas, parce qu'elles ne se souviennent plus. Il faut généraliser l'idée de l'art comme il faut généraliser la culture, répandre la

beauté et se décider à la servir, suppléer le métier, toujours nécessaire, par l'esprit critique qui forme l'atmosphère où s'affermite le goût collectif.

Ce sera long, sans aucun doute ! Une revue de Paris demanda jadis à ses lecteurs : "Quel est le plus beau vers de la langue française" ? Émile Faguet répondit : "C'est une ligne de prose, la dernière de la *Prière sur l'Acropole : Dans le linceul de pourpre ou dorment les dieux morts*". Qu'est-ce donc qu'un beau vers ? Quand on est jeune on se laisse prendre à des sonorités que l'âge atténue :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées... Plus tard, on devient plus sévère. L'œil, puis l'oreille, pénètrent le rapport inattendu des choses. Un simple rejet, qui n'a guère de signification en soi, charme par sa couleur ou son mouvement ; un geste, un simple nom propre :

*C'est là que se promène
Madame de Lamballe.*

Et l'on atteint à la poésie pure où le verbe et la pensée se conjuguent en une lumière aux inépuisables profondeurs.

La peinture, nous voulons d'abord qu'elle reprenne la réalité, qu'elle double la photographie, ou qu'elle confirme de couleurs tendres nos rêveries quotidiennes. Qui n'a pas jeté aux orties les chromos chers à son adolescence, soleils ou profils perdus, pauvretés commercialisées où le cœur, sans discuter son plaisir, apaise ses premières ardeurs ? Le *léché* nous retient jusqu'à ce que nous comprenions que l'art, peinture ou sculpture, qu'il soit de la Grèce ou du moyen âge, sentiment ou pensée, jaillit de l'esprit. Leconte de Lisle n'a-t-il pas écrit : "L'art, c'est une vérité choisie" ?

La musique commence par nous bercer ; elle nous prend par ses rythmes les plus simples et nous exigeons qu'elle soit "chantante". Combien ne dépassent pas la joie facile de l'opérette ou les entraînements du jazz, et n'arrivent pas à revêtir d'un accent musical le pauvre dialogue de l'opéra tant qu'un maître ne les a pas initiés ; et ceux même qui parviennent à surprendre l'intimité revêche de la musique continuent souvent de dire que, pour posséder une oeuvre, il est nécessaire de l'avoir entendue plusieurs fois. L'art est donc aussi une longue patience, une expérience mûrie chaque jour comme une consolation.

Qui ne voit l'avantage d'une discipline qui conduit à la formation du goût, source d'originalité et, comme on dit aujourd'hui, de *qualité*. Sur ces deux mots - originalité et qualité - Lucien Romier fonde sans hésiter toute l'économie française. À nous, ils apporteraient, ne fût-ce que dans le domaine matériel, un renouveau qui serait une émancipation. "Il y a une bassesse du goût public, dit un personnage de roman, qui tient, non à la suprématie de l'argent, mais à la suprématie du grand nombre. Il ne suffit pas, pour améliorer

le goût, d'émanciper économiquement le grand nombre. *Viens Poupoule* plaît à beaucoup plus de gens que le thème de Mélisande dans *Pelléas*. J'ai peur que pour beaucoup l'image de la société future, ce soit de fredonner *Viens Poupoule* en pêchant à la ligne. Il ne suffira pas de supprimer le capitalisme pour que les ouvriers aient moins de plaisir à chanter *Viens Poupoule*. *Il faudra les en dégoûter patiemment, et faire non seulement qu'ils aiment autre chose, mais, qu'ils croient n'avoir changé de condition que le jour où ils aimeront autre chose.*"

Nous vivons notre vie sans trop réfléchir à ce que nous accomplissons, ni à ce que nous pouvons accomplir. Nous parlons bien de notre rôle sur la terre d'Amérique, ou de notre mission ; mais, si ces mots ont une signification précise pour quelques personnes, ils ne laissent pas d'être vagues pour l'élite même et, pour la masse, de devenir un mythe dont on ne saurait, il est vrai, négliger la puissance. C'est à l'étranger, lorsqu'il faut l'expliquer dans l'imprévu d'une conversation, que la fonction historique du Canada français se précise peut-être le mieux. La distance, c'est la revue dans l'espace : de notre pays soudain dégagé, de notre passé que l'esprit synthétise pour porter un jugement, des raisons se lèvent qui nourrissent notre espoir et justifient nos attitudes.

Le Canadien, Français d'origine, devenu quelques millions - et cela démontre déjà l'irréductible persistance de la chair -, témoigne d'une civilisation au milieu d'une poussée anglo-saxonne vingt fois plus forte. Son énergie missionnaire n'est pas tarie : il répand la foi sur ce continent, et jusque dans des terres disgraciées. Il a, depuis Lafontaine, contribué à maintenir la règle de l'autonomie ; et il exerce encore, quand il le veut, une influence qui dépasse les limites du pays et surveille la marche de l'Empire. Contre des pruderies violées et parmi un flot d'injures, il a gagné la bataille du vin de France, banni de partout. Au sein de la prospérité américaine, il demeure fidèle à l'ordre et garde un reste de mesure française que l'Amérique lui envierait, si son caractère anglo-saxon et ses habitudes de puissance lui permettaient de l'apprécier. Il a défendu sa langue et cultivé l'humanisme, et il est excellent qu'il se demande si cet attachement est bien solide ; s'il ne gagnerait pas, d'autre part, à le rendre plus apparent aux yeux de ses voisins. Enfin, il dégage une note d'art que les Anglo-Canadiens lui empruntent comme une chose rare qu'il faut préserver en la faisant revivre.

Il est très curieux, cet éveil de l'intérêt anglo-canadien. Je ne crois pas qu'il tienne à une affection spontanée, mais bien au penchant de l'âme anglaise pour les choses de la nature ou de l'histoire, et qui se traduit par une sentimentalité correcte dont on ne sait si elle est sincère que le jour où elle a inspiré des actes. Les Anglo-Canadiens évoquent volontiers les souvenirs historiques de notre province française, son passé de légende ; il se complaisent aux couleurs du régionalisme. S'ils ont négligé la cuisine, ce qui n'a rien d'étonnant, ils ont prêché du moins le retour aux métiers d'art, et pris sous leur protection, pour les commercialiser, les fabrications de nos artisans.

Ils ont consacré des études attentives à notre architecture dont ils ont révélé la beauté, à grand renfort de croquis. Ils ont fait mieux : ils l'ont ressuscitée. Ils n'avaient pas à copier nos églises, car ils en possèdent de fort jolies, très pieuses à leur manière, j'entends dans la souplesse et la discrétion de leurs lignes extérieures, et confiées, d'ordinaire, à un décor qui les pénètre d'une sorte d'intimité puritaine. Mais ils nous ont pris nos maisons pour les placer sur le Mont-Royal, où elles sont trop neuves, trop lourdes aussi, peut-être parce qu'elles sont joyaux des prés et que, dans les villes, il faut les rapprocher mur à mur, toit contre toit, et les élever de plusieurs étages ; pourtant elles font revivre de façon saisissante un moment de notre vie, à ce point qu'on les perçoit dans le matin brumeux comme une évocation. Chaque fois que je les vois, roses ou grises, de granit ou de calcaire, j'éprouve un sentiment de retour ou de bienvenue dont la contradiction se mêle dans la minute où la fenêtre de la voiture qui m'emporte les encadre.

En ramenant chez elle notre maison, en la revêtant d'une robe chamarrée, aux reflets de carrière ouverte, on a maintenu un type qui se retrouve, il est vrai, aussi bien en Écosse, en Irlande, en Wallonie que sur les côtes de la Bretagne ; mais un type qui a dressé chez nous contre la sauvagerie une défense et un abri, et qui se distingue aujourd'hui dans le mortel anonymat du progrès, comme un hors-série de l'édition multipliée à l'infini dans l'habitat américain, où la maison de campagne anglaise et la maison *coloniale* gardent aussi une personnalité pleine de charme. D'origine européenne, elles déploient plus librement leurs lignes dans un espace moins restreint, et leur confort, à la périphérie des villes, abrite le secret du *home*, ou de ce que les Anglo-Saxons appellent le *home*, lequel est de France, disait Alfred de Foville, plus que d'Angleterre où la famille particulariste se disloque au gré des intérêts et où les clubs, auxquels le caractère français ne se pliera jamais, prennent un bon quart de la vie citadine.

Qu'attendons-nous pour prolonger le rêve des humbles artisans venus de France ? Sommes-nous devenus trop jeunes ? Ou, si nous avons vieilli, avons-nous dégénéré ? Sommes-nous déjà abrutis de standardisation ? Qui ne s'est livré au jeu de renouveler notre province au souffle de l'esprit français ! Regardez, en arrachant le masque qui défigure, Montréal accentuer ses traits comme un être grandi normalement. Les proportions modérées des immeubles flanquent les boulevards aux lumières discrètes. Les quartiers de résidence n'ont plus leurs verrues. Dans la banlieue, des maisonnettes, au toit incliné, comme on ne se lasse pas d'en admirer à Outremont, rappellent, dans un enveloppement canadien, le passé normand ou breton. Le soleil égaie le calcaire bleu et, certains jours, l'air circule comme une émanation du grand fleuve. Les terrasses sont utilisées ; la première donne sur le port, les autres s'étagent jusqu'au couronnement de la colline royale. Les édifices publics, qui jaillissent des concours, transforment d'un élan nouveau la vigueur de nos héritages : édifices destinés à nos édiles et à nos magistrats, ou offerts à l'enseignement du peuple. Un théâtre ou une salle de concert - enfin ! - accueille les artistes et convie l'Amérique. On y converse, dans des foyers élégants. Quelle civilisation oblige les femmes à rester trois heures rivées à un

siège, et les hommes à se rencontrer sous le froid des portiques ou dans une antichambre aux relents antiseptiques ? Autour de ces centres intellectuels, des métiers s'animent : couture, modes, fleurs, orfèvrerie, et la ville se réveille à la vie de l'art et à la vie économique, comme New-York autour du *Rockefeller Center* ou Washington sous ses frontons coloniaux ; mais elle est française de langue et, cela se remarque au premier coup d'œil, de traditions. Elle a la fierté des choses vraies et profondes. Le goût s'y affine et, affiné, rayonne sur la campagne qui fournit la ville de tentures, de tissus, de céramiques, d'ameublements, et peuple d'images la durée du foyer.

La culture se remet au service de la cuisine, notre cuisine canadienne, cousine grasse de la cuisine de France. Finie, la grande pitié de l'hôtellerie et du restaurant, finis le gargotier cosmopolite et les fourneaux mécanisés. L'art ménager enfin compris, débarrassé de la réclame américaine, a remis en honneur les inépuisables ressources de notre table et banni les conserves du voisin. Les batailles électorales continuent, naturellement ; des revues naissent et meurent ; des sociétés s'agitent et "vendent le pays" ; mais, dans les banquets, qui restent innombrables, le Canadien français lève son verre, cette fois avec un juste orgueil, aux expressions renouvelées de beauté française que son geste a semées. Ce n'est qu'un rêve, un rêve de "théoricien". Pauvre théorie, dont le nom couve la paresse et dore l'ignorance, pourquoi ne chantes-tu pas à ton tour les bienfaits que la pratique, jusqu'ici, nous a procurés ?

Ce n'est qu'un rêve, et pourtant "il tourne" ! Et dire que notre figure ainsi faite, on viendrait la voir de partout. Il y a trente ans, les hasards de l'amitié m'ont fait visiter, en rade de Saint-Nazaire, le *Léon Gambetta* qui revenait d'Amérique. Je demandai au commandant ses impressions sur le Canada : "Je ne suis pas allé jusqu'à Montréal, m'avoua-t-il, c'est une ville cosmopolite ; mais j'ai beaucoup aimé Québec à cause de son originalité". - "Si vous visitez l'Allemagne, me disait quelqu'un vers la même époque, brûlez Berlin ; voyez plutôt Munich." Ces deux réflexions m'avaient suggéré de conseiller à mes compatriotes - j'étais jeune - d'attirer le touriste. Ce n'était pas une idée neuve, si la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne s'en nourrissaient depuis longtemps, mais c'était une idée vivifiante en ce qu'elle nous révélait la valeur économique de notre caractère français. S'enrichir par sa seule fidélité, cela se voit, mais pas tous les jours. La revue où je publiai mon article est morte à l'âge de trois ans, et d'ailleurs, ainsi qu'il arrive à tous les économistes, ma prose ne valait que cendre et poussière. Tout de même, le temps s'est chargé de me donner raison : le tourisme, aujourd'hui, dépasse plusieurs de nos industries. Il n'est pas la proie des gros capitaux et il alimente beaucoup d'entreprises modestes où les nôtres trouvent leur subsistance. Il peut nous enrichir, à condition que nous gardions nos attraits. Attendrons-nous qu'on nous le prenne, pour nous lamenter ensuite sur la concurrence ? Vivre, c'est agir, aussi bien en économie qu'en autre chose, et c'est bâtir. On dirait parfois que, pour nous, c'est grommeler.

Sommes-nous si loin de Copenhague que sa lumière soit épuisée ? Quelqu'un qui ne ferait que passer parmi nous, qui ne nous verrait pas prier, qui ne nous entendrait pas parler, comment, à regarder nos oeuvres, nous jugerait-il ? Baignons-nous dans une atmosphère française au point d'éclairer l'intelligence qui nous interroge du dehors ? L'œuvre d'art obéit au style. Avons-nous gardé un style, ou les avons-nous poursuivis tous dans une inspiration en désarroi ? Notre devoir et notre intérêt se conjuguent pour nous ramener dans la voie de nos traditions. Le problème, tout le problème, est de les adapter au milieu où l'histoire les a placées. L'effort seul en vaut la peine, par la patience et l'imagination qu'il exige. Refranciser, c'est plus qu'un mot d'ordre, c'est lacérer la chair par l'esprit, c'est renaître.

(Le front contre la vitre, 1936.)

La conquête économique. Tome II : Étapes

IV

Climat de culture

(1936)

[Retour à la table des matières](#)

Pendant les vacances, et devant un décor de majesté, je causais d'enseignement avec un jeune pédagogue.

- Il y a, pour moi, deux mystères, me dit-il. Le premier, c'est que nous étudions si longtemps la langue française et que nous la parlons si mal ; le second, que nous faisons tant de philosophie et que nous possédons si peu de philosophes. - Il en est un troisième, lui répondis-je : c'est que nous ayons mis tant d'efforts à former une élite, et que nous n'en ayons guère.

Peu après, assistant à une réunion scolaire, j'appris avec étonnement que la province de Québec compte plus de la moitié des cadets du Dominion. Je racontai l'histoire des trois mystères auxquels j'ajoutai ce quatrième : la province de Québec est la plus militarisée des provinces et, cependant, celle où il y a le moins de discipline. Une voix ironique riposta : "C'est que nous faisons tout à peu près".

Je ne tire pas argument de ces propos, qui sont demi-confidences ou boutades ; mais je m'inquiète qu'ils aient été tenus, et que l'on y découvre un semblant de vérité.

On a chargé les trois cycles de l'école. Certes, l'école porte de lourdes responsabilités si, comme le cerveau dans l'organisme humain, elle est à l'origine et au centre de la vie intellectuelle. Tous les chemins en partent et tous les détours y ramènent. Les pédagogues peuvent invoquer les circonstances atténuantes, plaider la paresse et la pénurie collectives, accuser la rue et le quartier, renvoyer la balle d'un domaine à l'autre, déclarer qu'ils ne sont pas omnipotents et que, de surcroît, les accabler de nos défaillances est injuste. Il reste que les reproches que l'on dirige contre leur enseignement doivent les porter à réfléchir. Ayant séparé l'ivraie du bon grain, ils chercheront - dépassant en cela la critique - les moyens d'améliorer un régime auquel ils ont sans doute apporté, jusqu'ici, le meilleur d'eux-mêmes.

C'est l'aventure que je voudrais tenter, en me plaçant dans l'axe des progrès accomplis, pour faire le point des bonnes volontés et juger de la route à parcourir ; et en me demandant si le milieu constitué par nos disciplines scolaires pourrait être perfectionné aux fins de vivifier nos énergies. Des sciences, aux-quelles nous avons toujours demandé une formation, sont figées dans des cadres anciens alors qu'elles ont évolué ailleurs, en France notamment. D'autres sont laissées de côté ou réduites à leur plus simple expression. Bref, nous aurions le plus grand profit à utiliser les sciences naturelles et la géographie, le droit public ou civisme, l'histoire et l'économie politique, au renouvellement de nos forces qui s'anémient dans l'habitude ou l'ignorance.

* * *

Connaître le pays d'abord, afin de le comprendre et de l'aimer. Par les sciences naturelles : géologie, minéralogie, botanique, zoologie. Le sol, la flore et la faune. Non pas tant le détail que les grands traits de la figure terrestre. Le mouvement des "Cercles de jeunes naturalistes" poussé dans ses conséquences lointaines : toute la nature canadienne jaillissant des herbiers.

Je dis : la nature *canadienne*. Car nous avons - ces temps sont-ils révolus ? - poursuivi longtemps la géologie dans ses sources européennes. Relisez la préface du *Sol canadien* où le R. P. Pierre Fontanel lamente cette anomalie, la voix d'un élève s'élevant de l'ennui général : "Mon Père, est-ce qu'il y a des exemples de ces choses-là au Canada ?"

On arrive à "lire le pays" à l'aide des sciences naturelles, et à le traduire. L'observation, discipline essentielle, distingue les éléments d'une synthèse où l'esprit, fécondé par l'imagination, se complaît. La poésie des contours, des couleurs, des mouvements, des contrastes, enchante la volonté vers l'amour. Le patriotisme cesse d'être un mot de creuse vanité. Il s'agrippe à la réalité. Il pénètre dans l'école avec le soleil et la vie. Des exemples ? Ils foisonnent en

France, où l'on sait regarder. Et c'est au point que les Français, qui voyagent sur notre territoire, l'interprètent mieux que nous. Ici même, n'avons-nous pas les premières pages de *Terres et Peuples du Canada* d'Émile Miller, large vision, et si émouvante ; *Sa Majesté le Pin*, une belle chose dont le frère Marie-Victorin fait, chaque année, une introduction à son cours de botanique ; et la description éperdue de son royaume, la *Minganie* ?

La voie est entr'ouverte. Coins de pays, régions, plus vastes étendues, masses continentales, se précisent dans notre regard : Île d'Orléans, Haut Saint-Maurice, vallée du Saint-Laurent, alignements montagneux de l'est et de l'ouest, creusement de la plaine centrale, rebord laurentien. Du fameux "point de vue national" c'est, à n'en pas douter, une forme de salut.

* * *

La géographie range les phénomènes naturels comme on fait des bouquins dans une bibliothèque. On aurait tort de négliger la géographie physique ; mais on aurait tort aussi de la réduire à la sécheresse des manuels. "Les Cantons de l'Est occupent la partie méridionale, dans la province, de la région des Apalaches". Que va-t-on tirer de ce numéro 3 de la XXXVIII^e leçon ? Il faut des images, de belles images, des cartes, des reliefs si possible, et - au moins pour ceux qui sont sur place - l'étude du terrain. Pour régénérer l'enseignement agricole, on proposa naguère au Conseil de l'Instruction publique d'installer dans les écoles rurales des armoires où, dans des bocaux, des grains achèveraient de mourir. Palsambleu ! quand, aux portes de l'école, passe

Le sourire paisible et rassurant des blés.

Idéaliste impénitent dans un monde qui se croit pratique, je ne puis me tenir de rappeler un paragraphe de la préface que Jean Brunhes écrivit pour son cours élémentaire de géographie : "La géographie est, dans l'enseignement élémentaire, la discipline qui doit former par excellence les jeunes enfants à ce mode attentif de la vision qu'on appelle *l'observation*. Tout est à admirer, tout est du moins digne de remarque dans ce que la géographie nous invite à regarder : les mouvements pressés de l'eau courante comme la marche rapide des nuages ; le maintien élégant et presque solennel d'une ombellifère, toute droite dans la prairie ; l'élancement d'un pin, l'agitation bruisante d'un peuplier secoué par le vent, la nonchalance souple d'une branche de frêne, la tenue rigide d'une simple épine ; la discipline et le travail des abeilles d'une ruche ; le battement des ailes ou le vol plané d'un oiseau ..."

Pour la seconde fois, je rencontre le poète :

*S'asseoir tous deux au bord d'un flot qui passe,
Le voir passer ;*

*Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser.*

Alliance peu recommandable du poète au géographe ? Ce n'est pas mon avis. On n'enseigne bien les choses que si on en a saisi la poésie, qui est leur philosophie. Si peu que l'on sache de la géographie et des sciences naturelles, quand on part en voyage dans la province ou le pays, on met son petit bagage de connaissances à côté de soi, comme un nécessaire, et le voyage en est transformé. Si la configuration du sol, son comportement géologique ne reviennent pas à notre ignorance, reportons-nous au décor, aux maisons, aux hommes.

Car il y a les hommes. La géographie humaine peuple le sol des manifestations de la vie économique et sociale : habitants, industries, transports. On appelle certains hommes des animateurs : la géographie humaine est une merveilleuse animatrice. Elle apprend par mille traits le sens d'une civilisation : ses valeurs, ses faiblesses, voire sa décadence. Distinguer le milieu immédiat discipline l'esprit en vue de l'intelligence des horizons plus lointains. Ainsi naît la philosophie politique, la meilleure et la plus pratique : celle qui est fondée sur la réalité et non sur l'enjeu électoral.

Le hasard m'a valu de découvrir Mgr Ross, avec qui je suis joyeusement d'accord. Sa pensée se cache où il y a peu de chance qu'on la cherche : dans les *Règlements du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique* (jolie cascade). J'y trouve mes propos confirmés sous deux titres dont l'union m'enchant : le *langage* et la *géographie*, ce qui signifie que Mgr Ross prépare à l'expression par la réalité. Point très important, sur lequel je reviendrai.

Voici d'abord les "exercices de pensée et de langage" : ils porteront sur l'église, la maison paternelle, l'école ; sur les scènes de la vie ordinaire, les accidents géographiques de la localité, le jour, la nuit, les quatre saisons, l'orientation ; sur la vie familiale, la vie intérieure, la vie sociale. Tout est prétexte à leçon : les maisons, le mobilier, "les portraits des frères et des sœurs" (quelques retouches à proposer, le plus souvent), les champs et les jardins, les métiers et les instruments, les bêtes, les gares, les ports, les routes, les jeux, la lumière, le firmament, les sentiments, les souvenirs, les joies, les chagrins, l'église, les fêtes religieuses, le drapeau, les traditions, la patrie.

Puis ce commentaire, que je détache d'un texte dont l'ensemble est imprégné de noblesse et d'ardeur : "Pour atteindre ce double résultat (l'idée et son expression juste), l'instituteur, ou l'institutrice, doit se convaincre que le par cœur doit faire place au travail d'idées ; que l'enseignement livresque, qui demande un moindre déploiement d'intelligence chez le maître et chez l'élève, doit disparaître pour laisser libre champ à la culture active des puissances intellectuelles d'observation, de jugement et de réflexion ; qu'au lieu de la passivité qui reçoit sans réaction les pensées et les expressions des autres, il faut susciter l'activité intérieure qui développe la personnalité et lui donne du caractère".

La géographie ensuite, qui, au moins en première année, "se confond avec les exercices de langage". "L'observation que le programme met partout à la base de l'enseignement rationnel" portera sur les faits journaliers pour les proposer à la méditation de l'enfant. Ils valent mieux que le manuel, dont les définitions semblent planer sur un monde inexistant. Si l'on n'a pas "d'accidents géographiques sous les yeux", on en provoquera, ou on utilisera l'aventure : une pluie, une mare, feront les rivières, les lacs, les îles et les côtes. Du milieu immédiat, on passera à la province, puis au pays, puis au monde extérieur. Le beau voyage !

* * *

On s'étonne du patriotisme des Français : fondé sur "l'environnement", il s'éveille aux choses et aux traditions ; il s'y attache. Il obéit à la logique, sans doute, mais aussi au sentiment. Il faut alimenter nos résistances et les fortifier d'un élan raisonné. Que la terre soit notre premier livre, pour y suivre le travail du peuple, lui donner un sens. Elle a subi une empreinte qu'il faut reconnaître et expliquer. Voilà la difficulté à laquelle se heurtent l'insuffisance de notre culture et notre manque d'imagination.

Quam magni fueris intacta, fracta doces. La France a laissé sur le chantier de colonisation que fut pour elle le Canada des oeuvres où son esprit se reflète encore ; comme, morcelée, Rome révèle sa plénitude par les ruines que le poète dresse dans le temps. Nous ne ferons rien que d'hybride tant que nous n'aurons pas adapté l'héritage français à notre domaine canadien ; tant que nous n'aurons pas compris ce qu'est la civilisation française et que nous ne l'aurons pas pliée à nos exigences.

D'un paysage, d'un bourg, d'un clocher, d'un sillon, surgissent des images qui se transforment en idées-forces, des plus humbles aux plus fières, et s'ordonnent vers un idéal ; l'agriculture et la "petite ferme", gestes renouvelés au rythme des anciens ; l'art, langage plus éclatant que celui qui passe sur nos lèvres parce qu'il s'exprime au grand jour dans la perpétuité de la forme ; la prière qui, depuis le passé, nous porte jusqu'à Dieu. La re francisation est au prix de ces découvertes. En vain changera-t-on les enseignes : si l'on n'a pas changé les esprits et les cœurs, on n'aura rien fait. Refranciser, c'est renaître à la civilisation française et en retrouver les traits profonds : c'est parler, bâtir, vivre, manger à la canadienne, c'est-à-dire à la française. Il ne s'agit pas de copier qui que ce soit, mais de nous refaire la tête, le goût et l'estomac, à moins, comme le craint Olivar Asselin, qu'il ne soit trop tard. Eh oui ! même l'estomac, qui se délabre au poids des sorbets de frigidaire et des sandwiches congelés, des légumes à l'eau, et de l'ineffable parodie des *French Pastries*. "La civilisation française est universelle, écrit l'Allemand Curtius, en ce sens qu'elle embrasse à la fois les formes les plus diverses de l'existence humaine. Elle continue l'idéal de culture antique. Elle en a l'envergure, qui s'étend des normes matérielles aux normes spirituelles, de la technique à la morale. On peut dire qu'en France la civilisation commence avec l'art culinaire. La gastronomie en fait partie. La mode aussi. La politesse également. Bref, toutes

les manifestations de la vie empruntent un rayon à son auréole. Et ces manifestations ne sont pas seulement le privilège des classes cultivées, elles sont accessibles à tous, chacun peut y prendre part, fût-ce de la façon la plus modeste."

La cuisine même "est de l'art", comme me le disait une hôtesse de Rolleboise à propos de cette merveille qu'elle venait de nous offrir : un buisson d'éperlans. C'est le sens heureux où l'hôtellerie s'engage chez nous, quoique, parmi plus de propreté, on y trouve encore une innombrable soupe aux pois, souvent mal faite, des pâtes blêmes comme des déchets, servies sous d'inénarrables portraits de famille, ou dans ces décors de têtes de chevreuils multipliant jusqu'à l'affolement leurs yeux de verre.

Heureusement, l'instinct résiste. Tout seul, le plus souvent. Voué à la double atteinte du chauvinisme et de l'américanisme. Affaibli, étouffé par celui-ci, rétréci, racorni par celui-là. Car, ainsi que le vocabulaire, l'instinct ou, si l'on veut, l'attitude, s'appauvrit hors de la source française. La "Romanie" révèle ainsi, dans le monde, des ondes de plus en plus amollies à mesure qu'elles s'éloignent du centre. La critique sans mesure et parfois haineuse de ce qui est français - j'entends : profondément français - a détruit en nous la vie et nous a repliés sur des réserves d'une insuffisance grandissante. L'américanisme se charge du reste. Il entre, non pas comme un voleur, mais comme un *gangster*, l'arme au poing, des quantités d'armes : produits standardisés, magazines, journaux, radio, cinéma, sans compter les idées, les mœurs et les impondérables. Nous pouvons lui résister, même l'utiliser, mais à la condition de nous être fait d'abord une conscience française, et du coffre.

* * *

On dit que nous sommes des individualistes, préoccupés surtout de notre intérêt personnel et fort peu des intérêts communs. C'est la vérité. Je ne blâmerais pas que nous soyons des individualistes, comme les Anglais qui ont le culte de l'énergie personnelle. Je déplore seulement notre manque de sens social et d'esprit public.

Nous avons cependant un goût prononcé pour la politique, objectera-t-on : il n'est pas de période plus enfiévrée que celle où s'agite une campagne électorale. Nous courons les réunions dont nous goûtons parfois jusqu'aux excès ; nous ouvrons la radio aux querelles des candidats. En dehors de ces moments surexcités, nous suivons les discussions des Chambres avec une satisfaction béate ; et nous gardons une singulière admiration aux représentants que nous nous sommes donnés.

Mon Dieu ! Ces mouvements manifestent tout de même un certain sentiment de la chose publique ; mais combien court, le plus souvent, et borné aux faits d'un jour ou à des luttes dont dépend surtout le sort d'un parti. Bref, nous sommes des *électoraux*, si j'ose dire, et non pas des *politiques*.

Quand il s'agit d'une poussée d'opinion ; d'un appui à donner à une oeuvre, à une initiative ; voire de la simple surveillance de nos intérêts nationaux ; de la sauvegarde de nos vraies traditions, de nos traditions vivantes, et non pas encastées dans le passé comme dans du béton armé ; ou encore, quand il s'agit d'idées, tout uniment, - nous n'y sommes plus. Quelques personnes agitent le grelot dans l'impressionnant silence de l'apathie générale, quand ce n'est pas au milieu d'une hostilité qui met à se manifester une rare ingéniosité.

Est-il possible de corriger un défaut si déplorable ou, en d'autres termes, de former des citoyens, conscients de leur rôle, au courant de leurs devoirs, ardents pour le bien de tous ?

Cela revient à se demander comment apprendre la civilité ou, ainsi que l'on dit aujourd'hui, le civisme.

On peut utiliser l'enseignement pour inculquer le devoir social, pour en nourrir la volonté, en éclairer l'esprit. Brunetière : disait : "En vain changerez-vous les lois, si vous n'avez pas changé les cœurs, vous n'avez rien fait". Combien il avait raison ! Les lois, dans le domaine moral, risquent de demeurer lettre morte ; les principes qu'elles posent, les attitudes qu'elles commandent, les devoirs qu'elles dictent, ne seront acceptés vraiment que si les volontés sont entraînées et les intelligences préparées. Il en est ainsi de l'enseignement qui néglige le caractère et oublie les sources d'action. Dirigé vers la patrie, son passé, son avenir, sa constitution, ses forces vives, il serait transformé.

C'est la thèse que j'ai tenté de soutenir devant le Congrès des universités de l'Empire, en 1921. Je plaidai la valeur sociale de la formation générale donnée dans nos collèges classiques. Je ne dis pas que la fonction sociale soit assurée par la seule culture générale et nécessairement ; je dis qu'on l'en fera naître si on veut s'en donner la peine. Si je viens de mentionner les collèges classiques, c'est que, dans cette occasion, c'est d'eux que je devais m'occuper ; mais ces principes pédagogiques trouvent aussi bien leur application dans l'enseignement primaire, et même dans l'enseignement universitaire. Tout sert à aviver l'esprit civique, le sens social, pourvu qu'on s'y arrête : une version ou un thème bien choisi, une leçon d'histoire ou de géographie, une leçon de sciences naturelles ou de sciences physiques ou chimiques, éveilleront la compréhension des intérêts nationaux.

Est-ce suffisant ? Cette méthode est d'une application assez difficile, parce qu'elle exige une collaboration constante des professeurs d'une institution. De plus, je crois qu'elle doit être complétée par la méthode directe : l'enseignement du civisme ou du droit public, ou un cours sur les institutions du pays.

Je parle de programme : cela ne signifie pas beaucoup, en soi ; tous les programmes sont faciles à faire, et tous sont facilement parfaits. Il s'agit de bien autre chose : enseigner le civisme, c'est-à-dire le devoir social.

Une introduction d'ordre philosophique, mais fondée sur des exemples tirés de la réalité - il en est des centaines - portera sur la société, sa composition et les raisons que nous avons de lui apporter notre appui. Puis des études sur le gouvernement central, les gouvernements des provinces, l'administration, la municipalité, la commission scolaire, la paroisse et, enfin, la famille. Ce sont les "cercles concentriques" qui entourent l'individu, suivant le mot d'un auteur américain.

Qu'est-ce, en définitive, sinon expliquer le rouage de nos institutions ? Et surtout, pas de sécheresse : de la vie, du réel. Le monde est là tout à côté : il s'agite autour de l'école. On n'a qu'à ouvrir la fenêtre pour en percevoir la palpitation et c'est la vie qui est la meilleure leçon puisqu'elle est le souffle même de la nation, de la société, la grande et la petite, la lointaine et l'immédiate.

J'ai parcouru des manuels de civisme, tristes comme la mort, secs, pressés de leur substance. Ils me rappelaient les cours d'histoire criblés de dates, de batailles et de combinaisons politiques ; les traités de géographie où s'alignent les fleuves, les montagnes, les lacs et les villes, et les interminables listes des produits locaux, comme on les appelle. Autant apprendre les noms des rues et des ruelles de Montréal.

Le civisme, c'est une autre affaire. C'est la raison profonde et actuelle de la civilité, c'est le déterminant, la source de la volonté altruiste, le secret de l'humanité. Tout doit servir à le faire naître. Quelles leçons le professeur, s'il sait s'y prendre, ne tirera-t-il pas de phrases comme celles-ci : En 1608, Champlain fonda Québec ; le gouverneur général du Canada ouvrira les séances du Parlement avec l'habituel cérémonial ; la paroisse nous a gardés ; la famille est notre cellule sociale ; l'école est notre premier guide ; l'impôt est nécessaire ; nous vivons d'un capital intellectuel accumulé par des générations ; - que sais-je encore ?

Pour y arriver, il faut du travail, de l'imagination, beaucoup d'observation et des connaissances précises. La vie nationale, la société, la famille, la paroisse, l'école, offrent leurs champs d'étude : il reste à se préparer à les définir et à les raconter de manière à en faire jaillir une leçon qui soit un élément d'action.

L'observation est toujours possible, nous dit-on, mais les livres manquent. Ce n'est pas tout à fait vrai. Il existe des oeuvres très suggestives et fort bien illustrées, qui permettent de recourir à l'image et de pousser jusqu'à l'art. Il est des ouvrages précieux, d'une vive lumière : de Léon Gérin, de Raoul Blanchard, d'Émile Miller, d'Edmond de Nevers, d'Errol Bouchette, de l'abbé Groulx, de l'abbé La Palme, du frère Marie-Victorin, et d'autres.

Évidemment, il faut les chercher, les trouver même, et les lire le crayon à la main, et les méditer, et les vivre. Ce n'est pas toujours possible, je le reconnais, pour le professeur ou l'instituteur rivé à l'absorbante besogne de chaque

jour. Il faudrait un ouvrage sur le civisme ainsi conçu, fait d'aperçus, d'exemples, de propositions, de couleur et de vie. Que n'y met-on quelqu'un, comme à d'autres traités qui nous manquent et sans lesquels l'enseignement languira toujours.

Dès lors, on pourrait préparer la leçon de civisme ; elle ne serait plus reléguée dans le cours de géographie sous le titre : gouvernement du pays. Elle passerait dans les hommes et, tout en gardant notre personnalité - ce qui nous sera nécessaire tant que nous prétendrons rester français -, nous acquerions du moins le sens de la société et nous accepterions nos responsabilités de citoyens.

* * *

Je me suis inquiété de savoir si l'on enseignait le civisme. On m'a répondu : depuis toujours, par la philosophie sociale et la géographie. Ce n'est pas une mauvaise formule, puisque c'est la formule, au fond, de ce qu'on appelle la géographie humaine : la terre et l'action de l'homme vivant en société sur la terre.

Je redoute, ici encore, la géographie tout court. J'ai dans l'esprit la boutade d'un autre pédagogue : "Combien les élèves ont-ils de manuels de géographie ? - Trois, et plus ils en ont, moins ils la savent". Je crains la sécheresse d'énoncés comme ceux-ci : "Les membres du Conseil législatif doivent remplir les mêmes conditions que les sénateurs ; et les députés à l'Assemblée législative, les mêmes que les membres des Communes". Ou encore : "Les comtés sont les grandes divisions territoriales. Chaque comté est une confédération de villages, paroisses et cantons (pas mal, cependant, bonne amorce). Les maires de ces municipalités forment le conseil municipal du comté, le président de ce conseil prend le nom de préfet ou de maire de comté". Voilà pourtant tous les éléments d'une leçon sur le rôle, nouveau et intéressant, du Conseil de comté, à la condition que l'on ne se borne pas à faire réciter cette définition informe. Autant en emporte le vent, et je ne me demande pas où cela conduit, parce que je sais où nous en sommes.

Voici le témoignage de Mgr Ross sur l'enseignement, en géographie, des "faits de l'ordre politique". "Ici encore l'enfant peut voir dans son entourage les faits fondamentaux de l'organisation politique, civile, judiciaire et religieuse du pays. L'enfant parle français, il entend parler une autre langue : voilà qui lui donnera la notion des deux principales races qui habitent le pays. De même pour la religion. Les assemblées populaires et les Scènes électorales lui permettront de réfléchir sur le système scolaire, municipal, gouvernemental auquel le pays est soumis. La vue des officiers de police ou de justice, le récit des procès, condamnations, etc., fournissent les moyens intuitifs de faire connaître nos diverses organisations. Si on mêle l'histoire du Canada à ces constatations, on établira un lien dans l'esprit des enfants, et on leur fera connaître *l'âme* du pays en même temps que son armature. Par là aussi on introduira l'élève dans l'étude de la géographie humaine, beaucoup plus

intéressante, plus utile et plus éducative que la géographie physique dans laquelle on est porté à enfermer toute l'étude de la géographie".

Je souligne ces mots : en y mêlant l'histoire du Canada ; ce qui aboutit à recommander que l'étude de l'histoire porte aussi bien sur l'évolution des institutions du Canada français que sur les faits politiques ou militaires. De la philosophie sociale toujours ; mais, cette fois, dans le passé. Peu importe, après tout, pourvu qu'on en fasse, sous une forme ou sous une autre.

L'histoire du Canada, ramassée dans un manuel, est difficile à apprendre et à retenir. Elle est peut-être une des choses que l'on oublie le plus vite. Si l'on y revient plus tard, elle intéresse mais on a peine encore à en saisir le détail. C'est qu'elle est construite sur le sable ; j'entends : le plus souvent, sur des faits d'ordre administratif, et qui n'ont guère plus de consistance qu'une date. Et c'est sans doute pour cela qu'on l'ignore, généralement.

Il faudrait la simplifier et l'amplifier tout à la fois, afin d'en tirer les idées générales propres à notre conduite.

On la simplifiera en la ramenant à des synthèses.

On conseille d'apprendre l'histoire aux enfants à l'aide de tableaux attrayants, propices au jeu de l'imagination. Pourquoi pas aussi aux grands enfants que nous demeurons tous ? Supprimer des dates, laisser tomber des faits d'intérêt secondaire, pour s'en tenir aux grands mouvements. Ne sont-ils pas les vrais éléments de la culture ? Ne subsistent-ils pas comme des levains, quand tout le reste a disparu ? Les découvertes, la colonisation, les résistances, les organismes, voilà tout l'ancien régime. Qui posséderait la *Naissance d'une Race* de l'abbé Lionel Groulx en saurait assez pour vivre avec intensité la vie canadienne.

On amplifiera l'histoire en donnant de la couleur à ces tableaux de civilisation. Peindre à grands traits, mais peindre ; utiliser les faits, comme un coup de pouce, pour accentuer la chaleur et le ton. Bien charger sa palette. Jacques Cartier revient-il parmi nous : dire ses origines, ses attaches, ses services, le dresser sur son navire, à la recherche des "étoiles nouvelles", le suivre, dès son arrivée, dans ses gestes de catholique et de Français, qui éclairent encore notre voie. Le Jacques Cartier de Léon Gérin, par exemple - une simple brochure, mais quelle toile ! Juxtaposer les pâtes par des dispositions habiles et nécessaires, et qui nous habituent à chercher, hors de nos cadres, les harmonies ou les dissonances : les procédés de colonisation de la France et de l'Angleterre ; le resserrement des premières fondations anglaises et l'expansion de l'Empire français en Amérique ; l'exercice spontané du parlementarisme chez nos voisins et nos hésitations à prendre en main nos affaires ; nos réactions aux tendances impérialistes de Londres ; les conceptions différentes de l'unité nationale ; la valeur ou le danger des civilisations que nous coudoyons.

Pour amplifier l'histoire jusqu'à en faire une discipline, il faut surtout lui restituer les institutions. Je n'en ai pas aux batailles ni aux faits politiques, mais j'estime qu'il faut, à la suite de Léon Gérin et de quelques autres, chercher les raisons profondes de notre survivance où elles se trouvent : dans la famille, la paroisse, l'association, l'école, - et dans la loi. Quelle pitié que les monographies de Gérin soient enfouies dans la *Science sociale* de Paris, depuis la fin du siècle dernier. Publiées demain, telles qu'elles furent écrites, elles illumineraient nos origines et nos résistances. *L'Émigrant percheron ; Au Foyer de l'Habitant ; Le Rang et la Paroisse ; La Concurrence étrangère et l'Évolution industrielle* ; et la dernière - la plus remarquable, au gré de M. Omer Héroux, *La Loi naturelle du Développement de l'Instruction populaire*. Cela est pétri avec de la chair. Nos manuels mentionnent avec timidité quelques efforts de colonisation vers Mont-Laurier, la Gaspésie, le Saguenay, ou l'Abitibi. Dans l'œuvre de Gérin, on vit cette colonisation, on en reconnaît l'innervation ; on prend contact avec une force vive. Sur un sujet pareil, avec Gérin, Raoul Blanchard et Louis Hémon, de bonnes cartes, des photographies aériennes, quelle leçon ! Et précieuse, et pratique comme une règle de vie. Paul Valéry semble regretter que l'homme s'excite "de souvenirs de souvenirs", et que "l'histoire alimente l'histoire". Les hommes politiques, incapables de bâtir sur l'avenir, qui "n'existe pas", se déterminent sur le passé : l'échafaud de Louis XVI est celui de Charles Ier ; et l'Empire de Napoléon, celui de Rome. Il serait, certes, malheureux que les hommes fussent satisfaits, comme c'est trop souvent le cas pour nous, de l'ombre d'un souvenir dont le propre est de se défigurer ; mais il est bon quand même que l'histoire alimente, non pas l'histoire, mais l'avenir. Je m'accorde cependant à Paul Valéry quand il réclame que l'historien découvre les "constantes" que M. André Lebey appelle, de son côté, "la conscience humaine". "Accroissement de netteté, accroissement de puissance", dit encore Valéry. À cette condition seule, le souvenir se fait vigoureux.

* * *

Somme toute, la méthode d'enseignement ou d'utilisation des sciences, que je tente d'exposer, se ramène à l'observation des réalités économiques et sociales. On peut donc faire des études économiques et sociales tout le long du programme. Même en mathématiques, en raisonnant, par exemple, sur le calcul des intérêts qui, en soi, n'a rien d'affolant ; ou encore, comme le voudrait Monseigneur Émile Chartier, en établissant la hauteur des tours de Notre-Dame plutôt que la hauteur d'une tour quelconque dressée dans le désert de l'abstraction. En comptabilité, l'application à la vie courante est tout indiquée. Mais les choses elles-mêmes, qui sont dans la classe ou que l'on regarde dans la rue, expriment de mille façons la vie économique et sociale : la chaire où le maître prend place et les pupitres des élèves étaient naguère dans la forêt ; la montre de l'épicier du coin est un rendez-vous d'alimentation. C'est ce que la Commission des écoles catholiques de Montréal a compris : cet enseignement diffusé des choses ou des événements est commencé, en attendant que le Conseil de l'Instruction publique porte l'économie politique au programme officiel.

Elle y est déjà en vérité, et il suffira peut-être de rappeler qu'elle y est. C'est la géographie, *Scientia* parens, qui en est encore chargée : maîtresse Jacqueline de l'enseignement, elle est de tous les métiers, tour à tour physique, politique, économique, humaine. On lui confie les produits de la ferme, les bois de commerce, les industries régionales, l'arrivée et le départ des bateaux et des trains, les routes, les téléphones et les télégraphes, les postes, point de rencontre des échanges. Lourde tâche, et qui risque d'être escamotée sous les plus fastidieuses énumérations.

À mon sens, l'économie politique doit être installée dans l'école, non pas à une place d'honneur si on l'en juge indigne, mais parmi les utilités, les impérieuses utilités.

Pourquoi, selon le mot d'Olivar Asselin, nous sommes-nous gavés de "clichés funestes" ? À nous entendre, notre race serait incapable de solidarité et manquerait de sens pratique. Propos fantaisistes, propagés par des Américains et acceptés par nous, comme tant de propos américains, sans réflexion et faute de mieux. Les Américains ont mesuré le sens pratique à de vastes entreprises mécanisées, dont on commence, aux États-Unis même, à douter. Le Français aussi est un "réalisateur", et un merveilleux réalisateur. Son amour du métier, son esprit d'économie et son souci des proportions ont tout de même bâti la France. Chez nous, ses procédés d'exploitation du sol, longtemps suivis, et perfectibles, ici comme en France, nous ont préservés : nous avons conservé, sur cette terre, la "ferme" vers laquelle les États-Unis reviennent aujourd'hui. Serait-il si difficile d'en faire autant dans l'industrie ? En commençant par restaurer le goût, puis les habitudes, que n'accomplirions-nous pas avec un marché assuré de près de trois millions de consommateurs, à qui se joindrait une clientèle anglaise, voire américaine. Je sais des "spécialités" qui l'on déjà prouvé.

Elles ont réussi par ce qu'elles ont offert d'original et de sérieux. Si elles sont peu nombreuses, c'est que notre vie économique, notre économie nationale, n'existe pas ou compte si peu. Elle va au petit bonheur. Elle n'est pas dirigée selon des idées générales. Quelques organismes, je le veux bien, s'y intéressent de temps à autre, mais elle ne bénéficie pas d'une pensée commune. Et elle s'étiole, lamentablement ; alors que dans tous les livres que l'on écrit sur nous et de l'aveu des étrangers qui nous observent simplement, elle apparaît comme l'arme indispensable à notre survivance. Il est peut-être plus grave encore que nous ayons négligé les conséquences sociales d'une économie mégalomane, à laquelle nous nous sommes livrés corps et biens, et que nous attendions une inutile révolution pour nous en dégager.

Nous nous plaignons, enfin, de concurrences qui, par parenthèse, ne sont pas toutes israélites. Elles nous font toucher nos faiblesses et nos reculs. Pour les vaincre ou les contenir, on recommande "d'acheter chez les nôtres". Rien de plus légitime. Disons même que c'est un devoir. Tout le monde doit vivre, et nous d'abord, j'imagine. Mais prenons garde que, en nous transportant ainsi

dans les sphères de la sentimentalité, on s'adresse plus au cœur qu'à l'esprit. Nous savons ce que vaut le sentiment devant les passions ; que vaudra-t-il devant l'intérêt si la connaissance ne le guide pas ? Au devoir correspond le droit : le droit du consommateur à ce qu'on a accoutumé d'appeler le "service", et le "service" suppose la connaissance qui conduit à l'organisation, et même à l'éducation de la clientèle.

Par quelque chemin que l'on prenne, que l'on veuille aviver notre sens des affaires, affermir notre économie ou secouer la concurrence, on revient au même point : savoir.

Et nous attendons du temps qu'il nous guérisse, par une insouciance qui n'a d'excuse que son aveuglement. Sitôt qu'un enfant est malade, on réunit autour de lui la kyrielle des spécialistes, qui le palpent, l'auscultent, le pénètrent de rayons, et, leur tâche achevée, prescrivent un régime avec des médicaments. L'anxiété des parents trouve cela tout naturel : il faut refaire les forces du malade et l'engager solidement dans la vie. Si une épidémie s'abat sur une école, on voit accourir les préposés à l'hygiène publique, qui s'ingénient à combattre le mal, gardent les avenues, établissent des barrages pour garantir la population. Mais s'il s'agit de redresser une situation économique qui se délabre avec une inquiétante rapidité, plus personne, plus de remèdes, plus de science ; quand il faudrait, par une action positive, reconstituer les forces. L'économie politique n'est pas une panacée, tout le monde en convient ; du moins est-elle un de ces toniques dont on dit qu'ils ne font pas de mal. Nous en avons besoin pour mouvoir nos volontés afin que, parlant le même langage et remuant les mêmes idées, nous tombions d'accord sur la défense de notre dignité. La diffusion intense de la *science économique* et sociale, surtout sous ses formes les plus simples, sous ses aspects les plus familiers, refuserons-nous ce moyen de renouveler nos énergies ?

* * *

Je propose donc qu'on rajeunisse de vieilles disciplines, qu'on en institue de nouvelles. Cela se fait depuis longtemps ? Il se peut bien ; quoique, si cela se faisait beaucoup, cela se verrait un peu plus.

Un prêtre de mes amis a eu la rare fortune d'organiser de neuf une classe de philosophie. Aux leçons exigées par le baccalauréat, il a ajouté, chaque semaine, une heure de français, une heure d'histoire de l'art, une heure de science sociale, une heure d'histoire comparée. Dans une outre ancienne, il a versé du vin nouveau, laissant au temps de prolonger la cuvée. Plus heureux que moi, il a fait ce que je me suis contenté de dire. Il attend. - Et quelle porte il ouvre sur la rhétorique supérieure où l'élève, mûri de science, retiendrait le culte de l'expression !

Pour mener à bien ce programme, des réformes "parapédagogiques" seraient sans doute à souhaiter :

des manuels qui gagneraient à être moins "nourrices, sèches" et à s'égayer au contact d'un art plus affiné ;

des bibliothèques, où le maître, de qui on exige beaucoup, puiserait le surcroît de savoir que tout enseignement requiert ;

des pédagogues formés dans des écoles normales mieux averties, ou munies des facilités qu'elles réclament à bon droit ;

un bureau central d'examineurs résolu à découvrir chez les francs-tireurs qui l'assailent la vision nette des intérêts nationaux ;

enfin - mais j'aborde ce dernier point avec respect -, un Conseil de l'Instruction publique revêtu de pouvoirs plus étendus et qui s'occuperait davantage de pédagogie.

Il est d'usage, lorsqu'on a plaidé devant un tribunal, de "citer des autorités". Je n'en ai pas. Si pourtant : une, et qui en vaut bien d'autres. J'ai interrogé du regard, de la pensée ou de la parole plus de vingt-cinq promotions d'étudiants - livre ouvert sur l'avenir.

(Le front contre la vitre, 1936.)

La conquête économique. Tome II : Étapes

V

In Hymnis et Canticis

(1936)

[Retour à la table des matières](#)

Trente ans, Maurice Barrès a fixé dans ses *Cahiers* les ombres et les rayons de sa gloire. Carnets de route dont l'aspect matériel importait peu à l'auteur qui les achetait au hasard des boutiques, dans les villes où il passait : Venise, Tolède ou Alexandrie. "Épinglons nos trésors", disait-il. Il y jetait, pêle-mêle, des mots, des récits, des souvenirs, des inquiétudes, des rêves. On y voit luire l'aube de ses grandes entreprises.

Ils forment aujourd'hui des volumes. La lecture en est difficile, sinon fastidieuse, au moins pour nous qui vivons loin des subtilités de l'âme française. On réprime mal une impression de dessèchement en même temps que l'on touche aux sources incessantes de l'exaltation. Il faut poursuivre cette lecture avec les ménagements que l'on apporte à reprendre les pièces d'une collection.

Les Cahiers nous livrent en effet une chose infiniment précieuse, "une règle de vie", accordée au rythme des préoccupations qui assaillent l'homme, tour à tour homme politique ou romancier, et s'épanouissent dans le frémissement de son esprit. Tout est tendu vers une formation : les faits, les idées,

l'écriture même. Barrès ne néglige rien de ce qui le touche et prendra demain sa signification dans l'œuvre encore insoupçonnée. Il retient l'image d'être fugitive. Il dégage la lumière et l'indique d'un trait pour qu'elle renaisse sous la cendre du temps. Règle aussi de travail. Dans le refuge de cette méditation quotidienne, l'écrivain prend conscience de ses valeurs.

Nous avons la révélation de l'amour - la piété, disait Péguy -du métier. (Le troisième *Cahier* se termine par cette définition : "Mon art, un besoin d'expression juste"). Dans la préface qu'il a écrite pour le premier volume, Philippe Barrès cite des recettes plus précises : "*Léchez votre ours... Ne quittez votre bouquet que lorsqu'il fait bien rond ...Parvenez à vous dégager de votre ouvrage et à le dominer ; tenez-vous au-dessus comme l'abeille au-dessus de son miel.*" La pensée de Barrès, excitée par l'événement, est dirigée vers son métier d'écrivain et, plus haut, vers sa propre perfection. Perpétuellement, il se nourrit dans le désir de s'accroître.

Comme il est loin l'à peu près que l'on déplore chez les nôtres. Quel exemple de contrainte professionnelle et de progrès spirituel ! Aimer - ce sont presque les mots de Barrès -ce qu'on a choisi de faire, sinon même ce que le sort impose de faire ; accomplir sa tâche dans le respect des principes dont elle doit résulter. Que ne gagnerions-nous à cette surveillance, quand la médiocrité, l'imprécision, la satisfaction facile, une paresse généralisée, marquent notre existence au point que nous ne nous rendons plus compte de nos insuffisances.

Certes Barrès n'est pas le seul qui ait confié au papier l'ordinaire de sa pensée. Dès l'école, n'avons-nous pas copié des vers ou des tirades et griffonné des fiches, témoins, au fond des tiroirs, d'enthousiasmes souvent inexplicables à l'âge mûr ? Le carnet ne s'inquiète pas tant de l'expérience des autres. Il reçoit l'apaisante vérité d'une confiance. Il harmonise l'observation et la lecture en une réflexion rapide où la sensibilité se repaît. Un vers qui plaît, une citation qui éveille un mouvement, le reflet d'un caractère ou la couleur d'un horizon, un incident banal qui prend la force d'un argument, un aveu ou un espoir, même les contractions de la souffrance, tous les mouvements de l'intelligence devant la vie, s'ordonnent et demeurent. Peut-être n'y revient-on jamais ? Cc n'est pas sûr, car il y a une curiosité du souvenir. Peu importe, d'ailleurs, pourvu qu'on ait pris l'habitude de réagir. Merveilleux procédé pour ceux que séduit l'expression ou qui, plus simplement, voient avec regret se diluer dans l'indifférence uniforme des jours les images dont ils ont pourtant soupçonné la beauté !

Que de gens, hélas ! cristallisent peu, qui n'ont pas de sens critique, qui restent de glace devant l'universel ravissement des choses, repliés sur le vide de leur cœur, victimes d'idées toutes faites, de conventions ou de préjugés, et n'atteignent jamais à la connaissance, même à la présence de leur être, satisfaits de subir l'inexorable nivellement de l'imitation. Le mieux que l'on puisse espérer, c'est qu'ils mettent dans leurs gestes le noble instinct d'une tradition ;

mais la tradition est dans un singulier péril quand l'âme ne la perçoit plus. Au contact des mœurs étrangères, elle ne saura même pas qu'elle périclète lentement.

Déjà elle se traduit moins bien. La sensibilité émoussée renonce à s'exprimer. Elle se réfugie dans la commodité d'une éloquence toute faite, abreuvée de fausseté jusqu'à l'enivrement de ce qu'elle croit être la vérité, et ignore l'inspiration de la réalité où se poursuit le drame de sa destinée meurtrière. Elle en arrive à se nourrir de mots creux. Erreur fatale, qui s'installe dès l'école et dévie l'esprit de l'enfance. Les mots ne s'apprennent pas, ils se vivent : on ne les possède vraiment que si on les a utilisés. La langue multiplie nos connaissances à l'infini des êtres et des choses. Le vocabulaire irradie les nuances du monde extérieur et les fait passer en nous. L'intelligence, à son tour, reprend les mots, et les ordonne dans le domaine de la spéculation où le Français met tant de complaisance. Des idées naissent, s'unissent, se complètent par la réflexion ; et la volonté se détermine aux clartés de la vie intérieure.

Ceux qui ne s'inquiètent plus des mots, de leur précision, de leur pureté, de leur valeur d'expression, se rendent-ils compte que leur attitude est une abdication, voire une trahison, parce qu'ils ont oublié, s'ils l'ont jamais eue, la règle qui les aurait retenus dans la fidélité. Leur langue, engorgée d'anglicismes, s'anémie comme un organisme livré aux globules blancs. Et c'est une chance si, par un snobisme à rebours, ils n'exhibent pas la phobie du bon langage, c'est-à-dire du simple langage, s'appliquant à des tournures bâtarde où s'encanaille leur prétendue démocratie ; ou s'ils n'acceptent pas leurs fautes en prétextant qu'ils savent mieux et que, de surcroît, depuis Louis XIV, la France parle mal.

J'ai entendu des gens de robe défendre avec éloquence l'expression, hélas ! consacrée : "Faire application au tribunal". *Application*, c'est un mot français, disaient-ils, pourquoi ne pas l'employer ? Évidemment. On en a vu bien d'autres ; mais, *application*, n'a pas le sens qu'on lui prête. S'étonne-t-on que *present* veuille dire *actuel* en anglais ; et que *actual* signifie *réel* ? Heures chinoises, sans lesquelles le langage ne serait que fadeur. Surtout : irremplaçable discipline dont dépend rigoureusement notre caractère. Les mots n'obéissent pas à notre fantaisie. Ils ont chacun leur son, leur couleur, leur éclat, leur mystère. L'écrivain croit les juger quand ce sont eux souvent qui condamnent l'écrivain. Il faut les respecter : ils sont la pâte de la pensée. Écrire, c'est modeler. Qui a vu un sculpteur accentuer un sourire ou mettre de la lumière dans un regard, comprendra.

Rien d'étonnant que le goût s'effrite aussi quand on n'en cultive plus les ressources, quand on n'en soupçonne plus les secrets. Les mœurs subissent les infiltrations américaines. L'art, malgré les promesses de certains réveils, qui d'ailleurs ne soulèvent encore qu'un bord de paupière, malgré l'évidence de notre talent, a prodigieusement reculé depuis soixante ans que la cabane a gagné nos villes. Ainsi parlait du moins un jeune abbé, épris de beauté, alors que tous deux nous nous engageons dans un des détours les plus charmants de la province, la vallée de la Yamaska. La maison de pierre subsiste, ici et là,

dans nos campagnes et les yeux se posent avec délices et regret sur ce témoin de nos vertus passées, mais les dépendances, noircies par le temps, mal disposées, ne l'accompagnent plus de richesse ni de grâce. D'inénarrables boîtes carrées, au toit en cascade, jettent dans un village qui allait être joli tout entier, le désaccord de leur laideur. Dans cette architecture et dans la naïveté d'un mobilier que seule la piété nationale me retient de qualifier, on chercherait en vain une discipline de salut. La vie continue vers la mort.

Nous sommes encore français, non pas peut-être par où nous croyons l'être, mais par des traits plus enfoncés que nos réflexes attestent. Plongés depuis tant d'années dans un bouillon de culture anglo-saxon, il serait étonnant que nous n'y eussions pas laissé des bribes de notre personnalité. Nos gestes se sont guindés, soit imitation, soit condescendance, au contact de la réserve britannique. L'idée que nous avons du sens pratique, le mépris où trop souvent nous tenons l'intelligence, sont des emprunts, pas très heureux, à nos voisins. Notre parlement provincial, dont nous faisons une forteresse, est imprégné de procédure anglaise, et le jeu électoral s'accomplit à l'américaine quoique, j'en conviens, les électeurs s'en repaissent à la française.

Il nous reste notre visage, que l'on changerait difficilement ; quelques vieilles coutumes, celles qui n'ont pas voulu mourir, on ne sait trop pourquoi ; l'indéracinable individualisme "plus résistant qu'entrepreneur", comme on a qualifié celui que gardent les gens de l'ouest de la France ; un manque congénital de solidarité ; l'esprit de clan par quoi la Bretagne nous aurait marqués plus que l'on ne pense d'ordinaire, et l'esprit chicanier qui est le lot de la Normandie ; un certain attrait de l'universel que nous devons au catholicisme ; la langue et des lambeaux d'architecture ; surtout le droit, qui a façonné nos biens, nos foyers et nos liens civils.

Que ces choses aient subsisté, je n'y contredis point. Mais qui ne s'inquiéterait qu'elles soient désormais vouées à une sorte d'empirisme, sous l'évocation d'un passé que nous renonçons à analyser, et sans philosophie du devenir ? N'est-ce pas le plus grand danger que nous courrions, cette absence de surveillance sur nous-mêmes, qui provient de l'ignorance où nous vivons de nos puissances ethniques et d'un détachement de plus en plus accentué des règles auxquelles notre durée devrait se soumettre ?

La langue et le goût, les deux signes auxquels je me suis arrêté, révèlent notre civilisation comme la végétation, la vigueur de la terre. Les abandonner, les négliger, c'est renoncer à notre caractère. La langue, en particulier, est le cran de notre résistance et la condition de notre survivance. Aussi longtemps que nous n'aurons pas compris cela, il n'y aura qu'à se laisser sombrer. Il faut donc restaurer la langue dans sa fonction, qui est essentielle et que nous ne pouvons pas rejeter sans accepter le risque de disparaître. Il faut rétablir la plénitude de son rôle dans l'élite et, par l'élite, dans le peuple ; il faut remonter par elle jusqu'à l'idée de civilisation et jusqu'à l'idée de patrie que, par malheur, nous ne possédons plus guère et dont nous n'allons pas faire des ex-voto suspendus au temple désaffecté d'une histoire glorieuse.

* * *

De quoi jaillit la discipline qui conduit l'esprit ?

Barrès, dans le troisième volume des *Cahiers*, réfléchit sur la formation qu'il sied de donner à de jeunes Lorrains. Il faut les élever in hymnis et canticis. Ce rejet de l'hymne pour la Fête-Dieu, de saint Ambroise, Barrès l'emprunte à l'abbé Bremond, et il en est enchanté au point de le mettre en exergue au livre de l'école. Il veut exalter chez l'enfant la leçon de la tradition, qui vient par la famille, et lui faire connaître et comprendre la terre où il vit, le milieu qui va l'absorber.

Je retiens surtout les passages où Barrès conseille d'éveiller chez les petits Français des images du pays, où sa théorie sur l'éducation repousse le vide des formules pour les vibrations de la vie.

Il écrit - et l'on remarquera la consistance de ce style improvisé :

"Cette tradition de ses morts et de sa terre que chacun doit retrouver dans sa conscience, elle ne consiste point en une série d'affirmations décharnées dont on puisse tenir catalogue. Et, plutôt que des jugements sur la société, c'est un sentiment général de la vie, c'est une manière de réagir commune en toute circonstance à des gens de même formation. Il ne suffira guère qu'à un enfant je fasse apprendre par cœur les plus beaux aphorismes du monde ; il faut que je trouve des images qui soient vivantes pour un petit garçon dans sa vie de tous les jours, des images, entendez-moi bien, qui déchaînent en lui de la musique."

De la musique ! La gamme des sons qui forment l'harmonie de la patrie. Voilà qui condamne le procédé, les accumulations de dates et de batailles, les énumérations fastidieuses où s'épuise la géographie, la stylistique morte réduite à une mnémotechnique blafarde, les principes "sans chair", enfin, dont on ne fait des motifs d'action que si on les raisonne en les rattachant à la vie.

L'enseignement livresque est la cause de notre mal. Il s'en tient à la lettre du manuel, que reflète le miroir de l'examen. Nulle vie. Un champ clos de questions et de réponses, les unes entraînant les autres dans un mouvement de mitrailleuse. J'ai parcouru trente copies que le hasard m'avait confiées : elles étaient désespérément semblables, et presque toutes portaient le maximum des points. On s'y résout, mettons qu'on s'y résigne, pour assouplir la mémoire et parce que, me dit-on, le terrible examen est la pierre de touche de la docilité de l'élève et du zèle du maître.

Il y a lieu, sans doute, de cultiver la mémoire, les mémoires, car on en compte plusieurs, mais pourquoi ne pas les nourrir de belles choses et faire intervenir la raison ? Par malheur, le livre, comme on l'emploie, n'est qu'un instrument. Autant démonter un mécanisme pour le seul plaisir de dénombrer

ses pièces, sans s'inquiéter de leurs fonctions. Que demeure-t-il des noms de rivières, de montagnes, de ports ou de villes accumulés "L'espace d'un matin" ? N'ai-je pas rencontré cette question : "Énumérez les principales baies de la côte de l'Atlantique" ? Et ces gouverneurs du Canada retenus à la file comme font, des rues de Montréal, les contrôleurs de nos transports en commun ! Quelle sécheresse en soi qu'une règle de grammaire si on ne l'a pas, en l'appliquant, vivifiée de nuances ! Quelqu'un m'a confié qu'il avait appris la stylistique par cœur : dites, ne dites pas ! Espère-t-on provoquer l'amour de la langue par l'ennui ?

Il y a deux mondes : celui des manuels et l'autre, le monde extérieur dont on néglige les leçons. Nous nous installons dans un décalque et, ce qui est plus grave, nous en prenons l'habitude au point de ne pouvoir plus en sortir. La vie, dans ce refuge que nous prenons pour une formation, nous laisse dépourvus. Notre science des choses n'est pas adaptée aux choses, si bien que nous ne trouvons pas de solution immédiate au problème le plus élémentaire s'il se pose dans la pratique courante. Combien n'ai-je pas tenté d'engager vers le raisonnement de têtes pourtant assez bien faites, sans arriver à les tirer des chemins battus de la mémoire ! Pas de vision, encore moins de personnalité : un automatisme sans attaches. Car le savoir livresque ne persuade pas du principe essentiel de la connaissance : l'action ; n'aboutissant pas à une discipline, il ne passe pas dans la volonté.

Le Devoir a publié vingt fois, à propos du *Catéchisme pittoresque* de l'abbé Victorin Germain, ce passage d'une lettre de Mgr l'évêque de Gaspé que je relis toujours avec délices :

"Je crois votre livre très propre à procurer aux parents et aux institutrices, par son langage simple, clair, l'intelligence des choses qu'ils doivent enseigner aux enfants ; propre aussi à fournir aux catéchistes de toutes catégories, prêtres ou autres, un modèle de la simplicité avec laquelle il faut parler aux enfants des choses élevées de la religion. Mais j'y mets une condition : c'est qu'on ne se mette pas en frais de faire apprendre le texte par cœur, et que l'on se contente de saisir la moelle de la doctrine pour en nourrir l'esprit et le cœur de l'enfant." - *In hymnis et canticis !*

Du catéchisme à la philosophie il n'y a qu'un pas dans le domaine de la spéculation où s'épanouit la spiritualité. C'est aussi un signe des temps que ces quelques lignes consacrées par le père Robert Fortin aux premières *Journées thomistes*, tenues à Ottawa, en 1935 : "Ce qu'il faudrait, semble-t-il d'après les mêmes rapports qui ont constitué la partie dynamique et pratique de ces journées, c'est un thomisme plus vécu, et par conséquent plus vital et plus vivant ; plus vie, dirions-nous tout court, dans l'étude comme en classe, pour les élèves comme pour les maîtres. Et donc, par voie de corollaire, un contact direct avec les écrits, les principaux du moins, entre autres la *Somme Théologique* de saint Thomas d'Aquin."

Ces deux textes ne nous indiquent-ils pas le salut, par un effort résolu pour nous débarrasser du *livresque* afin que se produise - je cite encore le compte rendu du père Fortin - "le réveil sous les cloîtres" ; et que, dans une lumière nouvelle, se ressaisisse l'âme populaire.

* * *

"Si nous cherchons, poursuit Barrès, le meilleur dressage pour qu'un enfant s'accorde à la longue série de ses morts, un principe, c'est d'abord que son imagination se forme en toute confiance auprès de ses parents. Une magnifique condition, c'est ensuite que le pays où il habite, au lieu d'être une chose inanimée, un milieu morose, devienne une influence. Toute région présente une pensée, et cette pensée demande à pénétrer les cœurs."

On sait le parti que l'auteur a tiré de cette idée, et de quels accents il a chanté la Lorraine, exalté la *Colline inspirée*, dressé "la terre qui semble respirer" comme un témoin des civilisations successives.

Que prêche-t-il de ce lieu d'élection sinon l'observation, source de précision et d'énergie ? En manquons-nous assez ! Un pédagogue, parlant devant des pédagogues, disait avec sérénité : "On nous demande d'observer ; mais enfin, Messieurs, qui donc observe tant que cela ?" Ce propos authentique, tenu sans l'ombre d'un sarcasme, marque la limite où nous a menés le manuel, le point de bifurcation vers l'espace irréel où s'accomplit notre destinée.

Nous ne nous plions aux hommes ni aux choses. L'influence absorbante du milieu, la psychologie des groupes ethniques qui nous pénètrent, ne nous intéressent pas. Une apathie généralisée livre la nation aux influences étrangères. Celle-ci ne s'appuie plus sur la terre ni sur ses morts, elle ne saisit plus dans les événements le fil de ses jours, faute d'un retour sur elle-même qu'elle devra pourtant effectuer si elle ne veut pas que s'effondre une résistance qui tient de moins en moins à l'esprit.

L'absence d'observation apparaît dans la pauvreté de nos réactions devant la nature. "Quelle belle lune ! Le beau lac ! Les jolies fleurs ! Le bel oiseau !" Allons-nous au delà ? L'élan de notre cœur se borne à ces abstractions qui manifestent universellement notre ignorance des sons, des couleurs, des reliefs, et de leur enivrante harmonie.

Je n'en ai pas au manuel en soi, qui est indispensable ; mais sa fonction est de nous donner des notions fondamentales qui ne soient pas des platitudes. Il doit fuir l'insipidité et trouver dans l'illustration et la disposition des matières un correctif à l'ennui. Mettons que c'est la manière de se servir du manuel qui est déplorable. Il faut, pour l'animer, faire sortir des mots leur valeur d'orientation ; on n'y arrivera qu'à la condition de dépasser le livre, d'en faire le point de départ d'une leçon projetée sur la réalité. Si on a pris la peine de regarder autour de soi, quelles ressources n'a-t-on pas alors !

Barrès glisse entre deux idées, cette indication brève qui indique bien sa manière : "Donner un sens à la montagne". Voilà ce dont il s'agit : donner un sens à la terre et à l'histoire. Le détail, recueilli avec patience et piété, nous y conduira, tous les détails et pas seulement celui qui traduit l'activité politique, tous les détails qui expriment notre humanité. "Ouvrir les fenêtres sur la vie", formule d'aération, reprise à notre profit par le chanoine Jeanjean qui, lui, pouvait se payer le luxe d'être prophète en notre pays et de braver nos susceptibilités.

"Donner un sens à la montagne". Notre vallée, qui paraît monotone à l'Européen, est enrichie du mouvement que lui communiquent les collines montérégiennes. Leur nom les rattache au Mont-Royal que Jacques Cartier baptisa. Nous les voyons, différentes selon que notre course nous entraîne : depuis Hochelaga, au moment de franchir le Saint-Laurent, depuis le vaste horizon que commande Saint-Sulpice, du tournant de Laprairie ou de la courbe du bassin de Chambly. Dans la brume matinale, elles gardent longtemps une douceur laiteuse, promesse d'un beau jour. Par vent d'est, quand l'atmosphère se purifie avant la pluie, ou dans les prenantes incrustations des soirs d'été, elles précisent leurs contours empourprés.

Que sont-elles ? Pourquoi ces roches dures, ramassées comme des pachydermes au repos dans la brousse, s'alignent-elles vers le sud ? Un manuel que j'ai vite épuisé, n'en dit rien. Les géologues sont naturellement plus précis. Ces "montagnes", comme on les appelle parce qu'elles paraissent élevées par rapport à la plaine, unie tout autour d'elles, sont des témoins au milieu du *drift* glaciaire, aplani par une mer aujourd'hui disparue. Interrogeons Marie-Victorin qui sait faire jaillir de l'exactitude des choses les images que réclame Barrès :

"Au temps effroyablement lointain où l'humanité ne vivait encore que dans la pensée de Dieu, où notre vallée laurentienne était un bras de mer agité de tempêtes, une suite d'îlots escarpés émergeaient, comme d'immenses corbeilles de verdure, sur l'eau déserte et bleue.

"Les soulèvements de l'écorce ayant chassé les eaux océanes ne laissèrent au creux de la vallée que la collection des eaux de ruissellement, et les îlots apparurent alors sur le fond uni de la plaine alluviale comme une chaîne de collines détachées, à peu près en ligne droite, et traversant toute la vallée depuis le massif alléghanien jusqu'à l'île de Montréal. Ce sont : le Mont-Royal, le Saint-Bruno, la montagne de Beloeil, Rougemont, Sainte-Thérèse, Saint-Pie, Yamaska et d'autres encore, dont l'ensemble forme ce que les géologues, habituellement moins heureux dans leurs désignations, ont appelé les "Montérégiennes". Ce nom si bien sonnante mérite de passer de la langue scientifique à la langue littéraire, si tant est qu'il y ait lieu de faire cette distinction.

"Bubons volcaniques, bavures volcaniques, marquant une ligne de faiblesse dans l'écorce de la vieille planète, les Montérégiennes ont résisté mieux que les argilites environnantes à l'inéluctable travail d'érosion qui remodèle sans cesse la face de la terre. Elles s'élèvent maintenant au-dessus de la grande plaine laurentienne, modestes d'altitude, mais dégagées de toutes parts et commandant d'immenses horizons.

"Le Mont-Royal et sa nécropole, les petits lacs clairs du Saint-Bruno, les prairies naturelles et les pinières du Rougemont, ont chacun leurs charmes particuliers, mais la montagne de Beloeil semble avoir toujours été la favorite des poètes, des artistes et, en général, des amants de la nature."

* * *

Barrès propose aussi des pèlerinages pour "dégager chez un jeune garçon ses dispositions chevaleresques et raisonnables, le détourner de ce qui est bas, l'orienter vers sa vérité, susciter en lui le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir, le préparer enfin à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle". De cette idée, qu'il avait jetée dans un de ses carnets, Barrès a fait les *Amitiés françaises*, admirable manuel romancé, d'une simplicité de sommet. L'auteur conduit le jeune Philippe à Sion-Vaudémont, à Domrémy, à Lourdes. Il discerne dans les traits du pays contemplé de quelque promontoire, une pensée en marche depuis le passé païen qui vient battre comme un flot d'histoire les roches où l'enfant se tient immobile, les yeux ouverts aux images qui l'assaillent, comme un souffle en pleine figure.

Combien nous gagnerions à placer à portée de notre main, pour les moments de doute, ce *vade mecum* d'un petit Français en quête d'une formation qui monte de sa terre. Peut-être nous inspirerait-il des pèlerinages sur notre propre sol, ou de simples courses vers des endroits plus chers à force d'être mieux connus, mieux interprétés, et dont nous ferions les *Amitiés canadiennes*. Nos étendues que menace l'ennui de l'uniformité, s'animent de régionalisme ; elles deviendraient le cœur de traditions plus intimes. Des centres se précisaient jadis : Montréal, Arthabaska, Saint-Hyacinthe, Saint-Jean. Autour d'un tribunal auprès duquel un juge consentait à résider, une aimable société prenait conscience de sa distinction, aimait la petite patrie dont des poètes disaient les beautés.

Le mot pèlerinage, au Canada français, évoque tout de suite Québec, notre lieu d'élection. Sainte-Anne de Beaupré, qui est comme la croix d'un long chapelet de villages anciens, et Carillon, aujourd'hui trop oublié d'un peuple qui s'attarde à la stérile amertume de ses défaites. Quel beau livre à faire sur ces trois noms ! Mais suivons Marie-Victorin sur l'un des Montérégiens, le mont Saint-Hilaire, ainsi qu'on s'est enfin décidé à l'appeler. Ce fut - le sait-on bien ? - un lieu de recueillement, au temps de Mgr de Forbin-Janson. On y avait construit une chapelle, vers laquelle se déroulait un chemin de croix. Il n'en reste plus que des ruines, quelque bois vieilli, de fortes chevilles rivées au

temps, et "une belle floraison de lis tigrés, issus sans doute des bulbilles tombées des bouquets des pèlerins et qui, en juin, épanouissent leurs grandes fleurs orangées tout autour du rocher." Ces fleurs, parfum d'une prière qu'aucun geste ne renouvelle plus !

Marie-Victorin se tient aussi debout sur le socle qu'il a cherché, comme le petit Philippe. Vers lui montent aussi des images et des voix, celles d'aujourd'hui et, plus lointaines, celles d'un passé païen que la croix et les lis absolvent et rachètent. La similitude est frappante entre les tableaux de Barrès et ceux du grand savant, missionnaire des écoles chrétiennes.

"On resterait ici longtemps ! On voudrait voir le soleil entrer, au matin, en possession de son domaine, voir la nuit venir par le même chemin et prendre sa revanche ! On se reporterait facilement au temps où toute cette plaine n'était qu'une seule masse houleuse de feuillages, parcourue, le long des rivières, par des troupes de barbares nus. On verrait les chapelets de canots iroquois descendre rapidement sur l'eau morte ; on verrait les beaux soldats du Roi de France, dans leurs barques pontées, monter vers le Lac Champlain, couleurs déployées. Sans doute, l'endroit où nous sommes était un poste d'observation, et pris par mon rêve, j'ai presque peur, en me retournant, de trouver debout sur le rocher quelque guerrier tatoué d'Onondaga appuyé sur son arc !"

Mais l'âge des Peaux-Rouges est révolu ; tournée, la page des contes barbares. La terre respire aux labours. Des gens sont venus du Perche, de l'Anjou, de la Normandie, de la Bretagne, de la Saintonge, de la France de l'ouest, des gens au langage clair, à l'âme tenace. S'adapteront-ils aux conditions que leur impose l'aventure conduite en un siècle où l'on pense coloniser avec une poignée d'hommes un monde cinquante fois plus grand que la France, où l'on rêve distraitemment d'un empire que le Ciel eût créé. Les voici à l'œuvre. Sur le sol accueillant ils recommencent le geste de l'ancêtre, il ouvrent notre sillon. Mais le propre de l'aventure est de n'avoir pas de bornes : elle devait les emporter plus loin dans la forêt, pour y subir l'inévitable choc du nombre et de la richesse. Fini, le beau rêve d'expansion. Les lis de France n'ont pas tenu sur l'immense drapeau. Repliés, ramenés aux limites de la Vallée où ils avaient installé leurs maisons de pierre, ces hommes ont du moins remporté dans leurs enfants la victoire de la fidélité :

"C'est la paix immense d'un beau pays béni de Dieu, où la terre est généreuse, le ciel clément, où l'homme ne se voit pas mais se devine pourtant. C'est lui qui achève de ruiner cette incomparable forêt dont la terre laurentienne, aux âges de sa jeunesse, couvrait sa nudité. C'est lui qui a jeté sur la glèbe ainsi mise à nu, ce réseau de clôtures, ce filet aux larges mailles qui la tient captive. Toute cette humanité épandue qui marche dans les champs, qui gîte sous les toits, semble d'ici tranquille, silencieuse, appliquée d'après un plan préconçu et supérieur, à tisser cette immense tapisserie pastorale. Et cependant nous savons bien - puisque nous y étions il y a un instant à peine - que les passions éternelles y grouillent et s'y heurtent, que la haine y grimace,

que l'amour y chante la divine chanson échappée au naufrage de l'Eden. Oui ! au cœur de ces maisons-joujou qui rient sous le soleil, il y a toute la pullulation des sentiments et des chimères, des joies et des peines, des langueurs et des chagrins, des amours et des haines. Les bébés, nés d'hier, dorment dans les berceaux ; les vieillards qui mourront demain, tremblent dans leurs fauteuils à bras ; les enfants, le rire aux lèvres, explorent le pays inconnu de la vie, les jeunes gens vivent pour la joie de vivre, et demandent à vieillir ; les mères besognent au grand labeur de tendresse. Au milieu de ce chaos d'âmes diverses, de ces vies montantes et descendantes, les clochers se lèvent nombreux dans la plaine, orientent en haut, redressent les pensées des cœurs, drainent vers la paix des sanctuaires la vie supérieure des âmes. Ah ! les clochers ! Qu'ils sont beaux d'ici, et symboliques ! Qu'ils disent donc clair et franc, la foi splendide, la noblesse d'espérance et la grande sagesse du pays laurentien !"

Comme le manuel est loin et large ouvert le livre de la nature ! On se récriera peut-être à l'accent poétique de l'homme de science ; mais cet élan est assez généreux pour que chacun y puise sa part d'inspiration. Pas un mot, d'ailleurs, qui ne corresponde à la réalité. Ceux qui du fameux "pain de sucre" ont regardé la plaine, revivent, dans l'évocation de Marie-Victorin, le spectacle qui les captiva un instant sans qu'ils y aient mis toujours la même curiosité. Désormais l'amour du pays a trouvé sa raison. Il naît de la connaissance qui se transforme en patriotisme. Tout s'éclaire. Quiconque a acquis ce sens du réel le garde. Je ne suis pas l'ennemi de la manifestation nationale qui, le vingt-quatre juin, promène sous les yeux de la foule notre gloire française, surtout depuis qu'on y fait passer un reflet d'art. Tout au plus y vois-je avec regret des gestes politiques et de la réclame. Mais ces allégories, c'est encore du manuel, du manuel illustré, ou des illustrations du manuel ; tandis que la leçon de la nature et du travail de l'homme, apprise et méditée sur place, chaque jour, chaque heure, s'infiltré dans l'âme et provoque une symathie ¹ agissante, anime l'intelligence.

Cette manière d'enseigner la nation sous la forme d'une "géographie cordiale", suivant le mot de Georges Duhamel, a pour nous une importance capitale si l'on veut bien s'élever jusqu'à la philosophie de notre destinée. André Siegfried me disait combien il avait été frappé par "l'unité de l'Amérique", des deux Amériques. Le sud et le nord superposés, repliés l'un contre l'autre sur la charnière de l'Amérique centrale, se ressemblent étrangement : montagnes, plaines et glaces polaires. Le facteur géographique est donc le même. Rien de l'Europe. Le rayonnement, la pénétration d'un groupe plus fort que les autres, y joue sans difficulté. Les adaptations se font sournoisement, à la faveur du territoire.

Ainsi l'influence des États-Unis s'exerce sans que des accidents de climat ou la nature des lieux y mettent obstacle. Elle est plutôt commerciale en Amérique du Sud, où la lutte des civilisations s'accomplit entre l'élément

¹ [Tel quel dans le livre. JMT]

espagnol et l'élément indien, celui-ci singulièrement ravivé. Mais l'Amérique du Nord est ouverte au rayonnement de New-York et de sa culture hâtive et hybride. Le commerce, la finance, puis la musique, les lettres, les habitudes, les façons de sentir, coulent librement comme un fluide le long des tranchées ouvertes. Je parlais de pénétration, n'est-ce pas un envahissement naturel ?

Voilà pourquoi notre problème synthétisé se ramène à cette proposition d'André Siegfried : "Somme toute, votre avenir dépendra du facteur historique et de sa puissance de réaction contre le facteur géographique."

Est-ce la simplifier trop pour le plaisir bien français de poser la question que de la ramener à ces lignes simples ? Je ne le crois pas. C'est une vérité terrible dont les conséquences, déjà, sont évidentes. - C'est pourquoi, répliquai-je, nous devons connaître notre territoire, le marquer de notre empreinte, le poétiser de notre travail, *le maintenir nôtre*, fût-ce contre les courants naturels, afin d'y trouver un élément de résistance, une *amitié canadienne*, qui nous préserve et qui retienne notre patrimoine, malgré tout.

Raoul Blanchard a fait une expérience curieuse. Il a commencé ses randonnées au Canada par l'est de la province de Québec, la Gaspésie et la rive sud du Saint-Laurent. Pendant quelques années, il n'a guère dépassé Québec ni Montréal. Puis il a visité le reste du pays : le centre et l'ouest. Revenu de ce voyage, il me confiait : "Vous êtes différents des autres, et je m'en réjouis. C'est quand on arrive par les États-Unis ou par le Canada de l'ouest qu'on s'en rend compte. Ici, je retrouve vraiment quelque chose de français. Je n'en doute plus". Facteur historique qui a résisté jusqu'ici dans son ensemble, par la terre façonnée, par des vestiges d'art que nous allons perdre à force de copier les autres.

Pour connaître et aimer ce territoire que nous avons formé, qui est nôtre encore, rien ne vaut pour nos esprits latins comme d'en pénétrer, par l'observation constante, la beauté et les traditions. Le patriotisme du Français n'est pas fait d'autre chose que de connaissance et d'amour. J'écoutais un soir Tellier de Poncheville parler de son pays. Quel Canadien aurait mis autant de feu à décrire nos horizons ! Relisez les livres de voyage, fort en honneur en France depuis quelques années. Les Français parcourent toute la terre, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique. Quelle joie, au retour, chez Dorgelès, Béraud, Bonnard ou Paul Morand ! Que dire de *Plaisir de France*, de Lucien Romier ? Si je n'avais déjà surchargé ces pages de citations, que n'y cueillerais-je, sur la terre, les routes, le pain, le vin, les femmes de France ? Un Allemand, Curtius, attribue ce patriotisme à l'école française, où les petits acquièrent un merveilleux qui ne les laissera plus.

Mieux encore ! Le Français a l'habitude de sentir sa terre natale à ce point qu'il nous applique sans effort sa manière lorsqu'il atteint chez nous. J'en trouve une preuve dans une page de Louis Gillet sur Québec :

"Mais c'est à Québec surtout que vous retrouverez la physionomie française. Une vieille petite ville grimpante, une série de raidillons escaladant une falaise, et que domine un château, c'est un type de ville entièrement étranger aux États-Unis, qui ne connaissent que la ville plate, sans saillie du terrain, le damier des maisons étalé dans une plaine ; au contraire, c'est le type le plus commun chez nous ; qui se promène à Québec, pourrait se croire, par moments, à Poitiers ou à Angoulême. Bien entendu, au lieu d'un de nos faibles coteaux de l'ouest, vous avez ici un rocher, un contrefort de vraie montagne, et au lieu d'une de nos petites aimables rivières, c'est ce puissant St-Laurent, vigoureux comme un bras de mer, se frayant passage à travers la chaîne des Laurentides ; mais dans l'ensemble, c'est bien la même ville d'allure militaire, un poste défendant un passage, une ville de ces temps où le premier des besoins était la sécurité. Là encore, les monuments sont rares et ne sont guère magnifiques. Le Canada n'est pas le Pérou : c'est un pays de bûcherons et de laboureurs, où la bourgeoisie même est le produit du travail, et c'est en quoi la nouvelle France ressemble le plus à l'ancienne : si bien qu'aujourd'hui encore, c'est peut-être là-bas qu'on retrouve le plus clairement, non pas l'image de cette ancienne France, mais sa réalité.

"Oui, un vieux toit de tuiles, la fierté d'un comble à la Mansart, comme celui du séminaire ; les longs couloirs austères, d'une gravité ecclésiastique, éclairés par des jours rares et parcimonieux, qui disposent à la sévérité morale, à la vie intérieure ; parfois un écusson, un mascarons, un motif fleuri souriant sur une vieille porte ; un simple nom de rue, comme celui de la Claire-Fontaine ; des villages, surtout, des chapelets de villages alignés le long des rivières, avec leurs humbles églises et leurs petits clochers, qui mettent une âme dans ces campagnes ; ces villages aux trottoirs de bois, ces villages qui portent les noms de Longueuil, de Sorel, de Gaspé, de St-Ours, de Contrecœur, de Ste-Anne, de Grondines, de Varennes, de l'Espinaye, de l'Ange-Gardien, de Rivière-du-Loup ; tout cela compose là-bas une poésie française ; même les paysages ont quelque chose de champêtre, la nature y a pris une physionomie domestique ; l'homme à force de travail, l'a formée à sa ressemblance, et cette ressemblance est celle de nos contrées. Il y a un air de famille répandu sur les choses, qui fait que nulle part on ne s'y sent étranger. Cette nature lointaine est devenue hospitalière. C'est un double de chez nous, non pas à la façon de ces villes des États-Unis qui s'affublent des noms illustres d'Utique ou de Syracuse ; non, c'est quelque chose de bien plus réel et de bien plus profond. On dit qu'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers. Ces Français de jadis, en transplantant là-bas leurs vertus, leur courage, leur patience, en défrichant et en remuant cette nouvelle terre, en l'épousant et en la rendant féconde, en ont fait un morceau de France."

* * *

De l'ordre, Barrès dit à son tour, obéissant au besoin de logique et de beauté qui sollicite l'âme d'un Français : "Il s'agissait de vivre en Lorraine, j'ai donné à ces espaces, à ces images, un sens et un ordre." Ce fut toute sont

ambition. Suivons-le jusque sur les sommets où se découvre l'horizon d'un pèlerinage suprême.

Il y a dans ce "il s'agissait de vivre en Lorraine" l'aveu de l'acceptation du destin, un renoncement de l'intellectuel devant des limites, précises qui sont une captivité. Barrès avait sans doute rêvé "sous l'œil des barbares" d'un avenir plus libre, de l'audacieux succès où l'eût conduit le culte du moi, cette reprise de l'individualisme romantique au sein des réactions naturalistes. Il eût exalté sa vie. Au lieu de cela, il se courbe sous la loi de la terre et des morts qu'il a saisie au fond de sa méditation éperdue. Encore là, il hésite. Il craint de n'aimer qu'avec son cerveau une terre qu'il aurait élue de raison. Il se croit un déraciné plongé dans le néant de l'idée, qui "intellectualise". Il s'interroge sur l'amour exclusif que désormais il réserve à sa petite patrie. Il aperçoit quelques nuages. Il redoute de n'être qu'un captif de sa volonté, d'avoir châté sa vie à la comprimer ainsi dans les murs d'une prison. Il écrit ces mots terribles : "C'est ma patrie et j'y suis étranger ; la fleur s'étonne du tronc rude, mais elle passe, il demeure." Ce n'est qu'un instant. La Lorraine est plus forte que l'ennui du poète : "Il ne faut point en rester à exprimer des sentiments faibles, douloureux et mélancoliques, il faut trouver la source bouillante d'enthousiasme."

C'est la Lorraine qui le console et l'aide à se ressaisir. Il quitte son cabinet où flotte le doute ; et sitôt qu'il s'engage dans la campagne, il se sent transformé comme s'il recevait en pleine figure l'afflux de son innéité : "l'air doux me baigne, l'horizon rafraîchit mes yeux ; de tout mon corps je me conforme à ma Lorraine. Je cesse de penser ; je suis maintenant une plante lorraine, heureux, joyeux, intéressé par tous mes sens."

Il a choisi sa patrie. De là, il se résout. Il veut poétiser la Lorraine morne, aux ondulations d'une désolante nudité. Il s'emploie à en trouver le secret, à lui arracher les intimes raisons que l'on a de l'aimer, à révéler son charme. Il sait qu'en agissant ainsi, il sert sa grande patrie, la France, qui d'abord veut être aimée. "Je dois hausser l'âme lorraine. Je dois mettre ces jeunes gens dans un état d'exaltation, dans une haute idée de leur pays qui deviendra, avec l'occasion, le principe de grandes actions lorraines."

Et voici comment, dans ses *Cahiers*, il exhale un chant d'amour : "Comme un fruit parvenu à sa maturité retombe dans le sein de la terre dont il est sorti, il faut que tout mon esprit enrichisse la terre lorraine. En Lorraine, j'ai pris et ma vie et mon âme, mon premier jour et tous mes jours, elle a fait mon regard et puis l'a dirigé ; chez elle rien ne m'est indocile, cependant elle me gouverne et je veux, comme elle le veut, formuler sa discipline. Mon intelligence pourrait s'intéresser ailleurs qu'en Lorraine, mais mon cœur y demeure tout. Je ne saurais longtemps vagabonder d'esprit, je me replie sur la Lorraine pour être en paix avec mon cœur."

Il a élu sa patrie, choisi de s'y conformer et de la servir. Est-il nécessaire que nous entendions à notre tour ce conseil, que nous suivions son exemple ?

Nous restons fidèles au passé qui n'est plus en nous et dont les richesses seraient, si elles étaient reprises et exploitées - avec quelle acuité nous le sentons parfois -, notre salut. Il n'importe. Les tristesses ne manquent pas non plus autour de nous : celles que nous nous forgeons, celles qui se lèvent trop souvent d'un milieu rétréci de satisfaction. Apprenons à "rejeter les copeaux de la journée", à porter, dans le contrat que nous ferons avec la nation, ce que Maurras appelle "la clause de l'espérance". Le bon peuple n'a cure de ces subtilités. Il obéit à la chair et s'inquiète peu de la pensée. Quelques jeux d'ordre patriotique raniment sa foi qui est tenace au point de ne pas s'interroger. Pour vivre et résister, il lui suffit de la haine sourde que couvent les mots d'entente ou de *fair play* et qui masquent les hypocrisies politiques. Il s'ennuie bien un peu, sa vie se décolore. Au contact absorbant du foyer anglo-saxon où il est plongé comme une braise, il prend, sans le savoir, des attitudes comiques. Il subit le danger lentement, sans se rendre compte qu'il le subit. Mais enfin il a pour lui la chair encore, si l'esprit risque de l'abandonner.

C'est à l'élite de reprendre l'esprit à son compte. Qu'elle accepte la tâche, même si elle lui paraît comporter l'abandon d'orgueilleuses intimités. Certes, il serait plus beau, ou plus consolant, de s'abandonner aux seuls chants de la France, de vivre dans l'isolement superbe d'une civilisation retrouvée, de périr en artiste, mais le chemin qui conduit à ce rêve, d'ailleurs impossible, dévie de la patrie que Dieu nous a donnée. Rien n'est désespéré encore. Le penseur doit s'attacher à réintégrer dans le contrat de la nation "la clause de l'espérance." Comme Barrès, il doit accepter une mission qui exalte notre terre. Son rôle est de replacer la grande, l'universelle chanson française, dans nos forêts canadiennes. La vie est à ce prix. Qu'il s'applique à la faire renaître comme, dans nos longs hivers, on voit reflourir les arbres.

(Le front contre la vitre, 1936.)

La conquête économique. Tome II : Étapes

VI

Responsabilités intellectuelles

(1931)

[Retour à la table des matières](#)

Le progrès n'a lieu que si l'intelligence se prête à son éclosion ; il ne dure qu'à condition d'être renouvelé par l'esprit.

Un siècle d'industrialisme s'y est trompé qui n'a voulu entendre que les revendications ouvrières parmi le bruit des usines, négligeant les droits de l'invention sans laquelle pourtant il n'eût pas existé. La pratique, dont on se pare naïvement, ne serait que routine sans l'inspiration de la théorie, sans la discipline d'une pensée. Si l'on veut sauver notre temps de l'emprise matérialiste et des laideurs du "quantitatif", c'est à l'idée que l'on s'adressera, à l'idée qui consent à produire mais dans la suite des traditions qu'elle perpétue. Ainsi se transmet le capital intellectuel, nié parfois sous prétexte qu'on ne le sépare pas de la personnalité, mais qui accumule tout de même dans le temps ce que le génie a conçu de beau et d'utile ; si bien que, en y renonçant, l'humanité s'appauvrirait jusqu'à la barbarie.

Les économistes eux-mêmes, dont la fonction se prête aux choses qui se comptent, ont découvert au fond de leurs recherches, confinées au matériel, l'acte de foi du crédit, le ressort de la moralité. De la richesse, convoitée

d'abord pour la puissance qu'elle recèle, ils ont fait une source de services. L'un deux s'en est ouvert dans des pages où, se rapprochant des plus grands penseurs du christianisme, il donne aux possédants des conseils que quelques-uns ont suivis, qui, comme Rockefeller et Carnegie, ont fait à l'hospitalisation et à l'enseignement des dons, non de charité, mais de justice sociale.

* * *

Nous n'échappons pas aux lois communes.

L'avance économique nous gagne ; elle nous emporte en tourmente. Tout change autour de nous et nous-mêmes avec tout. Où sont les jours où nous vivions soumis au sort que nous avons choisi, les jours que des gravures anciennes évoquent, dans leur simple vérité, à nos yeux encore si près du passé ? Les méthodes, les gestes, ont évolué vers une rupture à laquelle trente années ont suffi. Depuis peu, le mouvement qui s'avive accentue l'impression d'une force que rien n'arrêtera plus et que le monde entier subit.

Sans borner la question nationale à l'intérêt matériel, on admettra que l'argent, pour si méprisable qu'on le tienne, n'en est pas moins à la source des plus indispensables initiatives et que les puissances financières qui nous encerclent constituent le péril nouveau. Ceux qui nous ont observés du dehors l'ont remarqué, déplorant comme une raison de défaillance toujours possible notre infériorité économique. Nous avons subi d'autres assauts qui nous ont appris la lutte et la victoire ; mais il ne s'agit plus des attaques ouvertes, des diminutions légalisées auxquelles nous avons opposé la ténacité de nos revendications et la persistance de nos foyers. La poussée cette fois est anonyme, et l'on ne sait plus si elle obéit à une autre volonté que celle qui la meut vers le gain : elle passe, utilisant nos énergies qui seront bientôt ses captives, soulevant des admirations béates, des ambitions néfastes, qui aboutissent à de pénibles renonciations.

Il faut installer notre défense sur le terrain où l'événement nous a conduits ; organiser nos résistances, garder une part de ce que notre insouciance abandonne, veiller surtout, en nous enrichissant, à conserver notre caractère, à porter avec la fortune les responsabilités qu'elle enfante. Le combat devient intérieur : nous vaincrons désormais par notre mérite.

* * *

Il n'y a d'ailleurs de changé que la tactique, si la fidélité à soi-même est le conseil que déjà François-Xavier Garneau puisa dans notre histoire. Défions-nous toutefois de la courte consolation des mots qui échouent à l'action. Nous avons du souvenir plein nos armes et nos comices, et cela nous fait à l'occasion une jolie cocarde. La fidélité est plus qu'une devise ; c'est un effort constant vers la réalisation des motifs qui déterminent depuis le passé, vers le déploiement des qualités natives : toutes choses dont la vie courante n'offre guère de traces.

Or, l'action intellectuelle est un de ces motifs. Nous l'avons senti dès le lendemain de la défaite où nous avons appelé l'école à la rescousse ; et l'hommage le plus légitime monte vers ceux qui ont accompli tant de sacrifices pour nous donner la vie de l'esprit. Nous maintenons une attitude prise, recherchant dans la culture un élément de force, une preuve de vitalité et une raison de nous comparer avec avantage. Mais la conviction qui anime le plus grand nombre s'arrête souvent à l'intention. Nous sommes satisfaits de peu. Nul ne sondera jamais à quel point nous le sommes ; et nous n'avons pas accepté dans sa plénitude le devoir de perfection que nous impose l'héritage français.

Qui sait même si nous n'éprouvons pas à l'égard de l'intellectuel une sorte de dédain, jusqu'au jour où nous en avons besoin pour le charger de nos responsabilités. Être à part en ce pays, et qui consent, ignorant ses ressources, à subsister de peu, nous lui faisons juste la place dont il se contente. Que ne s'adonne-t-il aux affaires ou à la politique comme tout le monde, au lieu de se pencher sur des livres que l'on n'ouvre plus ou de tenter des découvertes qu'il n'exploitera même pas ? De là à ranger ses travaux parmi les choses dont on n'a pas le temps de s'occuper ou qui sont du domaine irréel et commode de l'idéal et de la théorie, il n'y a que le pas d'une ignorance. Jeune, on s'instruit ; vieux, on a mille raisons de n'y plus songer. Il s'établit en définitive une contradiction marquée entre nos actes et les paroles que nous consacrons à proclamer notre supériorité intellectuelle.

Apprécions-nous, pour l'avoir méditée, la valeur de la civilisation que nous prétendons répandre ? Il est à craindre que non. Le temps, en nous éloignant de nos origines, en a estompé les traits : nous nous abandonnons aux entraînements du voisin parce que nous ne savons plus bien ce que nous représentons, ce que nous portons de précieux. Il nous arrive, sans examen, de prôner l'excellence des autres et de leur emprunter des gestes auxquels notre tempérament français devrait se refuser. Ayons donc une bonne fois la fierté de notre race ; et si, pour cela, il faut apprendre ce qu'elle a accompli, remettons-nous à ses enseignements.

Nous connaissons ainsi que nous en valons d'autres et jusque dans les méthodes où l'on nous estime, en général, inférieurs ; que nous avons aussi des mérites, différents mais solides, et dont le libre exercice apportera à la nation de notables compléments. Nous réclamons le respect de notre personnalité ethnique, est-ce pour y renoncer ? Nous faisons valoir comme un bienfait politique la diversité des caractères, est-ce pour les confondre ? Nous posons des revendications, n'est-ce pas pour les justifier ? Prenons garde à la contradiction fondamentale que déjà nous avons aperçue. Ferdinand Brunetière a écrit, presque sur ce sujet, une page que je cite parce que, si l'on peut dire, elle nous va comme un gant, et parce qu'il vaut mieux en appeler à un prophète étranger. À la fin du siècle dernier, on parlait beaucoup en France de la supériorité des Anglo-Saxons, et Brunetière en était ennuyé. Plusieurs fois il y revint : à Marseille, en 1896, lorsqu'il parla de *l'Idée de Patrie* ; à Avignon, en 1899, lorsqu'il définit *le Génie latin* ; à Lille, la même année, où,

défendant les traditions littéraires de la France, il s'écrie : "À Dieu ne plaise que je méconnaisse ici les grandes qualités des Anglo-Saxons ! Les Anglo-Saxons dans l'histoire sont, comme l'on dit, une rare espèce d'hommes, et je voudrais de tout mon cœur que notre fortune en ce siècle eût ressemblé à la leur ... Mais de quoi je ne suis pas sûr, c'est qu'ils ne doivent pas aux circonstances quelques-unes de leurs qualités ; et les plus éminentes ou les plus rares d'entre elles, à la ténacité de ce que l'on peut bien appeler leur nationalisme."

Certes, nous n'aurons pas l'outrecuidance de nous croire supérieurs à ceux que le sort nous impose de coudoyer. Nous avons nos supériorités à nous ; elles remontent assez haut pour être des titres suffisants. Elles sont des faits que l'histoire a confirmés. Nous avons nos supériorités : les connaître nous justifie de les admirer et de les défendre. Si nous nous comparons, nous n'avons pas beaucoup à envier à autrui. J'ai surpris naguère le sourire gouailleur d'une figure hautaine à la vue de nos campagnes paisibles. Avec une morgue de nouveau riche, elle murmurait ce dédain : "Ces gens en sont encore à cent ans en arrière ; ils n'ont pas avancé d'un pas : ils sont morts !" Morts à quoi ? Car il faut s'entendre à la fin. Ces humbles sont routiniers ; mais ils ont conservé leur rêve dans les bornes de sa beauté. Ils sont d'une délicieuse survivance. Approchez-vous d'eux ; questionnez-les ; regardez-les. Ce sont des Français, des paysans français. Rudesse, solidité, entêtement ; tout cela mêlé à une noblesse de cœur, à une délicatesse de sentiment que le passé leur a transmis, car ils sont d'un lignage très pur. Ils ont, aussi eux, une civilisation ; et la philosophie n'a pas encore tranché entre la leur et celle qui menace de faire de nous des mécaniques intensives. Ils sont une barrière à l'envahissement de l'américanisme le moins enviable, celui qui n'a pas d'idées, l'américanisme hâbleur. Ils sont d'une famille et perpétuent ce que les musées des plus riches veulent reconstituer dans des ensembles morts. Ils gardent le flambeau. Ce que d'autres recherchent dans le temps pour en parer leurs maisons d'hier, ils le portent en eux, comme une toile rare, un vieux meuble, la page résistante d'un livre que personne encore n'a refermé. Ils peuvent et doivent apprendre, et tous le leur conseillent ; mais qu'ils restent ce qu'ils sont. Il possèdent quelque chose que d'autres ont perdu : la race ; quelque chose que toutes les fortunes ne ressusciteront jamais : la vie. Et je ne sais pas si c'est un tel paradoxe de prétendre que, du point de vue social, un paysan du Saint-Laurent vaut un milliardaire de New-York.

Obéir au passé pour nous enrichir d'une expérience nouvelle, c'est toute la tradition inspiratrice de progrès. L'action intellectuelle ainsi engagée trouve ses directives dans les deux mots qui servent à nous désigner : elle sera canadienne et française. Deux mots encore à clarifier, souvent vidés de vérité, qui ont prêté à équivoque, où s'est glissée comme ailleurs la même contradiction entre la pensée et la vie. Tant de congrès et pas un pour les définir ; et, faute de définition, que n'y avons-nous pas mis ?

Nous revenons au sentiment canadien et nous nous éveillons à l'idée de patrie. Notre état de coloniaux, notre histoire partagée entre la France, l'Angleterre et le Canada, l'absence de doctrine et notre insouciance envers

notre terre et nos morts nous ont désorientés. Nous avons duré, mais par la chair plus que par l'esprit, forts d'une ténacité de vie empruntée à notre fonds breton et normand. On le voit mieux si l'on réfléchit sur ce qui nous manque et sur ce qu'il nous faut acquérir : la communion dans un idéal qui dépasse l'unique survivance, l'opinion affermie, la recherche de nos intérêts, l'amour éclairé du pays, l'orgueil - et non pas seulement le fétichisme - de nos traditions, un regard nettement posé sur nos destinées. On sent naître dans la jeunesse des puissances mieux ordonnées. L'attaque, sous laquelle nous sommes accoutumés de vivre, nous saisit comme un courant et nous galvanise : elle promet des réactions. Le progrès économique qui menace de s'accomplir sans nous, peut-être contre nous, révèle les faiblesses auxquelles remédier, et même les actes auxquels passer pour sauver une part du patrimoine ancestral. Le problème s'élargit au delà des limites de notre province : la tendance vers un nationalisme intégral, déjà perceptible chez nos compatriotes anglais, confirme notre attitude plus ancienne et lui vaut des sympathies qu'elle fut loin de solliciter. On s'avise peut-être que nous veillons aux plus hauts intérêts de l'Angleterre en restant attachés au sol et aux traditions, rebelles aux pénétrations américaines, mieux désignés que personne pour continuer en ce pays, découvert et colonisé par nous, l'œuvre de civilisation qui lui sied. Soyons donc canadiens : nous avons tout à y gagner pour nous-mêmes, et devant l'étranger qui apprécie ce que nous lui offrons de personnel et de vrai.

Ce choix arrêté, nous serons libres de nous abandonner aux orientations que nous trace le second de nos qualificatifs, celui de "français". Elles nous viennent de l'histoire ; et nous luttons dans l'intention de les suivre, sans savoir toujours vers quoi elles nous guident, sans les avoir établies comme on ferait de lignes de conduite. Elles expriment les responsabilités d'un héritage résolument accepté, mais dont nous ne ferons un argument qu'à condition de le garder intact, de l'augmenter même, mais dans le sens de sa constitution, et en respectant les éléments qui l'ont enrichi. Il semble que l'on puisse s'accorder sur cette thèse fondamentale ; elle nous préserve de dangers qu'une foi outrée nous ferait courir, elle nous conserve un caractère propre sans nous entraîner dans d'inutiles complications ; en nous ramenant au traditionnel génie français, elle nous apparente sans nous absorber.

C'est ici le lieu de prêter l'oreille à la voix des cloches de Québec, qui atteint Maria Chapdelaine au moment où elle va poser comme un serment l'acte qui décidera de sa fidélité aux siens : "Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir sans amertume et sans regret ; car, si nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié." Est-ce bien vrai ? N'apprendre rien n'est-ce pas s'exposer au péril d'oublier ? Les traditions françaises, que nos pères nous ont confiées, les avons-nous conservées toutes, sans alliage ? Et si ce n'est pas au peuple de s'en inquiéter, l'élite s'est-elle interrogée, s'est-elle donné la mission de préserver le trésor commun ? Nous disons avec notre assurance coutumière que les circonstances nous donnent des chefs chargés de nous indiquer, à chaque tournant, où la route s'engage. Ces chefs, s'il en est quelques-uns depuis Nevers, les suivons-nous ? Ont-ils fait pénétrer leurs

doctrines ; ont-ils animé un mouvement qui secoue notre ordinaire satisfaction pour y substituer une volonté vers le mieux, vers cette supériorité qui a eu surtout le succès d'un mot ?

* * *

La première de nos responsabilités françaises, la condition même de l'action intellectuelle, c'est la culture générale.

Nous la possédons, toujours en principe ; mais en fait ? Depuis un siècle, nous avons tenté d'indéniables efforts pour y atteindre ; et il serait exagéré de prétendre que ce fut sans succès, car on nous opposerait des exemples du contraire et qui ne sont pas des exceptions. Poussons même jusqu'à reconnaître que nous n'avons guère eu le temps de philosopher, et que nous avons dû vivre et durer dans une renonciation partielle au bel esprit. Il y a des progrès, qui ne sont pas toujours là où des succès apparents les feraient chercher ; il en est d'obscurs, de modestes, qui n'ont pas encore trouvé à se révéler ou qui ne s'en inquiètent pas. Des manifestations éparses, un renouveau chez les jeunes, ne vont pas sans consolation, et l'on peut y accrocher des espoirs.

Je songe surtout aux anciens élèves de l'École des Hautes Études commerciales, que je connais mieux, les ayant suivis depuis leur entrée dans la vie. Préparés aux carrières que leur offrent l'industrie, le commerce et la finance, lancés dans l'activité économique où ils réussissent, où ils se distinguent, ils n'ont pas renoncé aux sollicitations de l'intelligence ; ils ont donné un exemple de la persistance possible des préoccupations les plus élevées au sein du progrès matériel, et d'initiatives menées en dehors du travail purement professionnel, pour développer en *soi* et répandre la culture générale. Ils ont fondé une revue, l'*Actualité économique*. C'est quelque chose, ce périodique consacré à des questions qui n'éveillaient guère d'intérêt il y a dix ans. Je me rappelle la *Revue économique canadienne*, morte après trois ans d'une existence pénible étayée par de larges subventions, où, avec M. Henry Laureys et d'autres, nous publiions des articles en nous demandant qui s'attarderait à les lire. Et voilà qu'une oeuvre nouvelle est née où l'on remarque de la correction, une sobriété voulue, le souci du détail et de l'exactitude, qualités que prêcha infatigablement notre camarade Léon Lorrain. Ils ont organisé, il y a dix ans, la *Société des Conférences* qui, depuis, retient des foules à la salle Saint-Sulpice. Cinq ou six jeunes, chaque année, expriment ainsi leurs idées sur des sujets d'actualité. Plusieurs des conférenciers reviennent d'Europe où ils sont allés compléter leur formation. L'atmosphère de ces réunions a quelque chose de particulier : on y sent vibrer de la sympathie pour le talent qui se révèle, on y trouve une sorte de consécration discrète du travail.

Ces constatations faites, auxquelles on en pourrait joindre d'autres en interrogeant ceux qui vivent dans des sphères différentes, il reste que la culture n'est peut-être pas aussi répandue, sûrement pas aussi prisée qu'elle devrait l'être. Elle sombre trop souvent, chez ceux qui l'ont reçue jadis, dans l'exercice absorbant de la profession, dans le soin tyrannique des affaires ;

chez d'autres, elle "se rétrécit en vieillissant". On abandonne trop vite l'étude pour d'autres soucis, et le prétexte de gagner sa vie fait oublier les leçons recueillies au collège ou à l'école. Nous parlons volontiers d'élite, et c'est sans doute que nous désirons en posséder une, digne de ce nom ; mais, pour dénombrer la nôtre, on jetterait avec quelque gêne de la lumière sur l'industrie, le commerce, la politique et même les professions. Sans être dépourvus de valeurs, nous pourrions en compter beaucoup plus. Il est vrai qu'en France même, lorsqu'on parle de l'honnête homme, on a coutume d'ajouter : "dans le sens où on le prenait au dix-septième siècle". Malheureux signe des temps, que nous aurions tort d'accepter pour inévitable. Car c'est sur la culture que nous fonderons notre supériorité : on a fait valoir cet argument, lorsqu'on a demandé au Gouvernement de la province de plus larges subventions pour l'enseignement supérieur. Sur ce point, nous trouverions avantage à imiter les Américains. Qui parle d'ailleurs des Américains, s'il n'ont fait que renouveler la conduite des peuples européens en y mettant l'appoint d'une insolente fortune : on en donnerait une foule de témoignages et, en particulier, ceux de Renan, de Barrès et de Romier. Retenons Romier, le dernier qui ait repris le thème : "Tout ce que la nation consacre à la science, écrit-il, lui sera rendu au centuple. Toute économie qu'elle fait sur les frais de la science, toute atteinte qu'elle laisse porter au prestige de la science se traduiront, pour elle, par des pertes et quelquefois de lourdes défaites." Accentuons, fût-ce au prix de quelque sacrifice, notre curiosité littéraire et scientifique et faisons en sorte qu'elle ne meure pas au contact de l'existence ; tendons vers un savoir plus ferme, plus généralisé, que nourrira une méthode fondée sur l'observation et le réel plutôt que sur la mémoire et la science livresque.

* * *

Nous inclinons ainsi vers l'expression, d'une importance capitale pour l'intelligence française. Elle a ses exigences, que nous blaguons chez ceux qui s'y astreignent en mettant quelque recherche à revêtir leur pensée. Cette fois encore, n'ayons peur ni honte de l'effort. Cela diminue-t-il de parler et d'écrire correctement sa langue ? Si chatouilleux que nous soyons, sur les droits du français, nous en négligeons volontiers les devoirs. Nous étudions pourtant notre langue, du moins le dit-on. Qu'en faisons-nous, une fois que nous l'avons apprise ?

Et l'amour du métier, la complaisance que l'on met à bien faire, à figoler, à achever une oeuvre en beauté, combien s'en préoccupent vraiment ?

L'art, notre plus complète révélation aux yeux de l'étranger, le trait typique pour qui nous regarde, qu'en avons-nous retenu ? Nous étions plus près de nous-mêmes autrefois, et notre architecture ancienne apparaît aujourd'hui comme un recueillement sur nos origines. Nous la connaissons mal parce que, trop longtemps, nous ne nous y sommes pas arrêtés. Qui donc définissait les types de nos maisons, pénétrait la simple élégance de nos églises, scrutait un détail parmi des ruines ? Qui s'inquiétait même qu'il y eût des maisons, des églises, des couvents et des forts ? Ces choses-là s'apprennent-elles ? Il n'en

est pas question dans les manuels. Pour les interroger, il faudrait courir les routes et les surprendre dans leur durée. Et l'on comprendrait alors qu'elles sont quelque chose de nous-mêmes, qu'elles humanisent le pays, qu'elles gardent en leurs murs la chaleur des ancêtres, qu'elles méritent de vivre comme un témoignage. Les suppléments illustrés de nos journaux nous livrent de temps à autre la grâce d'une vieille maison où il devait faire bon se reposer, celles qui ornaient la Place d'armes, par exemple, disciplinées et robustes : joyaux que l'on écrasa à coups de pique. Réveillons-nous à l'expression, à toutes les expressions : il n'est pas de plus sûr moyen de demeurer français.

Exigerions-nous trop en confiant à l'action intellectuelle nos vieilles traditions ? Elles s'estompent. A moins que nous ne tenions absolument à proclamer que nous avons gardé les belles manières, la politesse charmante et spontanée des aïeux, leur goût de la mesure et de la distinction, leur tenue et leurs douces mœurs. Relisez, pour mesurer les distances, la lettre qu'écrivit à sa femme le chevalier de Lorimier, la veille de sa mort, ou méditez sur quelques fins de lettre de Lafontaine. On ne cause plus guère dans nos salons, mais on y danse, et comment, et sur quels rythmes ! On chante encore, et quelles chansons ! *You're the cream in my coffee, ou Tie a little string around your finger*, facéties ridicules qu'il suffit de traduire en français pour pouffer de rire. On court au cinéma américain, maître du monde, que l'on retrouve à Paris et même à Rome, hélas ! Paris et Rome sont riches par ailleurs, et nous, pauvres de partout. Raison de plus pour secouer ces habitudes qui nous défigurent. Sans y prendre garde nous nous enlisons peu à peu, satisfaits de mots. La ville, la grande ville, ce fait nouveau qui s'affirme dans tous les pays, nous emporte comme un courant. Et le courant est d'autant plus violent qu'il est plus près de sa source, les États-Unis. Le charme des jours passés s'est réfugié à la campagne, loin des routes ; c'est là que nous allons le retrouver, en compagnie des visiteurs français que nous y conduisons après les avoir avertis qu'il n'y en a plus guère dans les métropoles.

Le patriotisme est déjà bien atteint qui s'abandonne ainsi, surtout s'il ne trouve plus à s'exalter au souvenir d'une histoire vivante, au contact d'une géographie humanisée.

L'action intellectuelle rencontre ici un vaste champ où se répandre en semilles. Que de découvertes sont réservées aux esprits qui réfléchiront sur le passé, qui demanderont à notre sol des raisons de l'aimer davantage et de s'y attacher. Quelqu'un déplorait que nous n'éprouvions pas envers notre pays le sentiment que le Français a pour la France et l'Anglais pour l'Angleterre. Ne nous y trompons pas : pareil sentiment ne naît pas de rien, ne lève pas des bouquins ni de leurs pages apprises par cœur, mais bien de la vie.

Le problème est plus élevé encore : c'est vers l'âme de notre peuple qu'il faut diriger l'action intellectuelle, pour y agiter les raisons fondamentales qui conditionnent nos attitudes. C'est dégager, pour les connaître et les rétablir dans nos actes, les caractères du génie français, en particulier, la tendance à l'universalité, héritée de Rome, et le classicisme qui est d'abord une manière

humaine d'envisager toute chose. Et, par-delà les temps, nous atteignons au catholicisme, notre suprême tradition.

Voilà notre part en ce pays, par quoi nous servirons le mieux l'unité nationale, fondée sur la diversité des valeurs. Consentons à reconnaître que tout n'est pas parfait en nous et autour de nous ; que nous avons encore à faire pour justifier ce que nous pensons de nous-mêmes, pour porter les responsabilités qui pèsent sur nos volontés canadiennes, pour faire triompher en Amérique, malgré tout ce qui la menace et fût-ce au prix d'un perpétuel renoncement, cette chose belle entre toutes, jusque dans ses exigences, et que le moyen âge désignait au respect des hommes et du temps, l'opus *francigenum*.

(Pour une doctrine, 1931.)

FIN